

EMMA BELLAMY, AIMANT À PROBLÈMES

MORT À RÉPÉTITION



HELEN HARPER

collection
Urban fantasy



Helen Harper

Mort à répétition

Emma Bellamy, aimant à problèmes- *T.2*

Collection Infinity

OceanofPDF.com

Mentions légales

Le piratage prive l'auteur ainsi que les personnes ayant travaillé sur ce livre de leur droit.

Cet ouvrage a été publié sous le titre original :

Infernal Enchantment

Collection Infinity © 2023, Tous droits réservés

Collection Infinity est un label appartenant aux éditions Bookmark.

Copyright © Helen Harper

Illustration de couverture © Yocla Designs

Traduction © Laurie Asin

Suivi éditorial © Nolwenn Potin

Faute Avouée, L.Ross**Correction** ©

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit est strictement interdite. Cela constituerait une violation de l'article 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 9791038120921

Existe en format papier

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Le vampire débarqua de nulle part. J'étais en train de descendre Beak Street en respirant avec plaisir l'air de la nuit, juste avant l'aube, alors que le monde autour de moi semblait retenir sa respiration, quand soudain, je me retrouvai par terre sur le trottoir, bloquée par quelqu'un qui pesait de tout son poids sur moi en ricanant. Tout se passa tellement vite que je ne vis rien venir du tout. Je n'eus même pas le temps de paniquer, ce qui était sans doute un progrès, venant de moi.

— Je te tiens ! s'exclama le vampire avec un regard malveillant, ses crocs dévoilés. T'es pas si forte que ça, finalement.

Je le poussai avec mes paumes et le forçai à me lâcher avant de me relever d'un bond.

— Tu sais ce que c'est, la peine encourue pour agression sur un agent de police ? dis-je avec un regard noir. Qu'est-ce que tu cherches à faire, au juste ?

Il vacilla lourdement et essaya tant bien que mal de garder son équilibre. Puis il fronça les sourcils et baissa les yeux par terre, comme si c'était la faute du trottoir s'il ne parvenait pas à rester droit.

— Le conseil devrait faire quelque chose pour ça, dit-il d'une voix forte en pointant du doigt un endroit qui n'avait rien de spécial.

Je lâchai un grognement d'irritation. Ce type était complètement bourré. Je pouvais sentir l'odeur rance d'alcool qui émanait de son corps et son regard était voilé, incapable de se poser. Je ne savais pas ce qu'il avait bu, mais ça devait être de la bonne. Toutefois, ça n'excusait pas son comportement. C'était la troisième fois en trois semaines que je me faisais agresser par un para et je commençais vraiment à en avoir plein le dos.

J'étais convaincue qu'aucun loup-garou, aucun vampire ou même aucune autre créature paranormale qui vivait dans ce quartier de Londres n'aurait jamais osé me faire du mal, mais dernièrement, ils semblaient s'amuser à me prendre par surprise. C'était le dernier défi du monde des paras, un peu comme les challenges de gainage, ou le défi du seau d'eau glacée pour les humains. Et encore, ceux qui participaient à ces défis le faisaient volontairement. En ce qui me concernait, j'aurais adoré m'en passer. Tout le

monde était au courant que je n'étais pas aussi forte qu'un loup, ou aussi rapide qu'un vampire. J'en avais assez d'amuser la galerie pour les paras.

— Tu es tout seul ? demandai-je. Ou bien tu as des potes dans le coin qui regardent le spectacle ?

— Des potes ? répéta-t-il en clignant des yeux. Ouai ! J'ai plein de potes.

Il agita les bras, comme s'il était en train d'invoquer toute une horde d'amis pourvus de crocs. Voyant que personne ne sortait de l'ombre et qu'il n'y avait aucun rire venant de la part de spectateurs cachés, il fit la moue.

— J'sais pas où ils sont, ajouta-t-il en fronçant les sourcils. P't'être qu'ils sont rentrés.

Puis son regard s'éclaira et il me montra du doigt.

— Mais j't'ai eue, toi ! Je t'ai eue ! J'ai eu la flic !

Incroyable. Je levai les yeux au ciel, ulcérée. Il ne m'avait pas fallu longtemps pour me rendre compte que je n'avais pas vraiment le sens de l'humour quand il s'agissait de frasques du genre. Il était temps de mettre fin à tout ça.

Je plongeai la main dans ma poche et en sortis un lien de serrage en plastique. D'un mouvement vif, je le refermai autour des poignets du vampire. Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'il se passait, puis il baissa les yeux vers ses mains jointes et fronça les sourcils.

— Eh !

— Ce sont des liens magiques, expliquai-je, sachant parfaitement qu'il ne lui aurait fallu qu'un instant pour s'en débarrasser. Si tu les brises, tu seras automatiquement maudit.

Je mentais comme une arracheuse de dents, évidemment. La magie n'existait pas – du moins, pas de la façon dont je la décrivais.

— En fait, le dernier type qui a essayé de les arracher s'est retrouvé couvert d'affreuses pustules. Je n'avais jamais vu autant de pus de ma vie. Tu aurais dû voir la couleur, chuchotai-je en secouant la tête. Sans parler de *l'odeur*...

Le vampire devint livide.

— Tu... Tu... Tu n'as pas le droit de me faire ça ! Tu ne peux pas m'arrêter ou me mettre en prison. Tu n'as pas le droit. Tu es humaine !

Ça, j'étais loin d'en être aussi certaine que lui, mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Tu serais surpris de savoir ce que j'ai le droit de faire, répondis-je doucement. Mais ne t'inquiète pas. Je ne vais pas te mettre au trou.

Il me dévisagea.

— Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

— On va rendre une petite visite à ton patron, répondis-je en lui adressant mon tout premier sourire depuis qu'il m'avait sauté dessus. Toi et moi, ensemble.

— Lord Horvath ? dit le vampire en écarquillant les yeux.

— Oui. C'est bien ton patron, pas vrai ?

— Euh...

— Et il doit certainement se trouver au Cœur en ce moment même, pas vrai ?

— Euh...

— Et il t'arrachera la tête pour avoir osé m'agresser. Pas vrai ?

La mâchoire du vampire tressaillit nerveusement. Je souris et lui tapotai l'épaule.

— Alors on est partis, dis-je d'un ton joyeux. Allons-y.

Le vampire m'observa un instant, puis tourna les talons et s'enfuit en courant dans la direction opposée. Je croisai les bras et le regardai. Il oscilla de gauche à droite, puis percuta de plein fouet un lampadaire et rebondit dessus avant de tomber dans une flaque boueuse sur le côté de la route.

Avec un soupir désapprobateur, je me dirigeai vers lui.

— Ce n'était pas très malin, ça, dis-je en baissant les yeux vers lui.

Le vampire grogna. Je tendis la main et l'aidai à se relever avant de lui tapoter le dos.

— Allez, on y va.

— Qu... Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Absolument rien.

— Je suis de la Brigade Para, répondis-je à la place. En fait, pour tout te dire, je *suis* la Brigade Para.

Comme j'étais la seule inspectrice de la section, c'était un peu vrai.

— Et j'ai toutes sortes... d'outils à ma disposition, ajoutai-je.

Il renifla et baissa la tête.

— Je ne veux pas avoir de problèmes.

— Tu aurais dû y penser avant de m'attaquer, dis-je en le poussant à avancer. Allez, je n'ai pas toute la nuit.

Cette fois, il acquiesça, même s'il n'était clairement pas ravi.

— Ça ne voulait rien dire, marmonna-t-il. Je n'essayais pas de t'agresser. Je voulais seulement te prendre par surprise.

— Ouais, ouais, répondis-je tout en le remettant dans le droit chemin lorsqu'il dériva vers moi. Comment tu t'appelles ?

Son hésitation à répondre fut à peine perceptible.

— Joe.

Je soupirai. Je ne m'attendais pas à ce qu'il me donne son vrai nom, parce que les paras le donnaient rarement – et pas juste quand ils étaient pris en flagrant délit de crime. Leurs noms pouvaient être utilisés contre eux par ceux qui les dominaient dans la hiérarchie. En théorie, n'importe qui disposant d'un pouvoir suffisant pouvait obliger un para à faire tout ce qu'il voulait, une fois qu'il possédait son nom. En pratique, très peu de paras étaient capables d'un tel exploit, et il était impossible de contraindre quelqu'un à faire quelque chose qui allait à l'encontre de sa nature. Par exemple, on ne pouvait pas obliger qui que ce soit à commettre un meurtre, à moins que la personne en question n'ait également souhaité ce meurtre. À présent, tous les paras de Londres savaient que je possédais la capacité de les contraindre – mais, comme n'importe qui d'autre, mes limites étaient toujours considérables.

— Si tu le dis.

J'observai attentivement « Joe ». Les vampires ne vieillissaient pas comme les humains. Même s'ils étaient loin d'être immortels, leur espérance de vie était au moins le double de celle d'un humain normal. Joe donnait l'air d'avoir la petite vingtaine, mais pour ce que j'en savais, il était peut-être deux fois plus âgé.

En tout cas, quelque chose dans son attitude et dans ses réactions laissait penser qu'il était encore jeune. Il possédait la beauté éblouissante qui était l'apanage de la plupart des vampires après leur transformation : leurs traits devenaient plus harmonieux, et la nature en faisait de meilleurs prédateurs. Joe avait les cheveux blonds et brillants, et ses yeux étaient d'un bleu profond attirant. Malgré tout, il conservait une espèce d'immaturité qui était bien visible en dépit de son état d'ivresse et de son apparence séduisante.

— Tu as été transformé cette année, pas vrai ? demandai-je.

Joe fit la moue.

— Non. Ça fait trois ans que je suis un vampire. Trois ans, répéta-t-il en levant quatre doigts.

— Je vois, répondis-je en cachant mon sourire. Et pourquoi est-ce que tu as été choisi pour être transformé ? De nombreuses personnes en font la demande. Comment est-ce que tu as réussi à faire partie des chanceux ?

— Parce que je suis génial, répondit Joe.

Pour l'instant, il manquait de sérieuses preuves pour que je le croie. Je me frottai le menton.

— Je me demande si Lord Horvath continuera à te trouver génial quand je te traînerai devant lui pour lui raconter ce que tu m'as fait.

Joe s'immobilisa.

— Tu n'as pas besoin de lui dire, marmonna-t-il. Tu peux toujours laisser de côté le moment où je t'ai sauté dessus.

Je ne comptais pas raconter quoi que ce soit à Lord Horvath. Je n'avais pas besoin que Lukas me protège, et courir lui demander de l'aide ne ferait que prouver ma faiblesse. Mais ça non plus, Joe n'avait pas besoin de le savoir.

— Je crois que je ne vais pas pouvoir m'en empêcher, répondis-je avec un soupir théâtral. Quand je le vois, j'oublie tout le reste. Je crois que c'est à cause de ses yeux noirs... Ils sont tellement hypnotiques. Il lui suffit de me regarder, et ça me donne envie de lui raconter tous mes secrets. C'est plus fort que moi.

Joe déglutit.

— Il est très occupé. Lord Horvath a beaucoup de choses à faire, il ne voudra sans doute pas être dérangé.

Je fis semblant d'y réfléchir.

— Je crois que ça ne l'embête pas quand c'est moi qui le dérange, dis-je lentement en me tapotant le coin de la bouche. Il a bien dit à ses vampires qu'ils devaient me respecter, non ? Je pense qu'il m'aime bien.

Je jetai un regard curieux à Joe et ajoutai :

— Je me demande de quelle façon il te punira pour ce que tu as fait. Tu crois que ça va faire mal ?

Le vampire pâlit encore plus.

— Ne m'emmène pas le voir ! Ne lui dis pas ce que j'ai fait !

— Désolée, Joe, répondis-je en secouant la tête, mais je ne fais que mon travail. Il faut que j'assure la sécurité dans la ville. Tu m'as agressée. Que se passera-t-il si tu agresses et blesses quelqu'un d'autre ?

— Ça n'arrivera pas ! Je ne ferais jamais ça ! Je suis désolé ! s'exclama-t-il en me jetant un regard suppliant. Je ferai n'importe quoi, mais ne dis pas à Lord Horvath ce que j'ai fait, s'il te plaît...

— Tu feras n'importe quoi ? répétais-je lentement.

Il hocha la tête frénétiquement.

— Oui ! N'importe quoi !

Je le dévisageai. Il était encore complètement ivre ; il était fort probable qu'il ne se rappelle rien demain. Je n'aurais pas dû profiter de son état d'ébriété, mais c'était Joe qui m'était tombé sur le râble, et non l'inverse.

— À vrai dire, Joe, dis-je, j'ai besoin d'un informateur. Quelqu'un qui pourra me donner des infos croustillantes sur les problèmes des vampires. Pas de ragots, hein ? J'ai besoin de quelqu'un qui me dise la vérité.

— Comme... Comme un espion ? dit-il en écarquillant ses yeux bleus.

Il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, finalement.

— Oui, exactement.

— Si Lord Horvath apprend que je révèle des secrets...

— Je ne te demande rien de confidentiel, me hâtai-je d'ajouter. Tu n'auras pas besoin de trahir les tiens. Je veux juste savoir ce qu'il se passe de temps en temps, et quelque chose me dit que tu es du genre à prêter attention à ce qu'il se passe autour de toi... et je suis sûre que tu es dans les bonnes grâces des types puissants.

Joe bomba immédiatement le torse.

— Absolument. C'est exactement ça.

— Alors ? demandai-je. On a un accord ?

— Peut-être, dit-il en fronçant le nez. Je vais y réfléchir.

— Tu n'as pas le temps d'y réfléchir, Joe. C'est oui ou c'est non. Il faut que tu te décides maintenant.

Le voyant hésiter, j'ajoutai :

— Sinon, il est toujours temps d'aller au Cœur pour raconter à Lord Horvath ce que...

— C'est bon, j'accepte, me coupa-t-il.

Je souris. Excellent.

— On se retrouvera une fois par semaine sous le grand chêne de Trinity Square, chaque mercredi au crépuscule, et tu me raconteras ce que tu sais. En échange, je ne dirai rien sur ce qu'il s'est passé ce soir.

— Une fois par semaine ? répéta-t-il d'un ton incrédule. Au crépuscule ? J'ai des choses plus intéressantes à faire à ce moment-là que de traîner avec une flic !

Je restai calme.

— On va commencer comme ça, et ensuite, on verra ce que ça donne.

— Je ne veux pas... Je ne peux pas...

Puis il baissa la tête.

— OK, dit-il finalement.

Je sortis mon téléphone et allumai la caméra pour l'enregistrer.

— Répète ça pour la caméra, Joe. Je suis sûre que tu es quelqu'un d'honorable, mais tu risques d'oublier ta promesse. Il faut que je l'enregistre, juste au cas où.

Je me penchai vers lui et ajoutai :

— Une preuve visuelle nous protège tous les deux.

S'il avait été plus sobre, Joe aurait peut-être refusé, mais son jugement était sérieusement compromis.

— Très bien, dit-il en regardant l'objectif. Je viendrai te retrouver tous les mercredis au coucher du soleil et je te raconterai ce qu'il se passe chez les vampires. En échange, tu n'iras pas raconter à Lord Horvath que je t'ai agressée.

— C'est bien.

Il leva les poignets.

— Tu peux me libérer, maintenant ?

Je sortis un canif de poche et tranchai le plastique.

— Et voilà. C'est fini. Pas de pustules pour toi.

Joe frissonna.

— Je peux y aller, maintenant ? demanda-t-il presque docilement.

— Tu peux. Mais si tu me poses un lapin mercredi, je rends la vidéo publique, dis-je en agitant mon téléphone.

— Je serai là, répondit-il en se balançant d'un pied sur l'autre. Je suis désolé de t'avoir attaquée.

Je m'obligeai à ne pas me laisser attendrir. Il ne m'avait pas blessée, mais il aurait pu.

— J'espère bien. À bientôt, Joe.

Il inclina la tête et ne perdit pas un instant avant de décamper. Alors qu'il descendait la rue, il percuta de plein fouet une voiture garée. Le bruit de la collision me fit grimacer ; ça avait l'air plus violent que lorsqu'il s'était cogné contre le lampadaire. Je le regardai se relever et s'éloigner en titubant deci delà.

Lorsqu'il fut parti, je repris la parole.

— Vous pouvez sortir, maintenant.

Un petit rire se fit entendre dans l'ombre à côté de moi.

— Vous saviez que j'étais là ?

— J'ai deviné, répondis-je en haussant les épaules.

Lukas fit un pas en avant et sortit de la pénombre.

— Ça fait plaisir de vous revoir, D'Artagnan.

— De même, Lord Horvath, dis-je en inclinant la tête.

Un petit sourire naquit au coin de ses lèvres.

— Est-ce que ma présence vous fait oublier tout le reste, alors ? demandait-il doucement. Mes yeux noirs vous hypnotisent ?

— Oh oui, j'en ai les genoux qui tremblent, répondis-je sèchement. Je suis trop troublée pour réfléchir.

Il rit à nouveau, puis tourna le regard vers la rue dans laquelle Joe avait disparu.

— Je commence à me dire que c'était peut-être une erreur de le transformer, celui-là. Les jeunes vampires ont souvent du mal à garder la tête froide pendant un moment, mais je m'attendais à mieux de sa part.

— Vous êtes en colère que j'aie fait de lui mon informateur ?

Lukas agita la main dédaigneusement.

— Oh, ce n'est pas comme s'il était au courant de secrets d'État. Vous pouvez vous amuser avec lui si vous en avez envie. Mais je dois tout de même vous dire quelque chose : si vous tenez à ce point à en savoir plus sur nous, il vous suffit de me demander.

Il dévoila ses crocs et ajouta :

— Il pourrait même m'arriver de vous répondre honnêtement.

Je lui souris.

— C'est toujours utile d'avoir plusieurs sources d'information.

— Si vous le dites, D'Artagnan, dit-il avant de s'approcher. Il ne vous a pas fait mal ?

J'avais probablement des bleus dans le dos, là où j'étais tombée, mais je survivrais.

— Non, pas vraiment.

— Il n'aurait pas dû faire ça, dit Lukas, les yeux étincelants.

— En effet, il n'aurait pas dû. Mais vous ne pouvez pas le punir. Vous n'êtes pas censé être au courant de ce qu'il s'est passé.

— Mmh...

Il m'observa pendant un long moment, puis reprit :

— Vous n'avez pas votre arbalète avec vous.

— Joe m'a peut-être sauté dessus, mais il ne mérite pas de finir avec un carreau d'argent planté dans le cœur.

Je m'étais entraînée à manier l'arme, mais je n'étais pas beaucoup plus douée qu'un mois auparavant.

— Non, murmura Lukas, mais le prochain qui vous sautera dessus ne sera peut-être pas un vampire ivre en train de relever un défi. Il faut que vous soyez capable de vous défendre correctement.

— Je suis en train de travailler là-dessus.

— Travaillez plus dur que ça, alors, dit-il en croisant les bras. Vous vous croyez peut-être immortelle, D'Artagnan, mais il y a toujours des failles quelque part. En plus, on ne sait même pas vraiment ce que vous êtes. Vous ne ressuscitez peut-être pas à chaque fois. Et... ça me ferait de la peine s'il vous arrivait quelque chose.

Je croisai son regard. C'était difficile d'imaginer qu'il puisse m'arriver quelque chose, surtout après le mois qui venait de s'écouler.

— Vous savez ce que je fais, ces derniers temps ? La Brigade Para est censée s'occuper de vos affaires, et pourtant, je passe ma vie à indiquer leur chemin à des touristes perdus.

— Ce n'est pas si mal que ça.

— Ce n'est pas pour ça que je suis ici ! insistai-je.

Lukas s'humecta les lèvres.

— Vous êtes en train de me dire que vous préféreriez qu'il y ait davantage de crimes pour pouvoir justifier l'existence de la Brigade Para ?

— Non, je suis en train de vous dire que quand un crime est commis, il faut que je le sache pour pouvoir vous aider, comme le stipule notre accord. Je n'aurais pas besoin de forcer des vampires comme Joe à jouer les espions pour moi si vous et les quatre clans étiez plus honnêtes avec moi.

Son regard se fit perçant.

— Vous avez aussi des informateurs parmi les loups ?

— Je ne révèle pas mes sources, répondis-je d'un ton pincé. Je ne suis pas quelqu'un de mauvais, Lukas. Je ne suis pas votre adversaire.

— Je suis heureux de l'entendre.

Il pencha la tête, et j'eus l'étrange intuition qu'il avait envie de dire quelque chose d'autre ; de me poser une question. Finalement, il se contenta de hocher la tête.

— Soyez prudente, D'Artagnan.

— Vous de même, Lord Horvath, rétorquai-je.

Avant même que j'aie fini ma phrase, il s'était déjà évanoui dans les ombres.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Le lendemain en début d'après-midi, j'entrai dans le bureau de la Brigade Para. Apparemment, une discussion animée (et bruyante) avait lieu dans la petite salle de réunion réservée aux visiteurs. Je m'arrêtai devant la porte et écoutai un peu, puis je frappai et entrai.

Fred, pour une fois vêtu de son uniforme, était assis en face d'un couple bien habillé, probablement en fin de quarantaine. Il se releva d'un bond lorsque j'entrai, un soulagement bien visible sur ses traits.

— Voici l'inspectrice Bellamy, me présenta-t-il. C'est notre inspectrice principale à la Brigade Para.

À vrai dire, j'étais la *seule* inspectrice de la Brigade Para, mais ce n'était qu'un détail.

— Vous êtes une véritable inspectrice ? demanda l'homme d'un air dubitatif tandis qu'il m'observait des pieds à la tête.

— Pas trop tôt, grogna la femme. C'est une affaire sérieuse. Nous avons besoin de quelqu'un de plus haut gradé qu'un simple agent de police.

Je haussai un sourcil en regardant Fred. Il me jeta un regard implorant qui me faisait penser à un chiot et m'expliqua toute l'histoire.

— Voici Patrick et Vivienne Clarke. Ils veulent porter plainte contre des loups-garous.

Il me tendit son bloc-notes, mais je ne fis pas un geste pour le prendre. Mme Clarke, pour sa part, lâcha une exclamation agacée.

— Nous ne voulons pas juste porter plainte ! Nous voulons que ces loups-garous soient punis. Ils nous terrorisent ! Ce qu'ils ont fait à notre famille est tout simplement inacceptable !

Je leur adressai mon sourire le plus professionnel.

— Je suis vraiment désolée pour vous. Mais vous avez de la chance que l'agent Hackert soit là pour vous aider. Il est très efficace et incroyablement compétent.

Fred me jeta un regard implorant que je fis mine de ne pas voir. Il fallait qu'il apprenne à prendre ses responsabilités, mais pour qu'il y arrive, je devais le pousser à prendre l'initiative. De toute évidence, les époux Clarke n'étaient pas des gens faciles à gérer, mais de toute façon, il était rare que les visiteurs entrent dans notre bâtiment avec un sourire. Les Clarke étaient

des gens combatifs ; c'était déjà stressant en soi d'atteindre un seuil où on n'avait pas d'autre choix que de déposer plainte à la police – mais quand on y mêlait en plus le paranormal, les tensions étaient décuplées.

— L'agent Hackert écouterait très attentivement tout ce que vous avez à dire, les rassurai-je. Une fois que nous aurons tous les détails, nous pourrions travailler ensemble pour résoudre votre problème. Vous êtes entre de bonnes mains.

Fred pâlit.

— Notre problème, comme vous dites, ce sont les loups-garous ! s'exclama M. Clarke, dont les joues prenaient une teinte violette à cause de la fureur. Ils devraient être mis en laisse et rassemblés dans un foutu zoo !

— Un zoo, c'est encore trop bien pour eux, répondit sa femme en lui prenant la main.

Visiblement, ils étaient sous le coup de l'émotion. Fred déglutit et releva le menton.

— Je comprends que la situation soit difficile pour vous deux...

— C'est le moins qu'on puisse dire ! l'interrompit Mme Clarke.

— Cependant, continua-t-il d'un ton plus ferme, nous traitons toutes les espèces avec respect, ce qui inclut les loups-garous. Si votre fils était venu nous voir, il aurait été traité de la même façon que tout le monde.

— Si c'était vrai, vous auriez fait quelque chose lorsqu'ils l'ont kidnappé !

OK... J'observai attentivement le mari puis la femme. Leur histoire commençait à m'intéresser.

— Nous avons procédé à une enquête à ce moment-là, répondit Fred avec douceur. Il est devenu loup-garou de son plein gré.

Ah. Je commençais à comprendre pourquoi les Clarke réagissaient comme ça.

— Notre fiston n'aurait jamais choisi cette voie s'il n'y avait pas été poussé, marmonna M. Clarke.

Sa poitrine se soulevait rapidement au rythme de ses respirations, tandis qu'il luttait pour reprendre le contrôle de ses émotions. Cependant, la confiance grandissante de Fred ainsi que ses mots faisaient leur effet : le couple se calmait petit à petit. Brave garçon. Je savais qu'il en était capable.

— Je vous laisse terminer l'entretien, dis-je. L'agent Hackert remuera ciel et terre pour comprendre ce qu'il s'est passé.

Puis je me détournai pour sortir. Lorsque je fermai la porte, les voix des Clarke étaient déjà plus calmes et raisonnables.

La tête de Liza apparut au bout du couloir, où était situé le bureau principal.

— Ils sont toujours là-dedans ? murmura-t-elle.

Je hochai la tête. Elle fit la grimace et rentra se mettre à l'abri dans le bureau. Je la suivis.

— Ces gens sont tarés, me dit-elle à voix basse en agitant un dossier. Ils venaient ici tout le temps, avant. Harcèlement. Kidnapping. Meurtre. Ils prétendaient même que le clan Carr était une sorte de secte sexuelle bizarre.

— C'est en rapport avec leur fils ?

— Oui, Julian, répondit Liza en hochant la tête. Le jour où il a eu dix-huit ans, il a fait une requête officielle aux quatre clans loups-garous.

— Il voulait être un loup ?

— Ouais. J'imagine qu'il avait hâte de se débarrasser de ses parents.

Je me dirigeai vers la bouilloire et vérifiai qu'il y avait de l'eau dedans, puis j'appuyai sur le bouton.

— Tu veux du café ? demandai-je.

— Non merci, j'ai du jus de fruits. Je veux bien un biscuit, par contre.

Je souris et pris un biscuit, que je lançai dans sa direction. Elle l'attrapa d'une seule main avec dextérité.

— Alors la requête a été acceptée ?

— Au bout de trois ans, oui. Les Clarke étaient obsédés par leur fils, et lui, il était obsédé par le fait de devenir un loup-garou. Tony avait enquêté, à l'époque, et Lady Carr avait accepté un entretien. Tout était parfaitement transparent et légal. Les Clarke ne parvenaient juste pas à accepter ce que leur fils était devenu. De ce que j'en sais, Julian Clarke ne s'en tirait pas trop mal. En moins d'un an, il était devenu gradé, et il n'allait pas tarder à devenir epsilon.

Les quatre clans loups-garous étaient basés sur une hiérarchie très spécifique. Les loups non gradés, qui faisaient les tâches les plus ingrates demandées par le clan, étaient des iotas. On les considérait comme des louveteaux et ils étaient généralement jeunes et inexpérimentés, ou alors peu talentueux.

Chaque clan de loups-garous avait le droit de transformer un petit nombre d'humains chaque année, et il y avait des procédures strictes mises en place pour éviter les... accidents. Habituellement, il ne fallait que deux ou trois

morsures pour que les humains deviennent des louveteaux. Les chiffres étaient suivis de près par le gouvernement, ce qui était la source d'une rancœur considérable parmi les loups, puisqu'il fallait du temps pour s'habituer à la vie chez une espèce complètement différente. Pour monter dans la hiérarchie, un loup devait provoquer un autre loup pendant la pleine lune.

Le rang le plus bas était les zêtas, puis venaient les epsilons, les gammas, les deltas, les selsas et les bêtas. Tout en haut, il y avait les alphas, et chaque clan n'en avait qu'un seul. Après six semaines, j'avais toujours un peu de mal à comprendre comment tout ça fonctionnait. Heureusement, la plupart des loups-garous portaient des étiquettes sur leur manche pour montrer leur place dans la hiérarchie, mais malgré tout, ça faisait beaucoup de choses à retenir pour ma pauvre petite tête.

Je versai une cuillère de café soluble dans le mug le plus propre que je pus trouver.

— C'est quoi, cette histoire de meurtre ?

— Pardon ?

La bouilloire commença à vibrer. Je l'arrêtai et versai l'eau chaude.

— Tu as dit que ses parents avaient porté des accusations de meurtre.

— Ah oui, grimaça Liza. Malheureusement, Julian a connu une mort prématurée.

Je m'immobilisai, la bouilloire toujours dans les airs.

— Continue.

— Ça n'avait rien à voir avec les loups-garous, dit-elle. Il a été percuté par un chauffard qui s'est enfui. Il était sorti pour célébrer son nouveau grade, mais il a été renversé avant même d'avoir atteint le pub. Le conducteur n'a jamais été arrêté.

Je fronçai les sourcils.

— Mais les Clarke ont dit que c'était un meurtre ?

Liza sortit le dossier pour me le réciter.

— « Si Julian n'avait pas été forcé de devenir un loup-garou, il ne se serait pas trouvé sur Bartholomew Street et n'aurait pas été tué », dit-elle avant de faire une pause. Ce sont leurs mots, pas les miens. Ils ont aussi clamé que les loups-garous l'avaient tué et avaient masqué son meurtre en accident.

— Est-ce qu'il y avait quoi que ce soit dans le rapport d'autopsie suggérant que ça puisse avoir été le cas ?

— Il a été renversé par une voiture. C'était assez sanglant, mais il n'y avait rien d'autre à trouver.

Je soupirai. Ainsi, les Clarke avaient perdu leur fils par deux fois : d'abord à cause des loups-garous, et ensuite à cause d'une voiture roulant trop vite. Je ressentis un élan de compassion à leur égard.

— Il a été tué l'année dernière, continua Liza. Il y a pile un an, en fait.

C'était plutôt logique. Le premier anniversaire de sa mort les avait probablement durement frappés et ils avaient besoin de reporter la faute sur quelqu'un d'autre. Je sirotai mon café. La vie des gens était tellement chaotique, parfois. Y compris la mienne.

— Tu as trouvé quelque chose d'utile, hier soir ? demanda Liza pour changer de sujet.

— Je me suis trouvé un nouvel informateur, même si ce n'est déjà plus un secret, répondis-je avant de lui raconter ce qu'il s'était passé avec Joe.

Liza fronça les sourcils, l'air perplexe.

— Il ne sera pas d'une grande utilité en tant qu'informateur si Lord Horvath est déjà au courant.

— Les vampires ne sont pas des criminels. Je n'essaie pas de découvrir des activités illégales. Je veux juste surveiller sur ce qu'il se passe, et Joe sera parfait pour ça. On aura un flot constant d'informations et Lukas sera obligé de nous tenir au jus. D'un autre côté, il ne se sentira pas menacé par ce sur quoi on travaillera, parce qu'il saura exactement qui est notre source.

Je bus une nouvelle gorgée et continuai.

— Le seigneur des vampires n'apprécie pas particulièrement la Brigade du Paranormal. S'il s' imagine pouvoir nous contrôler, sur le long terme, il se montrera peut-être plus ouvert, dis-je en souriant. Ça fait partie de mon plan.

— Si tu le dis, répondit-elle en me jetant un coup d'œil. Et est-ce qu'il y en a beaucoup d'autres qui appellent Lord Horvath par son prénom ?

Subitement, je reportai mon attention sur le fond de mon mug, qui était diablement intéressant.

— Il est sympa, c'est tout.

— C'est ça, oui. Le seigneur des vampires est un type absolument adorable, dit-elle avec un sourire en coin. Et il a des pommettes à se damner. Il t'a déjà invitée à un rencard ?

Je m'étouffai.

— Arrête de dire des bêtises. Notre relation est purement professionnelle.

— C'est pour bientôt, Emma. Ça va arriver d'un jour à l'autre. Il te proposera d'abord une réunion professionnelle, et ensuite, quand il suggérera d'en parler autour d'un dîner, tu sauras que c'est un rencard.

— Il s'est écoulé à peine un mois depuis que mon petit ami a essayé de m'assassiner, lui rappelai-je. La dernière chose dont j'ai envie en ce moment, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'une histoire d'amour.

Le sourire de Liza s'accentua.

— Je ne suis pas en train de te parler d'une histoire d'amour. Lord Horvath doit être sacrément doué au lit. N'essaie pas de me faire croire que tu n'y as pas pensé.

Je sentis mes joues brûler – et pourtant, non, je n'y avais pas pensé. Enfin, pas trop. Et je doutais très fort d'être le genre de fille qui intéressait Lukas.

Heureusement, Fred nous rejoignit à cet instant précis. Il entra comme une tornade, traversa la pièce à pas lourds et alla s'effondrer sur le ventre sur le canapé du mur opposé.

— La vache, dit-il en soupirant bruyamment. C'était compliqué.

— Tu as très bien géré, lui dis-je, ravie de l'interruption.

Il fit la moue.

— Tu aurais pu rester là pour m'aider.

— Je n'en voyais pas l'utilité, répondis-je simplement. Tu maîtrisais tout d'un bout à l'autre.

Il tressaillit, embarrassé.

— Ce n'était pas grand-chose. J'ai fait ce que n'importe quel autre agent de police aurait fait à ma place.

— Écoute, dis-je en secouant la tête, je sais que la modestie est un trait de caractère typiquement anglais, mais laisse tomber pendant une seconde, tu veux ? Tu as fait un super travail avec les Clarke, Fred. Tu les as calmés, tu leur as fait comprendre qu'ils étaient racistes sans entrer dans la confrontation, et tu es resté professionnel de A à Z. Il est temps d'assumer tes victoires.

Il réfléchit pendant un moment, puis hocha la tête.

— T'as raison. J'ai vraiment été super bon, sur ce coup-là.

— Amen.

Liza nous regarda en souriant.

— Malheureusement, continua Fred, il faudra quand même qu'on étudie leur plainte. C'est très bizarre.

L'utilisation de ce mot me mettait toujours sur mes gardes.

— Je t'écoute.

— Les Clarke ont voulu faire exhumer le corps de leur fils.

— Beurk, dit Liza en grimaçant. Pourquoi voulaient-ils faire ça ?

— Laisse-moi deviner, dis-je. Ils veulent toujours prouver que c'est un loup-garou qui a tué Julian.

— Pas tout à fait, répondit Fred. Ils ont tout simplement décidé qu'on leur avait menti pendant tout ce temps et que Julian n'avait jamais été transformé en loup-garou.

Je levai les yeux au ciel.

— Ils ont réussi à trouver un juge qui leur a permis d'exhumer le corps pour cette raison-là ?

— Les Clarke sont assez... tenaces, on va dire.

— Ça, je m'en étais rendu compte, oui.

— Et attends, c'est pas fini, dit Fred en me jetant un coup d'œil. Quand ils ont fouillé la tombe de Julian, le corps avait disparu.

Je clignai des yeux. J'avais imaginé différents scénarios, mais celui-ci n'en faisait pas partie.

— Une erreur de la part des pompes funèbres ?

— Non, le cercueil était ouvert. Le corps de Julian Clarke a bien été enterré il y a douze mois, mais il n'y est plus, à présent. Le cercueil a été extrait de la tombe, mais le corps avait disparu.

Je me grattai la tête.

— Euh...

— J'ai réagi comme ça aussi, dit Fred en hochant la tête.

Je déglutis. C'était sans le moindre doute l'une des histoires les plus glauques que j'avais jamais entendues. J'échangeai un regard horrifié avec Fred. Liza se contenta de déballer son biscuit et commença à le manger.

— On devrait prendre ceux au caramel, la prochaine fois, dit-elle.

Je la dévisageai.

— Quoi ? demanda-t-elle, la bouche pleine.

— Ça ne te fait rien d'entendre qu'un corps a disparu de sa tombe ? dit Fred.

— J'essaie de ne pas trop penser à ce genre de trucs, répondit-elle. Mais c'est pour ça que je veux me faire incinérer. C'est écrit dans mon testament.

Elle prit une autre bouchée du biscuit.

— Liza, dis-je d'une voix faible, tu peux m'expliquer ?

— C'est évident, Emma. Si tu es incinérée, tu ne peux pas te faire dévorer. Une bouffée de nausée me submergea.

— Dévorer ?

— Oui, par une goule.

Elle s'essuya les lèvres pour se débarrasser des miettes, puis se rendit compte que Fred et moi étions toujours en train de la fixer.

— Ah, j'avais oublié que vous êtes des bleusailles au sein de la Brigade Para. Ça arrive, c'est tout. C'est un peu dégueulasse, mais c'est le cycle de la vie, dit-elle en haussant les épaules. Comment les goules se nourriraient-elles, sinon ?

À vrai dire, je n'y avais jamais réfléchi. En cinq semaines à la Brigade Para, je n'en avais jamais rencontré, même si je connaissais leur existence. Les paras qui n'étaient pas des vampires ou des loups-garous étaient classés dans la catégorie des Autres : les goules en faisaient partie, ainsi que les gremlins, les lutins, et toutes sortes d'autres êtres surnaturels.

— Les goules mangent des cadavres ?

— Ouaip ! dit-elle en se léchant les doigts. Ils creusent des chemins jusqu'aux cercueils et se font péter le bide avec.

Fred était livide.

— En d'autres termes, tu veux que je dise aux Clarke que leur fils a été mangé ?

— C'est pour ça que personne n'en parle, répondit Liza. C'est un sujet sensible pour beaucoup de monde.

Ce n'était pas dur d'imaginer pourquoi.

— Elles n'enfreignent aucune loi. C'est légal de manger un cadavre. Du moins, quand on est une goule, corrigea-t-elle. C'est la seule chose qu'elles peuvent manger.

Finalement, elle avait raison : moi non plus, je n'avais pas tellement envie de penser à ça.

— On va enquêter quand même, juste pour être sûrs, dis-je avant de me tourner vers Fred. Où était enterré Julian ?

Il vérifia ses notes.

— À l'église St Erbin.

Mon cœur se serra dans ma poitrine. Fred continua :

— C'est à l'extrémité de Soho, pas très loin de Piccadilly Circus.

— Je sais où c'est.

Mes entrailles se contractèrent. C'était à l'église St Erbin que j'avais été tuée la première fois. Il n'y avait que trois personnes (ou peut-être quatre) qui savaient ce qu'il s'était passé, et qui étaient au courant que j'étais revenue d'entre les morts, enveloppée de flammes, douze heures après mon décès. Aucune d'entre elles n'était dans cette pièce en ce moment.

Repenser à cette histoire me rendait toujours malade, et retourner sur les lieux de mon premier meurtre ne faisait vraiment pas partie de mes priorités. Malheureusement, je n'avais pas tellement le choix. Je frissonnai.

— Liza, tu peux noter sur un papier tout ce que tu sais à propos des goules ? Fred, tu peux faire la liste de toutes les goules qui vivent à Londres ?

Tous deux hochèrent la tête. Fred, en particulier, semblait soulagé de voir que je prenais les commandes.

— Et pour les Clarke ? demanda-t-il. Il faut qu'on les rappelle ?

— D'après ce que je sais d'eux, ils voudront une preuve irréfutable que les loups-garous ne sont pas impliqués dans l'affaire. Attendons un peu pour le moment.

— C'est un bon plan, dit-il en soupirant de soulagement.

Je me forçai à sourire. On était en début d'après-midi et le soleil brillait. Il n'y avait pas de meilleur moment possible pour revisiter les lieux de ma propre mort et pour enquêter sur une histoire sordide de mangeurs de cadavres. Ah, vraiment, qu'est-ce que j'aimais mon travail...

Chapitre 3

Je n'étais pas morte une seule fois. J'avais été tuée deux fois – et par la même personne. Mais à présent, il était mort, donc en théorie, je n'avais plus rien à craindre.

Je m'étais observée dans le miroir tous les jours au cours du mois qui avait précédé, cherchant avec espoir des signes naturels de vieillesse. Je ne voulais pas mourir, mais je ne voulais pas être immortelle non plus. Dans un monde idéal, j'aurais été parfaitement normale ; mais se relever d'entre les morts était loin d'être normal.

Lukas le savait, et pourtant, même si ça faisait plus de cinquante ans qu'il était un vampire, il n'avait jamais entendu parler de quelqu'un comme moi. Tout comme Laura Hawes, légiste à l'hôpital Fitzwilliam Manor, qui était la première personne à avoir assisté à ma résurrection. Ma patronne, la commissaire divisionnaire Lucinda Barnes, était également au courant de ce qu'il s'était passé. Et le bon révérend William Knight de l'église St Erbin le savait sans doute aussi.

Le révérend Knight m'avait vue avant ma première mort – et après. Il n'était pas au courant des tenants et des aboutissants de ma situation, mais il en savait assez pour se montrer prudent. Ce fut sans doute pour cette raison qu'il courut à l'intérieur et verrouilla la porte de l'église lorsqu'il me vit approcher depuis l'autre côté de la rue. Ça, ou alors il était terrifié par ma charmante personnalité et mes manières avenantes.

J'ouvris la grille en fer rouillé et parcourus le chemin en évitant soigneusement de regarder l'endroit où j'étais morte. Quand j'atteignis la lourde porte de l'église, je frappai poliment. Il n'y eut pas de réponse. Le pasteur pouvait bien faire semblant d'être sorti, je l'avais vu quand même. Il savait que je l'avais vu. Et je savais qu'il le savait.

— Révérend Knight, l'appelai-je. C'est l'inspectrice Bellamy, police de Londres.

J'attendis un instant ou deux. Toujours rien. La dernière fois qu'on s'était parlé, le révérend s'était lui-même convaincu que ma première mort, qui avait eu lieu dans ce cimetière, avait été mise en scène. Il avait cru que mon décès faisait partie d'un stratagème ingénieux concocté par la police, et je n'avais pas tenté de le dissuader. Malheureusement, depuis, il avait eu

suffisamment de temps pour y réfléchir et, de toute évidence, il s'était rendu compte (à raison) qu'il était impossible que ce soit vrai.

Je retentai le coup.

— La dernière fois qu'on s'est rencontrés, j'étais encore stagiaire, mais je suis une inspectrice qualifiée, maintenant. Il faudra bien que vous acceptiez de me parler à un moment ou à un autre.

Silence. J'inspirai profondément.

— Je suppose que vous avez des questions à mon sujet, dis-je. Je vous dirai tout ce que je sais, si vous le voulez. Même si je ne sais pas grand-chose.

J'hésitai et continuai :

— Je suis ici pour une enquête de police, Révérend. Ma visite n'a rien à voir avec ce qu'il s'est passé ici le mois dernier.

Je commençais à me dire que j'allais devoir laisser tomber et revenir une autre fois lorsqu'il y eut un claquement de l'autre côté de la porte. Elle s'entrouvrit légèrement, puis le révérend Knight sembla prendre confiance. Il l'ouvrit en grand et bondit vers l'avant avec un cri de guerre, un crucifix en bois dans sa main tendue. Je restai où j'étais. Il plaqua le crucifix contre ma poitrine. Malheureusement pour lui, je ne me mis pas à gémir ou à hurler et je ne pris pas feu non plus.

— Arrière, démon ! s'exclama-t-il.

— Bonjour, répondis-je poliment.

Sa main tremblait.

— Arrière !

— Je ne suis pas un démon, Révérend. Ni un vampire. Je suis une inspectrice de police qui enquête sur un possible crime, et...

— Quittez cet endroit immédiatement !

Il était complètement terrifié. J'avais de la peine pour lui, mais je ne pouvais pas pour autant m'en aller. Il fallait que je fasse mon travail.

— Je crains que ce soit impossible.

— Je vais appeler la police !

— Révérend Knight, je *suis* de la police. Mais si vous voulez appeler quelqu'un d'autre, allez-y. Ça ne me dérange pas d'attendre.

Ses yeux sondèrent mon visage, puis ses épaules s'affaissèrent et il retira le crucifix.

— Je pensais que ça fonctionnerait, dit-il. Vous n'êtes peut-être pas une créature du mal, finalement.

— D'après mon expérience, on est tous capables de faire le mal. Je n'oserais jamais prétendre être quelqu'un de bon, et je me méfie instinctivement de tous ceux qui s'en vantent.

— Vous êtes morte. Vous n'avez pas simulé votre meurtre pour une opération de police. J'y ai repensé encore et encore. Et encore. Vous étiez morte. *Décédée*.

Je ne tressaillis pas.

— Oui.

— Vous ne devriez pas être vivante.

Je haussai les épaules.

— Peut-être pas, en effet. Mais je le suis. Je peux vous assurer que ce n'était pas de mon fait. Ce qu'il s'est passé me rend aussi perplexe que vous.

Knight attrapa le crucifix d'une main et leva l'autre vers moi. Il enfonça son doigt dans ma peau.

— De la chair solide, murmura-t-il.

— Et je saigne, aussi, répondis-je joyeusement. Et pas juste une fois par mois. Si vous me faites du mal, j'aurai une blessure, comme n'importe qui d'autre. En fait, en dehors de cette histoire de résurrection, je suis exactement pareille que vous.

— Vous n'êtes pas du tout pareille que moi.

— Vous n'avez raconté à personne ce que vous avez vu, pas vrai ? demandai-je doucement. Vous n'en avez pas parlé à vos supérieurs de l'Église.

— Comment le savez-vous ? s'enquit-il en sursautant.

— Parce qu'ils seraient venus poser des questions si vous l'aviez fait.

Il déglutit et baissa les yeux vers ses pieds.

— Oui, marmonna-t-il, c'est ce qu'ils auraient fait.

Il renifla, puis continua :

— J'ai pensé à leur parler de vous. Et ensuite, je me suis dit qu'ils me croiraient fou, ou pire, que je ne faisais pas bien mon travail. Déjà que vous avez été assassinée juste devant mon église...

Il haussa les épaules, l'air désesparé.

— C'était tellement important pour moi d'être affecté ici. C'est *moi* qui ai demandé à venir. J'étais tellement sûr d'y arriver. Je sais que les paras ne s'entendent pas avec l'Église par principe, mais j'étais convaincu qu'avec le bon interlocuteur, il y aurait des avancées conséquentes. On aurait pu

essayer de communiquer, dit-il avant de soupirer. Finalement, ça ne se passe pas comme je l'imaginais.

Je ne croyais peut-être pas en Dieu, mais je comprenais exactement ce qu'il voulait dire. J'avais pensé la même chose quand j'étais encore en stage pour devenir inspectrice. J'étais convaincue que je serais une super enquêtrice de génie qui résoudrait des crimes complexes grâce à ma motivation, mon travail acharné et mes idées audacieuses. Il m'avait fallu un bon moment pour me rendre compte que les grandes attentes que j'avais envers moi-même ne correspondaient pas à la dure réalité. Je n'étais pas aussi compétente que je l'imaginais. Pas encore, du moins. J'étais tombée de haut.

— Je dis ça comme ça, mais si c'est votre but, peut-être que les affiches que vous avez postées sur la grille pour dissuader les gens de devenir des paras ne sont pas une si bonne idée que ça, fis-je remarquer.

Il releva la tête et croisa mon regard.

— Une partie de mon rôle est de conseiller le public et de l'empêcher d'approcher des êtres paranormaux, dit-il d'une voix lugubre.

— Et ça fonctionne ?

— Non, répondit-il, l'air résigné.

Je lui adressai un sourire compatissant.

— Les gens suivent leur cœur. Vous ne pouvez rien y faire.

— Mais c'est exactement ce que je suis censé empêcher ! protesta-t-il.

Je glissai les mains dans mes poches.

— Vous vous souvenez de l'homme avec qui j'étais la dernière fois ? Le vampire ?

— Oui, répondit-il sur la défensive.

— C'était Lord Horvath.

Le révérend Knight vacilla. Il fut obligé de tendre la main et de se tenir à l'encadrement de la porte pour retrouver son équilibre.

— Sérieusement ?

— Ouaip.

— Comment est-ce que j'ai pu ne pas m'en rendre compte ? marmonna-t-il en secouant la tête, l'air dépité.

— Si ça peut vous reconforter, dis-je, à moi aussi, il m'a fallu un moment avant de comprendre qui il était. Bref, si vous voulez, je pourrais lui demander de venir discuter avec vous. Peut-être que vous parviendrez à trouver une sorte d'arrangement qui vous convienne à tous les deux.

Ça m'aurait étonné que Lukas apprécie ma suggestion, mais il ne pouvait pas non plus faire comme si l'église St Erbin n'existait pas. Peut-être que ça pourrait donner quelque chose de bien.

— Pourquoi feriez-vous ça ? demanda le révérend Knight, les yeux plissés. Que voulez-vous en échange ?

— Je ne veux absolument rien en échange. Mais si vous ne voulez pas que je lui en parle, je...

— Non ! s'exclama-t-il en se redressant d'un coup. Si vous pouviez nous arranger un rendez-vous, je vous en serais très reconnaissant.

— Je ne peux rien vous promettre, mais j'essaierai, dis-je en souriant, heureuse d'avoir trouvé un terrain d'entente avec lui. À présent, j'ai quelques questions pour vous, sur un autre sujet.

Knight fronça les sourcils.

— Je croyais que vous ne vouliez rien en retour.

— C'est le cas. Je vous aurais posé ces questions quoi qu'il en soit. J'enquête sur une plainte déposée par des humains, et je pense que vous pouvez m'aider.

Il entrecroisa ses doigts. Je savais qu'il était secrètement ravi de me venir en aide. Finalement, tout le monde aspirait à la même chose : être utile.

— Je vous écoute.

J'inspirai profondément.

— Que savez-vous des goules ?

Le révérend Knight recula brutalement.

— Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ? chuchota-t-il.

À voir son visage, il savait exactement pourquoi je lui demandais ça.

— Une demande d'exhumation a récemment été faite pour un corps enterré dans ce cimetière.

— Oui, dit Knight en se recroquevillant de plus en plus. Julian Clarke. Pauvre garçon.

— C'est vous qui avez officié lors de son enterrement ?

— Non, c'était mon prédécesseur.

— Mais vous n'aviez aucune raison de croire que le corps de Julian n'était pas dans son cercueil lorsqu'il a été enterré ? insistai-je.

— Non, dit-il si bas que j'avais du mal à l'entendre. Les Clarke étaient furieux lorsqu'ils se sont rendu compte que le cercueil était vide. J'ai essayé de les empêcher de procéder à l'exhumation. Le cimetière a des problèmes de goules depuis des décennies, peut-être même des siècles. Je ne suis pas

censé en parler aux gens à moins qu'ils ne me posent la question. Si les goules ne peuvent pas se nourrir ici, elles iront ailleurs. L'Église pense qu'il vaut mieux les confiner dans un seul endroit. Les corps ne sont que des réceptacles, après tout. C'est l'âme qui est à l'intérieur de ces réceptacles qui nous importe.

J'avais l'impression qu'il répétait bêtement ce qu'on lui avait appris, mais ce n'était pas mon boulot de remettre en question ses croyances ou les pratiques de l'Église.

— Comment procèdent les goules ?

Knight me jeta un regard sinistre.

— Vous êtes de la Brigade Para. Vous êtes probablement une para vous-même, et vous ne savez pas ça ?

— Je suis nouvelle, expliquai-je en levant les mains. Je ne connais pas grand-chose. Dites-moi ce que vous savez, Révérend. N'oubliez rien.

Il soupira distraitement.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. De ce que j'en sais, il n'y a que quelques goules à Londres. Elles habitent sous terre, entre Soho et Lisson Grove, avec les autres paras qui ne sont pas des vampires ou des loups-garous. Elles se nourrissent de cadavres. Normalement, une goule a besoin au minimum d'un cadavre par an pour survivre. Elles creusent dans la terre, se blottissent sous un nouveau cercueil et...

Il ne termina pas sa phrase. Je l'achevai pour lui.

— Elles prennent leur repas ?

— Oui. On sait quand ça arrive, parce qu'il y a toujours un monticule de terre à côté, comme une taupinière, dit-il en déglutissant nerveusement. C'est arrivé deux fois depuis que j'ai pris mon poste ici.

Il avait l'air honteux.

— Vous avez déjà vu une goule ?

— Non. Honnêtement, je ne sais pas ce que je ferais si j'en voyais une.

Je ne pouvais pas l'en blâmer. Les actions des goules n'étaient pas faciles à accepter.

— Pouvez-vous me montrer la tombe de Julian Clarke ? demandai-je.

— C'est par là, répondit-il en tendant la main.

Mon regard suivit son doigt tendu et je lâchai un soupir de soulagement. Julian Clarke avait été enterré à l'opposé de là où j'avais été tuée, ce qui voulait dire que je n'aurais pas à m'approcher de la zone. J'avais accepté

l'idée d'avoir été assassinée par mon propre petit ami, mais il restait un traumatisme que je n'avais pas envie d'affronter pour le moment.

— Je vous suis.

Nous empruntâmes la route qui menait à la tombe.

— Lorsqu'un corps est exhumé, reprit Knight, une tente est érigée de façon temporaire pour protéger la scène. Personne n'a envie de passer à côté en revenant de sa pause déjeuner et de voir un cadavre émerger du sol. La mort est le tabou ultime pour beaucoup de monde. On n'aime pas y penser, on n'aime pas en parler.

Il me jeta un regard en coin et continua.

— Je ne suis pas en train de parler du processus de deuil, notez. Même dans ma profession, la mort est un concept compliqué, dit-il avant de faire une légère pause. Ce qui nous ramène à vous.

— Je ne peux pas expliquer ce qu'il m'est arrivé, répondis-je avec honnêteté. Je ne sais pas pourquoi c'est arrivé et encore moins comment.

— Combien de temps...

Il s'interrompit et secoua la tête, incapable de continuer sa phrase.

— Combien de temps je suis restée morte ? achevai-je pour lui. Douze heures. Et non, je ne me rappelle rien. Le néant total.

Le révérend Knight accusa le coup en silence. Je m'attendais à ce qu'il pose davantage de questions, mais il semblait aussi réticent à aborder le sujet que je l'étais moi-même. Remerciant intérieurement qui de droit, je le suivis jusqu'à atteindre le trou béant où Julian Clarke était censé reposer.

— Il n'y a pas grand-chose à voir, j'en ai peur, me dit le révérend Knight. Son cercueil a été retiré de terre pour être examiné. Je peux vous donner les coordonnées du bureau du coroner qui s'en occupe.

Je le remerciai et regardai autour de la tombe. La pierre tombale de Julian Clarke était gravée non seulement de sa date de naissance et de mort, mais aussi de fleurs, d'anges jouant de la trompette et d'une courte citation : *la vengeance de l'innocent ne connaît pas de limites*. C'était certainement le fait de ses parents.

— Les Clarke rendaient visite à sa tombe chaque semaine, vous savez ? me dit Knight. Ils apportaient toujours des fleurs fraîches.

Je m'agenouillai et regardai à l'intérieur du trou pour trouver des signes de galerie souterraine, mais il n'y avait que de la terre sombre et meuble et quelques petites flaques moroses. Mais peut-être que la goule était passée par là des mois auparavant.

— Les Clarke blâment les loups-garous pour ce qui est arrivé à leur fils. Est-ce que vous leur avez parlé des goules et de leurs... penchants ?

— J'ai essayé. Ils ne voulaient pas en entendre parler.

Mmh... Les Clarke étaient convaincus que les loups étaient la source de leurs problèmes au point que rien d'autre n'avait d'importance. Je me mordis la lèvre et me redressai, puis je sortis mon téléphone de ma poche.

— Salut, Fred, dis-je quand mon collègue décrocha. C'est Emma.

— J'étais sur le point de t'appeler. Euh... Quelqu'un est là pour te voir.

Je fronçai les sourcils.

— Un autre visiteur que tu n'as pas envie de gérer ?

— Non. Pas tout à fait. C'est un para. Il ne veut voir que toi.

Je me radoucis considérablement. Même si la Brigade Para avait maintenant l'autorisation de gérer toutes sortes de crimes paranormaux, il n'y avait que peu de paras qui venaient signaler quoi que ce soit. C'était peut-être le début du changement.

— Je reviens dès que possible, répondis-je, rayonnante. Dans vingt minutes tout au plus.

— Parfait, dit Fred, soulagé. J'ai fait des recherches sur les goules. Il n'y en a pas beaucoup, et je crois avoir retrouvé leurs traces à toutes.

— Encore mieux. Bien joué.

— Ce n'est pas grand-chose.

— Fred, dis-je d'un ton d'avertissement. Souviens-toi de ce que je t'ai dit. Accepte les compliments.

J'entendis son sourire à travers le combiné.

— De rien, alors. Je pensais aussi aller faire un peu de porte-à-porte et essayer d'aller leur parler. Si ça ne te dérange pas, ajouta-t-il.

En temps habituel, ça ne m'aurait pas posé de souci, mais j'avais le sentiment qu'il y avait un problème plus pressant.

— Plus tard. Oublie ce que je t'ai dit tout à l'heure. Pour l'instant, il faut absolument que tu retrouves les Clarke et que tu les empêches de faire quoi que ce soit de stupide.

— De stupide ?

— Ils détestent vraiment les loups-garous, Fred.

— Oh.

Puis la lumière fut.

— *Ooh !* Je vais essayer de les retrouver tout de suite.

— Merci.

Je raccrochai et jetai un coup d'œil au révérend Knight.

— Il faut que j'y aille. Si vous voyez des goules en pleine action, vous pourriez m'appeler ? dis-je en lui tendant une carte de visite.

— Je peux, oui, répondit-il en me jetant un drôle de regard.

— Je n'ai pas oublié ce que je vous ai dit à propos de Lord Horvath, dis-je. J'essaierai de lui en parler dès que possible.

Knight relâcha sa respiration, visiblement soulagé.

— Super. Merci.

Je hochai la tête et sortis du cimetière en essayant de prendre un air nonchalant. Je ne regardai toujours pas l'endroit où j'avais été tuée la première fois. Bravo, moi.

Chapitre 4

Je garai Tallulah juste devant le bâtiment de la Brigade Para et sortis d'un bond. La petite Mini violette était en bien meilleure condition que quand j'avais hérité d'elle. Ses vitres étaient à présent toutes intactes et elle était beaucoup plus propre. Elle avait même eu une bonne vidange et elle avait passé le contrôle technique.

Mais je n'étais pas sûre que ça fasse une grande différence en ce qui concernait la voiture elle-même. Je commençais à penser qu'elle avait une volonté propre et qu'elle était toujours vexée que je ne sois pas Tony, son précédent propriétaire. Parfois, ses freins étaient un peu branlants, et lorsqu'il avait plu la semaine précédente, ses essuie-glaces avaient obstinément refusé de fonctionner. Le garagiste à qui j'avais parlé m'avait assuré qu'elle était en parfait état et que je m'imaginais des choses, mais je n'étais toujours pas convaincue.

C'était vraiment par respect pour la mémoire de Tony que je la conservais, mais ses jours étaient comptés. Tout de même, je tapotai amicalement le capot en passant devant. Je ne voulais pas que Tallulah sache à quoi je pensais. Cinq semaines en tant qu'inspectrice de la Brigade Para, et je commençais à traiter une voiture qui avait sa place à la casse comme si c'était un être humain... J'étais curieuse de voir ce que ça donnerait lorsque j'y aurais passé cinq ans.

Je fis un signe de la main à Max, le gentil portier qui travaillait à l'hôtel d'à côté, puis j'ouvris la porte principale du bâtiment. Et je restai bouche bée. Mon premier instinct fut de mettre les mains devant ma tête pour me protéger, même si ça ne m'aurait pas servi à grand-chose dans ce cas précis. Pas alors qu'un satyre se tenait à un mètre de moi, une arbalète chargée pointée sur ma tête.

— Boum, dit-il doucement, tandis que ses longues oreilles recouvertes de duvet doré et pointant vers le haut se mirent à frémir.

Je jetai un regard noir à Kennedy. Je l'avais déjà croisé plusieurs fois depuis notre première rencontre dans un bar de loups-garous, alors que je traquais l'assassin de Tony. J'appréciais sincèrement le satyre alcoolique, mais je n'aimais pas être accueillie de cette façon, et surtout pas sur mon propre territoire.

— Je peux savoir ce que tu fiches ?

— Je prouve une théorie, répondit-il avec un sourire sympathique.

Je baissai les mains et serrai les poings.

— Quel genre de théorie ?

— Le genre de théorie selon laquelle tu pourrais te faire tuer si tu ne te protèges pas un peu mieux que ça.

Incroyable.

— C'est Lukas qui t'a envoyé, c'est ça ?

— Si par Lukas, tu veux dire Lord Horvath, alors oui, c'est lui, répondit Kennedy.

Je passai une main dans mes cheveux, irritée.

— C'est toi, le para qui était là pour me voir ?

— C'est moi, dit-il, toujours en souriant.

— Tu n'es pas ici pour signaler un crime ?

— Non.

Son sourire s'élargit, et il continua :

— Je suis ici pour t'apprendre de nouveaux talents.

— Merci pour ton aide, dis-je en levant les yeux au ciel, mais je n'ai pas le temps.

Il haussa un sourcil.

— Tu n'as pas le temps d'apprendre à te protéger ? Inspectrice Bellamy, je m'attendais à mieux de votre part, dit-il avant de baisser l'arbalète. Viens, Emma.

Je sentis des picotements me parcourir la nuque.

— Tu peux essayer autant que tu veux d'utiliser mon vrai nom pour me contraindre, *Lee Oswald*, dis-je sèchement en utilisant son vrai nom en retour, mais ça ne marchera pas.

L'expression de Kennedy ne changea pas.

— Je vérifiais quelque chose, c'est tout. Tu sais, ce n'est pas très malin d'avouer tous tes secrets. Tu ne sais pas encore si tu peux avoir confiance en moi.

— En effet, répondis-je d'un ton ferme. Mais j'ai confiance en *moi*. Merci de proposer de me donner des cours, mais je m'en sortirai toute seule.

— Certains disent que la vraie victoire, c'est de faire plier son adversaire sans se battre, mais malheureusement, on m'a interdit de me contenter d'une réponse négative.

Je serrai les dents.

— Écoute, Kennedy, je...

— Je t'ai libéré une heure dans ton emploi du temps, lança Liza derrière le satyre. Il est tout à toi.

Je comptai jusqu'à dix dans ma tête. Puis je songeai que ça ne servait à rien de résister à ce point, surtout que j'avais vraiment besoin qu'on m'aide à apprendre à manier une arbalète. Quant à savoir s'il était préférable que l'aide en question me vienne d'un satyre imbibé de whisky avec un penchant pour la philosophie, ça, ça restait à déterminer.

— Très bien, rétorquai-je. Mais seulement pour une heure. J'ai des choses à faire.

Kennedy mit la main dans la poche intérieure de sa veste en cuir et en sortit une flasque en argent frappée d'un monogramme. Il dévissa le bouchon et prit une longue gorgée.

— Excellent, dit-il enfin. On va bien s'amuser.

Kennedy avait déjà fait de la place au troisième étage, là où toutes les armes (ou plutôt les antiquités) de la Brigade Para étaient entreposées. Il avait même monté un mannequin et l'avait placé au centre de la salle, pour l'utiliser comme cible pendant les exercices. Je regardai autour de moi alors qu'il me tendait l'arbalète.

— Montre-moi ce que tu peux faire.

Avec un soupir, je fis ce qu'il me demandait ; je vérifiai l'arbalète et m'assurai que la sécurité était enlevée et que le carreau était bien enclenché. Puis je la soulevai et plissai les yeux en regardant la cible.

— Attends, dit Kennedy.

— Quoi ?

— Ton angle est mauvais. Si tu tires maintenant, le carreau va traverser la vitre, voler dans la rue et risquer de tuer quelqu'un par accident. Je crois que tes copains flics n'apprécieraient pas trop.

— Comment tu peux déterminer l'angle de là où tu te trouves ?

— Ça fait longtemps que je fais ça. Tu serais surprise.

Je lâchai un grognement – peu de choses me surprenaient, ces derniers temps. Je réajustai l'arbalète et plissai les yeux à nouveau.

— Attends, coupa-t-il.

— L'angle est encore mauvais ? demandai-je.

— Non, dit-il. Ce n'est pas l'angle. Tu ne tueras pas d'innocents passants, mais tu ne toucheras pas non plus le mannequin.

Il m'observa en tournant autour de moi. Exaspérée, je commençai à baisser l'arbalète. Kennedy secoua la tête.

— Ne bouge pas, m'ordonna-t-il. Garde ta position.

— C'est vraiment nécessaire ?

— Chut. Tu parles trop.

Ce n'était pas vrai du tout, mais ce n'était pas en me disputant avec lui que j'allais améliorer ma posture, aussi décidai-je de lui obéir et de me taire. Le plus important, c'était de me débarrasser de cette corvée le plus vite possible.

— Dis-moi, Emma, est-ce que tu fais du sport ?

Je ne voyais pas le rapport avec ce qu'on était en train de faire.

— Je vais courir plusieurs fois par semaine, répondis-je. Je n'ai pas le temps de faire autre chose.

— Tu soulèves des poids ?

— Non.

— Mmh, dit Kennedy en se grattant le menton et en continuant à tourner autour de moi. Intéressant.

— Quoi ? Qu'est-ce qui est intéressant ?

— Tu t'es entraînée avec l'arbalète ?

— J'ai essayé, dis-je en haussant les épaules, mais je n'ai pas trop eu le temps.

— Tu t'es déjà entraînée avec *cette* arbalète ?

Je baissai les yeux pour l'examiner.

— Non. Celle que j'utilisais était d'une couleur différente, dis-je avant de plisser les yeux. Pourquoi ? Quelque chose ne va pas avec celle-ci ?

— Non, rien du tout.

— Kennedy...

Il m'adressa un sourire en coin.

— Elle pèse presque dix kilos. C'est assez lourd pour une arbalète, et sans vouloir t'offenser, tu es plutôt menue. Mais tu l'as soutenue en l'air pendant plusieurs minutes sans broncher. Tu es plus forte que tu n'en as l'air.

Surprise, je baissai de nouveau les yeux vers l'arbalète. Elle ne me semblait pas lourde du tout. Je l'observai d'un bout à l'autre, puis je me figeai et relevai la tête vers l'emplacement vide au mur où elle était certainement pendue, et un drôle de frisson me parcourut.

J'avais déjà tenu cette arbalète dans les mains auparavant. La première fois que j'étais entrée dans cette pièce, c'était la toute première que j'avais essayée. J'avais à peine été capable de la soulever plus de quelques secondes avant d'être obligée de l'abandonner et d'en prendre une plus légère. J'observai mes biceps, dubitative.

— Tout va bien ? demanda Kennedy.

— Oui, dis-je en essayant de me reprendre. Tout va très bien.

Il m'observa encore un instant, puis décida de ne plus parler de ma capacité à soulever des poids.

— J'imagine que tu as déjà entendu parler de la théorie des dix mille heures ?

— Bien sûr. Passez dix mille heures à pratiquer quelque chose, et vous deviendrez un expert. Sauf que je n'ai pas dix mille heures devant moi.

— Ce n'est pas une question de temps, répondit Kennedy. C'est une question de concentration. Ne crains pas la personne qui a pratiqué dix mille coups une fois, mais crains la personne qui a pratiqué le même coup dix mille fois.

— Qui a dit ça ? demandai-je. Sun Tzu ?

— Bruce Lee, répondit Kennedy en souriant avant de m'observer des pieds à la tête. En temps normal, on passerait les premières semaines à s'entraîner à charger et à armer l'arbalète.

— Les premières *semaines* ? couinai-je.

Il me prit l'arbalète des mains et la désarma.

— En temps normal, j'ai dit. Mais il faudra que tu apprennes à te protéger beaucoup plus rapidement que ça. On va quand même se concentrer sur les bases, mais ce sera à toi de t'entraîner pendant dix mille heures. Tu ne deviendras jamais vraiment bonne à l'arbalète, sinon.

Je fis le calcul dans ma tête. Dix mille heures, c'était plus de quatre cents jours ; je n'avais vraiment pas le temps de les passer à m'entraîner à tirer à l'arbalète. Mais je comprenais ce que Kennedy voulait dire ; si je voulais utiliser cette arme, ce qui était mon droit en tant qu'inspectrice de la Brigade Para, j'allais devoir m'exercer.

— OK.

Je baissai l'arbalète vers le sol, mis mon pied dans l'étrier, tirai sur la corde et l'armai à nouveau. Kennedy hocha la tête d'un air approuvateur et j'essayai de ne pas être trop fière de moi-même. Après tout, ça, je l'avais appris toute seule.

— Le faire à mains nues comme ça, c'est ce qu'il y a de plus rapide. Pour plus de précision, il faudrait armer l'arbalète à chaque fois que tu tires, même si ce n'est pas forcément nécessaire. Quand tu te fais attaquer, c'est compliqué d'y arriver, mais c'est bien de s'entraîner pour développer les bases.

Je jetai un regard morose à mes doigts. J'allais finir avec la peau en sang.

— Je peux porter des gants ?

— Tu mets des gants, d'habitude ?

— Non.

— Dans ce cas, non, tu ne peux pas. Tu auras vite de la corne, ne t'inquiète pas.

Il sortit un chronomètre de sa poche et ajouta :

— Réessaie. Cette fois, je te chronomètre.

Oh, bon sang.

Kennedy et moi passâmes plus d'une heure à nous entraîner. Il ne m'autorisa pas à tirer de carreaux ; tout ce que je pouvais faire, c'était armer et désarmer, armer et désarmer, encore et encore et encore. À la fin du cours, j'avais mal aux bras et j'avais la peau des doigts rougie, mais j'avais fait des progrès. C'était plus satisfaisant que ce que j'imaginais.

— À quelle heure tu commences le travail, d'habitude ? demanda-t-il après m'avoir indiqué que je pouvais poser l'arbalète et me reposer.

— Vers quatorze heures, dis-je. Mais personne ne vérifie vraiment.

Avec les paras, le plus gros de mon boulot était terminé lorsque la nuit tombait.

— Très bien, dit-il. On se retrouve ici à midi demain. Ça nous donnera deux heures pour continuer.

Je levai la tête et croisai son regard.

— D'accord. Merci, Kennedy.

— Ravi de t'aider.

— Vraiment ? demandai-je sans détour. Qu'est-ce que tu y gagnes ?

Il m'adressa un sourire.

— Tu vas rester ici pendant un bon moment, alors je préfère autant que tu n'aies pas la gâchette facile. Un carreau d'arbalète bien tiré est une des rares choses qui peut arrêter n'importe quel para sur-le-champ. Mieux vaut,

pour notre bien à tous, que ce carreau soit tiré intentionnellement. Je ne crois pas aux accidents heureux.

Je lâchai un grognement approbateur.

— Pour l’instant, continua-t-il, ne touche pas à l’arbalète si je ne suis pas là. Je ne veux pas que tu prennes de mauvaises habitudes.

— Je croyais que tu voulais que je m’entraîne seule ?

— C’est le cas, répondit-il, mais il y a une sacrée différence entre un bon entraînement et un mauvais entraînement. Tant qu’on ne sera pas sûrs que tu es capable de t’entraîner comme il faut, tu n’y toucheras pas.

Il jeta un coup d’œil à sa montre.

— En parlant d’entraînement, reprit-il, mon bras commence à se rouiller. Il faut que j’aie le graisser avec un peu d’alcool.

— Kennedy...

Je voulais lui suggérer de calmer sa consommation d’alcool, mais je ne savais pas comment le formuler.

— Tu sais, repris-je, peut-être que...

Mais à ce moment précis, la porte de la salle d’armes s’ouvrit en grand et Liza apparut, mon téléphone dans la main.

— Tu as laissé ça en bas, dit-elle à bout de souffle. Fred n’arrête pas de t’appeler.

Je pris le téléphone ; Kennedy, quant à lui, sauta sur l’occasion d’éviter un sermon et quitta la pièce avec un signe de la main pendant que je décrochais.

— Fred ?

— Emma, Dieu merci. Il faut que tu viennes. C’est le gros bordel.

Un frisson de peur me parcourut le ventre.

— Pour aller où ? Qu’est-ce qu’il se passe ?

— Je suis dans la voiture. Tu avais raison : Patrick Clarke en a après les loups-garous. J’avais réussi à retrouver sa trace, il était chez lui, mais il y a vingt minutes, il est parti en voiture. Je l’ai suivi et je crois qu’il se dirige vers Lisson Grove. Il avait vraiment un drôle d’air, et en plus, dit Fred en baissant la voix, je crois qu’il est armé.

Mes épaules se raidirent.

— Merde. J’arrive.

Je claquai des doigts en direction de Liza.

— Contacte le clan Carr. Dis-leur qu’un humain est peut-être en route pour les attaquer, mais que je vais essayer de l’en empêcher. Surtout, dis-

leur de ne *pas* s'en prendre à lui.

— Je fais ça tout de suite, répondit-elle en se mordant la lèvre.

Nous échangeâmes un regard sombre, puis je courus vers la porte.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Grâce aux nombreux sens uniques de Londres et son trafic toujours très dense, l'option la plus rapide pour moi, en sortant de la Brigade Para, était de courir au lieu de prendre la voiture. J'ignorai Tallulah et sprintai dans la rue jusqu'à Lisson Grove. Heureusement que je ne portais quasiment que des baskets en ce moment.

La dernière chose dont nous avons tous besoin, c'était que Patrick Clarke attaque les loups du Clan Carr parce qu'il les tenait pour responsables de la mort de son fils et de la disparition de son cadavre. La pleine lune venait juste d'avoir lieu, donc en théorie, les loups étaient capables de se maîtriser et de faire preuve de retenue. Mais s'ils étaient provoqués, ils se défendraient, ce qui annonçait un désastre imminent pour les Clarke – sans même parler des relations humains-paras.

Je me faufilai à travers les piétons et évitai de justesse une femme avec un landau. La plupart de ceux qui étaient dans la rue étaient des touristes ; plus d'un prit une vidéo de moi en train de courir. Certains tentèrent même de me suivre, sans y arriver.

Lorsque j'arrivai au croisement, je tournai à gauche et calculai la façon la plus rapide de parvenir à la forteresse du clan Carr. Je n'y étais jamais entrée, mais je savais où c'était. Au cours des dernières semaines, j'avais passé du temps à établir sur une carte les endroits importants de la communauté para et je récoltais à présent les fruits de mon dur labeur. Je savais qu'il y avait une petite allée non loin d'ici qui constituerait non seulement un raccourci, mais qui m'éviterait aussi de me coltiner la foule. Pour y arriver, il fallait que je traverse une rue bondée avant d'entrer dans Lisson Grove, mais ça vaudrait le coup.

Je sautai par-dessus une grosse flaque et courus dans l'allée. Un chat qui surveillait un oiseau bondit en arrière lorsque je passai à côté. Le vent me fouettait les cheveux et mes pieds martelaient le sol. Je ne faisais jamais autant d'efforts lors de mes joggings matinaux, mais je n'étais pas essoufflée. L'adrénaline et la peur de ce qui pourrait arriver à quelques rues d'ici me donnaient des ailes.

J'émergeai de l'allée et arrivai sur un large trottoir. Apercevant un creux entre les voitures, je ralentis à peine avant d'essayer de traverser. Au

moment où je me lançai, une voiture qui essayait de passer avant que le feu ne soit rouge accéléra.

Le chauffeur klaxonna comme un fou. J'entendis le crissement des freins et celui des pneus sur l'asphalte. Je tournai la tête et me rendis compte qu'il n'allait pas pouvoir s'arrêter à temps. J'allais me faire percuter.

Je n'eus pas le temps de réfléchir. Je sautai en l'air, poussée par mon désir inconscient de survie. La voiture s'arrêta en cahotant tandis que je tournais dans les airs ; puis j'atterris les pieds sur le capot.

Je clignai des yeux. Comment est-ce que j'avais réussi à faire ça ? Je tournai la tête vers le chauffeur qui me regardait, livide. Puis son état de choc laissa place à la fureur et il commença à crier et à serrer le poing. Avec un sourire, je lui fis un signe de la main, sautai du capot et me remis à courir.

Mon cœur tambourinait dans ma poitrine. J'inspirai profondément, consciente d'être passée à deux doigts d'être aplatie comme une crêpe. Puis je baissai la tête et fonçai pour le sprint final. En quelques secondes, j'avais atteint le coin de la rue des Carr.

J'avais été rapide, mais pas suffisamment. À en croire la foule rassemblée à l'extérieur de la demeure des Carr et les cris perçants qui se faisaient entendre, le père de Julian Clarke était déjà là.

— Vous avez tué mon fils ! beuglait-il. Vous avez volé son corps !

— Va te faire foutre, mec, répondit l'un des plus jeunes loups du clan Carr.

Il s'avança vers Clarke, les poings levés, dévoilant les crocs avec un grognement qui ne laissait aucun doute quant à ses intentions. Fred, qui était là aussi, essaya de lui barrer le chemin et de calmer la situation, mais ni les loups ni Clarke ne lui prêtèrent attention.

Alors que j'accélérais le pas, la porte de la forteresse s'ouvrit et Lady Carr en sortit. Elle ressemblait moins à une alpha qu'à une femme bien habillée qui sortait déjeuner avec ses amies.

Ses traits fragiles et son apparence menue contrastaient avec ce que je savais d'elle. Lady Carr était sacrément coriace. Il ne restait plus qu'à espérer qu'elle se montre aussi diplomate et compréhensive envers un père qui avait perdu son enfant.

La foule de loups-garous, qui devaient bien être une trentaine, maintenant, s'écarta pour la laisser passer.

— Monsieur Clarke, dit-elle d'une voix glaciale, vous êtes *encore* ici ?

— Mon fils ! hurla-t-il d'une voix de plus en plus gutturale et désespérée. Mon fils !

Je grimaçai devant sa douleur palpable. Ça n'excusait pas ce qu'il était en train de faire, mais ça lui donnait une bonne raison.

— Nous en avons déjà parlé, monsieur Clarke. Votre fils est devenu un loup-garou de sa propre volonté. La loi a été suivie à la lettre. Il est mort suite à un tragique accident. Nous sommes aussi peiné que vous par sa perte, mais...

Elle n'aurait pas pu choisir de pires mots. Je me faufilai à travers la foule compacte en donnant des coups de coude à droite à gauche et arrivai près de M. Clarke alors que son visage se colorait de rouge et qu'il se mettait à trembler de la tête aux pieds.

— Sale menteuse ! Vous ne pourrez jamais ressentir ce que je ressens. Vous ne pourrez jamais comprendre !

Il glissa la main dans sa poche et en sortit un pistolet, tel que Fred l'avait craint.

À sa décharge, Lady Carr ne broncha pas. Il n'y avait pas de raison de paniquer – du moins, pas encore. J'avais fait des recherches et je savais qu'un pistolet était potentiellement moins mortel pour un loup-garou qu'une arbalète. Une balle en plomb habituelle pouvait facilement être extraite du corps d'un loup, et ils avaient de telles capacités de régénération que la blessure en devenait superficielle. Bien entendu, il était possible de fondre des balles en argent pour les utiliser à la place, mais c'était un procédé difficile qui ne donnait pas de bons résultats. Elles étaient dures à fabriquer, chères à acheter et complètement illégales. Même si un agresseur parvenait à s'en procurer, les balles devaient pénétrer profondément dans la chair du loup-garou pour que l'argent fasse effet dans son sang. Si la balle ressortait du corps, ça ne servait à rien : elle devait rester à l'intérieur pour faire du mal. C'était l'une des raisons pour laquelle les arbalètes étaient plus utiles. Étonnamment, un carreau d'arbalète en argent, avec de petites encoches ajoutées à la pointe, était plus difficile à enlever qu'une balle, et les dégâts qu'il pouvait causer étaient catastrophiques.

Malheureusement, M. Clarke avait bien réfléchi à sa vengeance. Il agita l'arme d'un air menaçant.

— De l'argent pur à cent pour cent, gronda-t-il. Testé et approuvé. Je me suis entraîné. Si ça, ça ne vous tue pas, rien d'autre ne fonctionnera.

J'inspirai un grand coup et m'interposai entre Clarke et Lady Carr. Fred me regarda avec des yeux ronds, comme la plupart des loups. Une balle en argent pouvait tuer une humaine aussi facilement qu'une balle en plomb.

— Monsieur Clarke, dis-je d'un ton sévère. Baissez votre arme immédiatement.

— La police armée est en chemin, dit Fred à voix basse.

Je hochai la tête pour lui faire comprendre que je l'avais entendu. M. Clarke, en revanche, ne m'entendit pas.

— Je vais vous tuer ! cria-t-il à Lady Carr. Je vais vous faire ce que vous avez fait à mon fils ! Et ensuite, je profanerais votre tombe comme vous avez profané la sienne !

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, répondit Lady Carr. Inspectrice Bellamy, je vous suggère de vous occuper de cette créature avant que je ne le fasse. Vos méthodes seront sans doute beaucoup moins sanglantes que les miennes.

Je levai les mains pour obliger Clarke à me regarder moi au lieu de Carr.

— Je ne peux pas imaginer ce que vous devez ressentir, dis-je doucement. J'ai connu le deuil, moi aussi, mais la douleur de perdre un enfant est quelque chose que je ne peux même pas concevoir. Cependant, ce n'est pas la faute des Carr. Ce n'est pas la faute des loups-garous.

— Ils ont volé son corps ! s'exclama-t-il en me regardant, une profonde agonie inscrite sur son visage. Ils n'ont même pas pu le laisser reposer en paix, il a fallu qu'ils creusent sa tombe !

Il tourna à nouveau le regard vers Lady Carr.

— Où est-il ? Qu'avez-vous fait de mon fils ?

— Je ne comprends pas votre question, répondit-elle. Nous vous avons rendu son corps comme vous nous l'aviez demandé après sa mort, bien qu'il ne soit pas dans nos habitudes de le faire.

— Et ensuite, vous l'avez récupéré !

— Écartez-vous, Lady Carr, dis-je. Laissez-moi parler à M. Clarke seule à seul.

— Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— Écartez-vous.

Elle soupira, mais fit ce que je lui demandais et indiqua à ses loups-garous de reculer aussi. Je me détournai d'eux et fis face à Clarke. Il fallait qu'il entende raison, sans devoir subir la pression d'être entouré par les loups-garous qu'il méprisait tant.

— Monsieur Clarke, repris-je d'une voix douce. Ce ne sont pas les loups qui ont pris le corps de Julian. Ils ne font pas ce genre de choses. L'explication la plus logique est qu'une goule ait pris son corps.

Son regard se tourna vers moi d'un coup.

— Pardon ?

— Julian n'était pas pris pour cible à cause de qui il était, ou de ce qu'il était devenu, dis-je en essayant de lui expliquer la situation sans envenimer les choses. Il s'est simplement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Nous pensons qu'une goule a volé son corps de sa tombe.

— Une goule ? demanda-t-il, l'air perdu. Mais pourquoi...

Puis je vis qu'il commençait à comprendre. Il vacilla. Jusqu'à récemment, je ne savais pas de quoi les goules se nourrissaient, mais Clarke le savait, lui.

— Non ! Vous êtes en train de dire que... que Julian... que mon fils a été...

Oh oh.

— Monsieur Clarke, rentrons au poste de police pour en parler. Donnez-moi votre arme et nous pourrions résoudre le problème de façon pacifique.

Son regard horrifié dérivait vers les loups-garous, puis vers le pistolet dans sa main. Quelque chose en lui se brisa.

— Espèce d'enfoirés ! Bande de salopards paranormaux ! Vous... vous... vous...

— Oh, calmez-vous, espèce d'imbécile ! maugréa Lady Carr.

Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Clarke se redressa, leva son arme et tira une balle qui alla s'écraser dans le bâtiment derrière nous. L'un des loups-garous plongeait vers lui et se transforma en plein saut.

Je me jetai vers l'avant et essayai de repousser le loup.

— Lâchez-le ! hurlai-je.

Peut-être qu'il m'entendit, mais il ne réagit pas. Ses mâchoires claquèrent lorsqu'il essaya de clouer M. Clarke au sol, tandis que celui-ci se débattait comme un beau diable.

— Bryan, commanda Lady Carr d'une voix à peine audible au milieu du brouhaha soudain. Recule.

Le loup aurait dû lui obéir et battre en retraite immédiatement, mais il était tellement en rage que son alpha soit en danger qu'il n'entendit pas son ordre.

Clarke agitait les bras en grognant et en soufflant, le pistolet toujours serré dans la main. Le loup gronda, plus que prêt à le tuer. J'entendis la sirène de la police armée qui approchait, mais ils ne seraient pas là à temps. Tout était sur le point de prendre fin dans cinq secondes.

Du coin de l'œil, je vis Fred qui essayait de s'emparer de l'arme.

— Ça suffit !

Clarke se tortilla pour se mettre sur le côté et le loup-garou saisit l'occasion pour plonger vers sa gorge à découvert. Je serrai les dents, attrapai la fourrure du loup et le ramenai en arrière.

— Lâche-le ! m'exclamai-je. Écoute ton alpha !

Il m'adressa un grognement – puis il y eut un bruit sourd et quelque chose me frappa. Une douleur fulgurante me traversa et je sentis quelque chose d'humide sur ma poitrine. En levant les yeux, je vis Clarke me regarder avec horreur, le doigt sur la détente.

— Oh non, bafouilla-t-il. Oh non. Je ne voulais pas faire ça. Je ne voulais pas faire ça.

Le pistolet tomba par terre avec un claquement. J'eus le temps de voir le visage livide de Fred alors qu'il attrapait l'arme et la mettait en sécurité ; puis les coins de ma vision se brouillèrent et le monde glissa.

Et merde. Encore ?

Chapitre 6

— Comme on se retrouve ! s'exclama la voix de Laura Hawes avant que son visage n'entre dans mon champ de vision, un grand sourire sur les lèvres.

Je lâchai un grognement. L'odeur du soufre, qui accompagnait chacune de mes résurrections, était plus forte que jamais. Je fronçai le nez et me relevai en position assise.

— Combien de temps ?

— Douze heures, répondit-elle joyeusement. Exactement comme les fois précédentes.

Puis, sans doute pour m'aider à comprendre, elle ajouta :

— On t'a tiré dessus.

Ça, je le savais déjà, pensai-je avec dépit. Je touchai l'endroit de ma poitrine où la balle était entrée. Il n'y avait rien. La peau était intacte. Je ne savais toujours pas pourquoi je me réveillais à chaque fois, mais il fallait admettre que mon corps maîtrisait l'art de la régénération à la perfection.

— Comment tu te sens ? demanda Laura.

Je réfléchis à sa question. Pour être honnête, je me sentais remarquablement bien. En pleine forme. Pleine de vitalité et de vigueur.

— Bien, répondis-je. Très bien, même.

Laura hocha la tête comme si elle s'attendait à cette réponse.

— Tant mieux, dit-elle avant de hausser les sourcils. Il y a une tripotée de gens qui attendent que tu te réveilles.

Je la regardai sans comprendre.

— Quoi ? Pourquoi est-ce qu'il y aurait...

Oh. Mes épaules s'affaissèrent lorsque je compris. J'étais morte devant de nombreux témoins. Jusqu'à maintenant, mon étrange faculté de résurrection était restée secrète. Mais après avoir été tuée devant une trentaine de loups-garous, sans compter Lady Carr et Fred, il n'y avait plus aucun doute sur le fait que ce secret était dorénavant éventé.

— Si ça t'embête, dit Laura, tu peux toujours t'enfuir par la porte arrière. Je peux te faire sortir de la morgue sans que personne te voie.

L'idée de m'aider à m'échapper en douce avait l'air de l'exciter, mais ça ne ferait que retarder l'inévitable. Autant me débarrasser de la corvée tout

de suite.

— Non. C'est gentil de proposer, mais il faudra bien que je leur parle tôt ou tard. Qui est là ?

Laura saisit son porte-bloc.

— Quatre loups-garous, y compris l'alpha du clan Carr.

Je jurai mentalement. Elle continua.

— L'agent de police Frederick Hackert et l'agent spécial Liza May. Une certaine Vivienne Clarke.

J'écarquillai les yeux.

— Et enfin, termina-t-elle, la commissaire Barnes.

— C'est tout ?

— Oui, dit-elle avec un regard espiègle. Pas de seigneur vampire sexy, cette fois.

— Je ne... Ce n'est pas ce que...

Je grimaçai. Inutile de mentir, après tout.

— OK, j'espérais qu'il serait là aussi, admis-je finalement.

Lukas ne me devait rien, mais je pensais qu'il se précipiterait ici lorsqu'il apprendrait ma troisième mort. Son absence n'aurait pas dû m'ébranler, mais c'était le cas.

Une lueur d'amusement dansa dans le regard de Laura.

— Ça se comprend.

Je repoussai le seigneur vampire de mon esprit et m'étirai, puis j'examinai mon corps et tapotai distraitement les dernières petites flammes qui me léchaient les bras.

— Quelqu'un d'autre a été blessé ? demandai-je. Est-ce qu'il a tiré sur quelqu'un d'autre après m'avoir tuée ?

— De ce que j'en sais, répondit Laura, une fois que tu as été abattue, tout s'est arrêté. L'agresseur a été arrêté par la police et tout le monde a quitté les lieux.

Je lâchai un soupir de soulagement. C'était déjà ça. Laura me tendit une petite pile de vêtements pliés.

— J'ai pris la liberté de trouver des habits à ta taille. Je me suis dit que c'était le genre de vêtements que tu mettrais sans doute.

— Merci, dis-je avec un sourire plein de gratitude.

— À ton service, Emma, dit-elle avant d'agiter le doigt vers moi. Ça commence à devenir une mauvaise habitude, tu sais.

Ça, je ne pouvais pas le nier.

Elle me laissa seule pour que je me change. J'enfilai les sous-vêtements confortables, le jean moulant et le chemisier cintré, puis je passai une main dans mes cheveux pour enlever les nœuds.

Laura m'avait laissé un petit miroir de poche, que je levai pour examiner mon visage. Il n'avait pas changé. J'étais toujours la même, du moins, en surface. Je ne pus m'empêcher de me demander si quelque chose avait changé de l'intérieur. Il fallait être réaliste ; combien de fois encore allais-je être capable de revenir d'entre les morts sans la moindre altération ?

Je me tâtai le corps, pleine de suspicion, et repensai à ce que le révérend Knight avait dit à propos de l'importance des âmes par rapport aux corps. Est-ce que mon âme devenait de plus en plus sombre à cause de mes décès répétés ? Je frissonnai. Comment le savoir, si c'était le cas ?

Mes réflexions lugubres furent interrompues par quelqu'un qui frappa à la porte. En entendant le rythme saccadé, je compris tout de suite de qui il s'agissait. Je soupirai et lançai :

— Vous pouvez entrer, commissaire Barnes.

La porte s'ouvrit et elle entra à grands pas, les bras balançant de chaque côté.

— Douze heures. Vous êtes plus précise que ma montre, inspectrice Bellamy, fit-elle remarquer avant de regarder autour d'elle. C'est la deuxième fois en deux mois que je visite la morgue à cause de vous. Je n'avais plus passé autant de temps auprès des morts depuis mes débuts d'inspectrice.

Elle pinça les lèvres.

— Ça me manque. Il y a une certaine sérénité dans une morgue. C'est là où tous les problèmes s'arrangent et où la vie tire sa révérence. Enfin, sauf quand il s'agit de vous, ajouta-t-elle en durcissant le regard.

— Ce n'est pas comme si c'était moi qui décidais, répondis-je, irritée par ses réprimandes.

— Peut-être bien, renifla-t-elle. Mais ça aurait été bien plus facile si vous n'étiez pas morte devant tout un public.

— Ah oui ? Alors j'essaierai de faire attention, la prochaine fois.

La commissaire Barnes croisa les bras.

— Inutile de vous montrer sarcastique, dit-elle en tapant du pied. D'après mon compte, trente-trois personnes, majoritairement des loups-garous, ont assisté à votre mort. Un homme a été arrêté pour meurtre. Au moins, la dernière fois, vous avez emporté votre assassin avec vous. Cette fois, je ne

sais pas comment expliquer ça au service des poursuites judiciaires. Clarke vous a tuée, et pourtant, vous êtes en vie.

Elle claqua de la langue, et je me demandai si le cas Clarke était vraiment un problème pour elle ou si c'était juste qu'elle n'avait pas envie de se taper la paperasse. Puis elle m'adressa un regard inquiet.

— Vous allez bien, Emma ? demanda-t-elle. Ça ne doit pas être facile pour vous. Je peux essayer de parler à nos psychologues et voir si l'un d'entre eux peut vous aider à gérer tout ça.

Je savais que son offre était sincère, et je me détendis légèrement. Barnes était bourrue et sévère, et sa loyauté envers la police métropolitaine ne connaissait aucune faille, mais c'était aussi quelqu'un de gentil et d'attentionné.

— Merci. Mais honnêtement, ça va.

Elle m'étudia encore un peu, puis hocha la tête.

— Très bien. Dans ce cas, il ne nous reste plus qu'à nous occuper de votre réaffectation.

Je clignai des yeux.

— Pardon ?

— Je peux m'arranger pour vous transférer dans un autre service de police à l'extérieur de Londres. Newcastle cherche de nouveaux inspecteurs, apparemment. C'est une très belle ville.

Je n'en doutais pas, mais ça ne voulait pas dire que j'avais envie d'aller y habiter.

— Je ne comprends pas, dis-je. Pourquoi est-ce que je ne peux pas rester ici ? Je sais que vous pensez que j'ai commis une erreur sur l'affaire Clarke, mais j'ai fait de gros progrès avec la communauté para. Ce n'est pas le moment de me réaffecter.

— Si vous allez vous balader dans Lisson Grove après être morte en plein milieu de la rue et devant témoins, tout le monde saura ce que vous êtes.

Je me raidis.

— Sauf que même moi, je ne sais pas ce que je suis. Et vous ne le savez pas non plus.

Barnes agita la main avec insouciance.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Vous n'imaginez tout de même pas que vous allez pouvoir vous balader dans les rues comme avant maintenant que tout le monde sait ce dont vous êtes capable ?

D'une voix plus douce, elle ajouta :

— Je souhaitais vous voir prendre ce poste à la Brigade Para, mais je ne tiens pas à mettre en péril votre sécurité. J'ai lu vos rapports. Je sais que vous avez été régulièrement prise pour cible par des paras qui veulent se distinguer parce qu'ils savent que vous êtes différente. Je ne m'attendais pas à ça. Maintenant que vous avez ressuscité, ces attaques seront de plus en plus fréquentes. Tout le monde à Londres vous prendra pour cible.

— Avec tout mon respect, commissaire Barnes, c'est justement là où vous vous trompez.

Barnes et moi sursautâmes toutes les deux. Dans l'encadrement de la porte se tenait Lady Carr, l'air parfaitement imperturbable.

— C'était une conversation privée ! aboya Barnes.

La minuscule alpha avança jusqu'à se trouver nez à nez avec Barnes. En dépit de la gravité de la situation, j'étais fascinée. Tout annonçait un sacré combat.

— Je ne l'aurais pas cru si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux, dit Lady Carr en me jetant un regard où brillait une lueur d'admiration. Je n'ai jamais entendu parler d'une telle chose auparavant, et pourtant, croyez-moi, j'ai vu mon lot de choses étranges et merveilleuses. Mais il ne sert à rien de nier la réalité.

La commissaire, et c'était tout à son honneur, ne recula pas d'un pouce.

— De quelle réalité parlons-nous ?

— L'inspectrice Bellamy est l'une des nôtres, sourit Lady Carr. C'est une para.

— Vous n'en savez rien.

— Vous connaissez beaucoup d'humains qui meurent et reviennent à la vie ?

— Vous connaissez beaucoup de paras qui en sont capables ?

— Il existe toutes sortes de créatures paranormales, répondit calmement Carr. J'avais peur que l'inspectrice Bellamy soit trop proche des vampires et qu'elle se montre partielle envers eux à notre détriment. Mais si c'est une para d'un autre genre, son impartialité ne sera pas remise en cause. Ça nous simplifie beaucoup la tâche. En fait, maintenant qu'on en sait davantage sur elle, on lui accordera beaucoup plus de respect. En l'espace de douze heures, elle qui n'était qu'une simple nuisance est devenue un incroyable symbole de pouvoir et d'autorité.

Même si je n'aimais pas être traitée de « simple nuisance », surtout après tout le boulot que j'avais abattu au cours des dernières semaines, j'avais

d'autres chats à fouetter. Le but ultime de la commissaire Barnes était de s'assurer que la police ait un plus grand contrôle sur les affaires des paras, et pas juste maintenant, mais à l'avenir aussi. Si ce contrôle n'était que temporaire, ça n'allait pas lui plaire du tout, et ça ne m'aiderait pas à la persuader de me laisser à la Brigade Para.

Quelle ironie ; six semaines plus tôt, j'avais été effondrée de découvrir que Barnes m'avait affectée à la Brigade du Paranormal, et maintenant, j'étais dévastée à l'idée qu'elle essaie de m'en faire partir.

Je m'éclaircis la gorge.

— Je suis un officier de police avant tout, déclarai-je d'une voix un peu trop forte. En plus, mes résurrections ne sont peut-être que temporaires. Peut-être que ça n'arrivera plus jamais. Je pourrais mourir dans quelques heures sans me réveiller à nouveau. On n'en sait rien. Et on ne sait pas non plus comment réagiront les paras quand ils l'apprendront. Peut-être que l'idée leur plaira, et peut-être que ce sera tout l'inverse, alors ne nous précipitons pas. J'ai déjà réussi à gérer des agressions mineures. Je ne vois pas pourquoi ça devrait changer.

Lady Carr semblait presque sur le point de jubiler.

— Nous avons accepté de donner plus de responsabilités à la Brigade Para après ce qui est arrivé à son prédécesseur Tony Brown, dit-elle à la commissaire. À présent, c'est à votre tour de faire des concessions. Nous annulerons cet accord si l'inspectrice Bellamy s'en va.

— Vous n'avez pas le droit de me menacer, répondit Barnes, la bouche tordue.

— Ce n'est pas une menace, dit Carr d'une voix douce. C'est pour notre bien à tous. C'est vrai, tous les paras apprendront la vérité sur l'étrange talent de l'inspectrice Bellamy. Même moi, je ne peux pas l'éviter. Mais c'est *vous* qui nous l'avez imposée, ce qui veut dire qu'on vous accordera du respect également, par association. C'est elle qui déblaiera le terrain pour vos projets. De plus, nous n'aurons aucun mal à accepter une inspectrice comme elle. Mes loups-garous ne l'attaqueront pas, bien au contraire.

— Vous ne pouvez pas parler pour les vampires. Ni pour les Autres.

— Lord Horvath et moi en avons déjà discuté. Il m'a contactée immédiatement après la mort de l'inspectrice Bellamy, il y a douze heures.

Je sursautai. Alors Lukas savait que j'étais morte ; il n'était juste pas venu s'assurer que j'avais de nouveau ressuscité. Pas grave. C'était son droit. Ça

ne me blessait pas le moins du monde. Vraiment.

— Si les vampires et les loups-garous soutiennent l'inspectrice Bellamy, les Autres suivront. Ils n'auront pas le choix, dit Lady Carr en me jetant un coup d'œil. C'est une bonne chose, je vous assure.

Barnes lâcha un profond soupir.

— Vous avez des responsabilités envers vos loups, répondit-elle, et moi, j'ai des responsabilités envers mes inspecteurs. Les paras ne sont pas les seuls qui m'inquiètent.

Elle parlait des humains. Combien d'entre eux rêvaient d'avoir ce que je possédais ? Combien auraient voulu avoir le pouvoir de tromper la mort, soit pour eux-mêmes, soit pour un de leurs proches ? Combien voudraient me voir dans un laboratoire pour qu'on fasse des expériences sur moi ?

— Ça, dit Lady Carr, ça vous regarde. Mais la communauté des paras gardera pour elle le secret de l'inspectrice Bellamy.

Je n'avais pas de raison de ne pas la croire, et Barnes non plus. Elle me regarda.

— Vous devez probablement vous sentir invincible, Emma, dit-elle doucement, mais ça ne veut pas dire que vous l'êtes. Vos... capacités vous mettent en danger autant qu'elles vous protègent.

Je lui rendis son regard.

— Je suis déjà morte trois fois. Croyez-moi, je ne m'imagine pas être invincible. Mais je voudrais rester à la Brigade Para. Je m'y sens chez moi.

La commissaire soupira.

— J'étais contente quand vous m'aviez dit que vous alliez prendre le poste, mais je vous avais aussi dit que vous le regretteriez. Maintenant, j'ai bien l'impression que c'est moi seule qui le regrette. Mais c'est à vous de décider.

Le soulagement que je ressentis en entendant cette phrase me surprit.

— Merci, dis-je en relevant le menton. Je reste.

Pour la troisième fois, la porte de la morgue s'ouvrit en grand et Fred et Liza entrèrent en trombe. De toute évidence, ils avaient écouté en cachette. La commissaire les fusilla du regard.

— C'est impossible d'avoir une conversation privée, dans cet endroit ?

Ni l'un ni l'autre ne parvenaient à réprimer leur sourire. Fred bondit vers moi et me serra dans ses bras.

— Je suis tellement content que tu ne sois pas morte ! s'exclama-t-il en m'étreignant avec force. C'est génial !

— Moi aussi, je suis contente, marmonnai-je dans son épaule.

— Tu aurais dû nous dire que tu ne pouvais pas mourir, dit Liza. Tu peux nous faire confiance. On ne le dira à personne.

— Il y a intérêt, intervint Barnes d'un ton sévère.

Je battis des pieds.

— Fred ?

— Oui ?

— Tu m'étouffes.

— Oh ! s'exclama-t-il en me lâchant et en reculant. Désolé.

Je lui adressai un sourire.

— C'est pas grave.

Tout allait bien – j'avais soudainement l'impression qu'on venait de m'enlever un poids des épaules. Je n'étais pas fan des secrets, finalement. La vérité était peut-être plus compliquée, mais elle serait aussi plus facile à gérer.

— C'est dingue, dit Liza en me tapotant du bout du doigt pour s'assurer que j'étais réelle. Quand Fred m'a dit que tu étais morte, je...

Elle secoua la tête et ajouta d'une voix étouffée :

— Je suis contente que tu sois toujours des nôtres.

— Et en pleine forme.

— Tu as d'autres talents dans le genre ? demanda Fred, excité.

— D'autres talents ?

Parce que la résurrection, ça ne suffisait pas ?

— Lancer des rayons laser avec tes yeux ? Claquer des doigts pour te téléporter à l'autre bout du monde ?

Je repensai à l'entraînement à l'arbalète avec Kennedy et la facilité que j'avais eue à soulever une arme lourde. Je repensai aussi à la façon dont j'avais esquivé la voiture qui allait me faucher. OK, peut-être que j'avais encore un ou deux secrets à garder pour moi, finalement.

— Non. Rien de tout ça.

— Bon, dit Barnes, c'est réglé pour le moment, alors. Il ne nous reste plus qu'un problème. Que va-t-on faire des Clarke ?

Je fis la grimace.

— Mme Clarke est ici ?

— Elle est arrivée il y a une demi-heure et elle a refusé de partir, dit Fred. On a essayé de lui dire de rentrer chez elle, mais...

Il agita les bras d'un air désespéré et ajouta :

— Je crois qu'elle ne sait pas comment réagir.

— Je vais aller lui parler.

La commissaire plissa les yeux.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je aussitôt. Je ferai attention à ce que je dirai. Elle préfère croire que je suis en vie. La dernière chose dont elle a besoin, c'est que son mari soit emprisonné pour meurtre pour le reste de sa vie.

— Que vous soyez morte ou non, dit Lady Carr, ce dégénéré vous a tout de même tiré dessus.

— Ce n'était pas son but. Je ne dis pas que les Clarke n'ont aucun tort, et je ne dis pas non plus que leur deuil et leur souffrance excusent leurs actions. Mais ils ont leurs raisons. Ils veulent récupérer leur fils.

— Nous savons tous que c'est impossible, grogna Barnes.

— Ils le savent aussi, dis-je tristement. Ils l'ont toujours su. C'est bien ça, le problème.

Mme Clarke était assise dans une petite salle d'attente près de l'accueil, entourée de photos apaisantes de paysages et de jolies fleurs. Elle serrait dans sa main droite un prospectus sur le deuil, plié et froissé.

Quand elle leva les yeux vers moi, son visage devint livide.

— Vous... Vous êtes vivante, balbutia-t-elle.

— Oui. La force de l'impact de la balle m'a fait perdre conscience, mais je portais un gilet pare-balles sous ma chemise, alors je n'ai pas été blessée.

Puis, pour donner plus de véracité à mon mensonge, je rajoutai des détails.

— Heureusement que votre mari utilisait des balles en argent. Si elles avaient été en plomb, je n'aurais peut-être pas eu autant de chance.

— Ils m'ont dit que vous étiez morte, souffla-t-elle avant de regarder autour d'elle. Et on est dans une *morgue*.

Mmh. Ça, c'était plus difficile à expliquer, en effet. Mme Clarke relâcha lentement sa respiration.

— En fait, vous vouliez nous donner une leçon, c'est ça ? Vous vouliez nous montrer que la mort de Julian ne nous donne pas l'autorisation de menacer les autres. Ou de les blesser.

Doux Jésus. Je n'aurais pas pu imaginer de « leçon » plus cruelle.

— Non, je me suis juste retrouvée ici par erreur, dis-je. Rien d'autre. Quelqu'un a merdé quelque part.

J'utilisais une vieille combine qu'on nous avait apprise à l'Académie. Les suspects prétendaient que c'était quelqu'un d'autre qui avait foiré son coup et commis le crime, et que ça n'avait rien à voir avec eux. Juré, m'sieur l'agent.

— Peut-être bien, répondit-elle, la tête basse, mais personne n'a merdé autant que nous. Julian aurait été horrifié de voir la situation dégénérer à ce point.

— Votre mari a mal agi. Ce qui est arrivé à Julian n'est pas la faute des loups-garous. Ils ne sont pas à blâmer pour sa mort. Personne n'est à blâmer.

Toute sa colère avait soudainement disparu ; c'était une femme différente de celle que j'avais rencontrée un peu plus tôt. C'était probablement la fureur et le désir de vengeance qui avaient animé Mme Clarke et son mari pendant tout ce temps.

— Il n'aurait pas dû aller là-bas, murmura-t-elle. Il n'aurait pas dû prendre ce pistolet.

— En effet, approuvai-je.

— Que va-t-il lui arriver ? Est-ce qu'il va être condamné ?

— Ça ne dépend pas de moi, répondis-je. Je ne sais pas ce qu'il va se passer.

Elle se frotta les mains.

— Vous... Vous pourriez plaider en notre faveur ?

Notre système judiciaire ne l'autorisait pas ; tout était fait pour que les victimes ne puissent pas être forcées à retirer leurs accusations. Mais comme je n'étais ni morte ni blessée, il était probable que M. Clarke soit plutôt poursuivi pour des délits mineurs, tels que le port illégal d'une arme et l'utilisation de cette arme dans l'intention de faire du mal, plutôt que pour tentative de meurtre.

— Je ne peux rien faire, non, répondis-je. Mais ce serait encore pire s'il avait réellement tué quelqu'un.

Patrick Clarke ne savait pas la chance qu'il avait.

— Je ne vois pas comment ça pourrait être pire, dit Mme Clarke, qui sembla se recroqueviller sur elle-même. Que va-t-il se passer, maintenant ? Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je peux appeler quelqu'un, si vous le souhaitez...

— Non.

Elle se redressa en reniflant, et je perçus de nouveau la volonté de fer dont elle avait fait preuve lors de notre première rencontre.

— Je vais contacter notre avocat pour savoir ce qui va arriver à Patrick. Ce n'est pas quelqu'un de mauvais, je vous le jure. Ce qu'il s'est passé avec Julian nous a affecté tous les deux. Mais vous avez raison. Je sais que ce n'est pas à cause des loups que mon fils est mort. C'était une Ford Escort.

Elle baissa la voix et continua :

— C'est une putain de Ford Escort qui a tué mon fils. Chaque fois que j'en vois une, maintenant, j'ai envie de lui donner des coups de pied.

C'était plutôt compréhensible. Elle leva la tête vers moi.

— On m'a dit que le corps de mon fils avait été pris par des goules.

— C'est ce qu'on pense, oui.

Puis je me mordis la lèvre et demandai :

— Pourquoi là-bas ? Pourquoi enterrer votre fils à St Erbin ? Ce n'est pas le cimetière le plus proche de votre maison, et étant donné sa proximité avec la communauté des paras, le choix est plutôt étrange. Est-ce que le clan Carr a demandé qu'il soit enterré là-bas ?

Ma question eut l'air de surprendre Mme Clarke.

— Non, dit-elle. Ils nous ont rendu le corps. C'est bien la seule chose louable qu'ils aient faite.

Ses yeux brillèrent de colère, mais ça ne dura pas longtemps. Sa détresse était bien plus puissante.

— Le vieux pasteur de l'église St Erbin nous a beaucoup aidés. Il nous a guidés et soutenus après que Julian ait été forcé de rejoindre les loups, et à nouveau après sa mort. C'était un homme bon. Tout comme son successeur. Je ne leur en veux pas de ce qui est arrivé au corps de mon fils. Ce n'était pas leur faute.

Les mains tremblantes, Mme Clarke fouilla dans son sac de marque et en sortit une photo. Le visage d'un jeune homme qui lui ressemblait beaucoup affichait un grand sourire.

— C'est Julian ?

— Oui, répondit-elle en étouffant un sanglot.

J'observai la photo et l'optimisme juvénile qui brillait dans son regard. Je compris aussitôt que la photo avait été prise avant qu'il ait été transformé en loup-garou, car il portait un collier avec une dent de requin. Les loups ne

portaient jamais de bijoux. Ils ne faisaient pas long feu lorsqu'ils passaient d'une forme physique à l'autre.

— Je sais que c'est beaucoup demander, dit Mme Clarke d'une voix tremblante, et je n'en ai aucun droit, après ce qu'il s'est passé, mais...

— Je le ferai, l'interrompis-je. J'irai voir les goules et je leur demanderai s'il reste quoi que ce soit de Julian à enterrer.

— Merci, répondit-elle simplement. Ça signifie énormément pour moi. Et je suis désolée de ce qui vous est arrivé.

— Je sais, répondis-je à voix basse. Moi aussi, je suis désolée de ce qui vous est arrivé.

Chapitre 7

Tout au long de la route me ramenant à la Brigade Para, je me sentis épiée. Mais ce n'était probablement pas le cas ; j'étais sans doute juste incroyablement parano. On était en plein milieu de la nuit, et tous ceux que nous croisions avaient leurs propres problèmes et préoccupations.

Quelques vampires et loups-garous nous dévisagèrent lorsque Fred tourna pour entrer dans Soho. La rumeur s'était déjà propagée : Emma Bellamy était revenue d'entre les morts. Je résistai à l'envie de saluer les curieux comme si j'étais la Reine, et je gardai la tête baissée.

— Je peux te ramener directement chez toi, tu sais, dit Fred. Tu viens juste de mourir. Je suis sûr que tu peux prendre un jour de congé.

Je souris. C'était difficile de lui expliquer à quel point le désir d'être active et de faire quelque chose me brûlait les veines. Mourir ne me donnait pas envie de me recroqueviller dans mon lit et de dormir ; c'était plutôt l'inverse.

— Non, je préfère travailler et m'occuper. Mais c'est gentil de m'avoir reconduite, en tout cas. *Toi*, tu peux prendre une journée de congé. Tu as passé toute la nuit à la morgue pendant que j'étais morte.

— Je vais aller prendre une douche, dit-il bravement. Mais je reviendrai ensuite.

Ce n'était plus le même Fred que lorsque j'étais entrée à la Brigade Para, celui qui passait son temps avachi devant la télévision. J'appréciais les efforts qu'il fournissait, même s'ils n'étaient pas nécessaires.

— Je préfère que tu te reposes, répondis-je. Tu ne me seras d'aucune utilité si tu es à moitié mort à cause du manque de sommeil. Prends la journée. Liza fera pareil.

— À moitié mort ? sourit-il. C'est une drôle de façon de formuler ça. Ce n'est pas moi qui me suis retrouvé sur une table d'autopsie pendant douze heures.

Je haussai les épaules.

— Notre langue est pleine d'expressions en rapport avec la mort.

— Ouais, je trouve ça mortel, dit-il en s'arrêtant devant la porte d'entrée.

Je lui jetai un regard sévère.

— Les blagues les plus courtes sont toujours les meilleures, répondis-je en détachant ma ceinture de sécurité. Rentre chez toi, Fred.

— OK, bâilla-t-il. J'ai laissé la liste des goules et l'endroit où les trouver sur ton bureau. De ce que je sais d'elles, elles ne sont actives que la nuit, alors il te reste quelques heures pour essayer de les trouver.

— Parfait, dis-je en sortant de la voiture et en fermant la portière.

— Bon courage, patronne. Tu verras, c'est pas la mort, ricana-t-il.

Puis il s'éloigna à toute allure avant que j'aie eu le temps de le fusiller du regard. Je secouai la tête, ignorai le remplaçant de Max qui me fixait d'un air noir et entrai à l'intérieur du bâtiment. Ce type me méprisait toujours autant, et je n'arrivais toujours pas à comprendre pourquoi il avait choisi un boulot en rapport avec la clientèle dans une zone comme celle-ci. Ni son poste ni son lieu de travail ne semblaient lui convenir. Mais bon, tant qu'il restait dans la légalité, ce n'était pas à moi de juger ses choix de vie.

J'allumai la bouilloire, attrapai la liste de Fred sur les goules et la parcourus du regard. Il avait raison : il n'y en avait pas beaucoup. Je comptai seulement une douzaine de noms répartis sur trois adresses différentes, qui n'allaient pas être faciles à trouver. « Troisième égout du côté droit de Cleveland Street, douze pas en avant et cinq pas en profondeur » : comment est-ce que j'allais entrer ça dans le GPS ?

Je baissai les yeux vers les habits que Laura m'avait donnés. Ils n'allaient pas rester propres très longtemps... Je commençais à me dire que j'aurais dû passer un peu plus de temps à bachoter sur les Autres plutôt que de concentrer mon attention sur les vampires et les loups-garous.

Chaque fois que j'avais l'impression de commencer à maîtriser mon sujet, il se passait quelque chose qui me rappelait que j'étais un bébé qui ne connaissait rien au monde du paranormal, malgré toutes mes résurrections. Je n'avais pas de collègue inspecteur expérimenté, je n'avais pas de mentor à qui je pouvais demander des conseils. Sauf si on considérait Lukas comme un mentor, mais c'était peut-être malavisé, vu le peu d'intérêt dont il avait fait preuve lors de ma dernière mort. Et de toute façon, même s'il s'était montré utile par le passé, ça restait un vampire. C'était même le seigneur des vampires, en fait.

Je repoussai mes désagréables pensées concernant Lord Horvath et fourrai la liste dans ma poche. Puis je pris le dossier que Liza avait créé sur les goules. Il ne pesait pas lourd, mais toute information, aussi triviale fût-elle, serait la bienvenue.

Selon Liza, les goules avaient une espérance de vie d'environ cinq cents ans. En soi, c'était déjà problématique : c'était dur pour l'évolution de faire son travail quand des individus vivaient aussi longtemps. Sans nouveau sang dans leurs arbres généalogiques et avec les immunités héritées de leurs ancêtres, ils étaient aussi plus susceptibles d'être touchés par de nouvelles maladies. À en juger par le croquis qu'elle avait trouvé quelque part, les goules n'étaient pas très belles non plus. Elles dépassaient rarement un mètre de hauteur, leurs visages étaient déformés au point d'en devenir difformes et leur peau avait un aspect gris et une texture de cuir. Elles ne semblaient pas posséder de pouvoirs particuliers, à part celui de creuser dans la terre, ce qui expliquait que leurs mains ressemblaient à des griffes. Et bien sûr, elles survivaient en se nourrissant exclusivement d'humains. Miam miam.

Le seul point apparemment positif dans tout ça, c'était que les goules étaient généralement des créatures pacifiques. Et c'était tant mieux ; comme Kennedy m'avait conseillé d'éviter de me servir de l'arbalète avant de vraiment la maîtriser, je n'avais qu'une matraque pour me protéger.

Je soupirai. Je ne devais rien aux Clarke, mais j'avais promis à Mme Clarke que j'allais les aider. C'était exactement le genre de boulot pour lequel j'avais signé lorsque j'avais accepté de devenir la seule inspectrice de la Brigade Para.

Je regardai ma montre. Je n'avais plus que deux heures avant l'aube. Si je voulais trouver les goules en question, j'avais intérêt à me dépêcher.

Vingt minutes plus tard, j'étais à Cleveland Street. Je remarquai que deux pubs étaient toujours ouverts, leurs fenêtres embuées, tandis que de la musique filtrait par les portes. Je n'y prêtai pas attention et remontai la rue jonchée de déchets à la recherche de la troisième bouche d'égout.

Prenant le nord de la rue comme point de départ, je baissai les yeux vers le sol. Une bouche d'égout. Deux bouches d'égout. Je continuai à avancer. Voilà : la troisième bouche d'égout.

Je me penchai et observai la plaque en fer ronde avec circonspection. D'accord, les goules vivaient dans la pénombre, et leurs activités me donnaient des frissons, mais elles habitaient vraiment dans des égouts ?

Je me grattai la tête et m'accroupis. Je n'avais pas le choix ; si je voulais trouver les goules, il fallait que je descende. Je fis la grimace et attrapai la

plaque avec mes doigts. C'était certainement l'une des choses les plus bizarres que j'avais faites ces derniers temps, et ça en disait long.

Alors que je soulevais la plaque, juste assez pour observer les ténèbres profondes qui se cachaient en dessous, j'entendis une voix au-dessus de ma tête.

— Tout va bien ?

Je lâchai la plaque, qui retomba avec un bruit métallique sonore, et me redressai immédiatement ; un homme qui devait avoir la petite soixantaine se tenait devant moi. Pour quelqu'un qui se promenait dans les rues à cinq heures du matin, il était très bien vêtu ; du moins, à la manière des professeurs de géographie. Il portait du tweed de la tête aux pieds, du costume jusqu'à sa casquette plate.

Je l'observai. Je m'attendais à voir des crocs de vampires ; ses dents, pour être honnête, étaient trop pointues pour être celles d'un humain, mais elles n'étaient pas celles d'un vampire non plus. Je ne fus pas très discrète en regardant sa bouche ; il sut immédiatement ce que je recherchais.

— Je ne suis pas un suceur de sang, inspectrice Bellamy, dit-il d'une voix neutre dont l'accent anglais propre était parfaitement assorti à ses vêtements.

— Vous savez qui je suis, pourtant.

Il sourit et s'inclina profondément.

— Je suis une créature paranormale. De par mon existence, je suis obligé de savoir qui vous êtes.

J'avais l'impression qu'il jouait à un jeu avec moi, quoique très poliment.

— Et vous, demandai-je, qui êtes-vous ?

Il fouilla dans la poche de poitrine de sa veste, en sortit un monocle et le vissa devant son œil gauche.

— Mon nom est Albert Finnegan, répondit-il en s'inclinant à nouveau. Je suis ravi de faire votre connaissance.

Je doutais que ce soit son vrai nom. Quoi qu'il en soit, je hochai la tête.

— Je peux faire quelque chose pour vous, M. Finnegan ?

Malgré ma question, j'espérais qu'il dirait non. J'avais des choses à faire avant que l'aube n'arrive.

— J'ai plutôt l'impression que c'est vous qui avez besoin d'aide, fit-il remarquer doucement. Je serais curieux de savoir ce que vous faites.

— Je travaille sur une affaire de police importante, répondis-je. Ne vous inquiétez pas pour ça.

De toute évidence, à voir la façon dont le coin de ses lèvres se retroussa, la dernière chose qu'il ressentait était de l'inquiétude.

— Je vais tenter de réprimer mon angoisse, alors.

— Ravie de l'entendre. Maintenant, si vous voulez bien me laisser tranquille...

Je m'accroupis à nouveau et tentai de soulever une deuxième fois la plaque. J'avais peine à croire qu'elle servait de porte d'entrée à qui que ce soit : elle était complètement rouillée.

— Vous savez, dit Finnegan, si vous cherchez les goules, il y a des moyens plus rapides que ça de les trouver.

Je me figeai, puis me relevai lentement.

— Que savez-vous des goules ?

Son sourire s'élargit.

— Beaucoup de choses, puisque j'en suis une. Ravi de faire votre connaissance.

Je le regardai des pieds à la tête. D'après mon estimation, il devait faire un poil moins d'un mètre quatre-vingts. Sa peau couleur noisette avait l'air très douce, ce qui laissait penser qu'il investissait beaucoup de temps et d'argent dans des crèmes hydratantes. Je baissai les yeux vers ses mains. Elles ne ressemblaient pas du tout à des griffes.

— On dirait que je ne suis pas ce à quoi vous vous attendiez, dit-il sèchement.

— Si vous êtes bien ce que vous prétendez être, répondis-je en faisant attention à ne pas l'offenser même si je n'étais pas certaine de le croire, alors non. On m'a laissé entendre que les goules avaient une apparence très différente.

— Je vais le prendre comme un compliment, dit-il en s'inclinant.

Puis il se tourna et leva le bras pour indiquer une jolie porte rouge à quelques pas de la bouche d'égout.

— Si vous voulez bien entrer, je pourrai vous donner de plus amples explications.

Je regardai la porte, puis Finnegan, puis à nouveau la porte. Les avertissements de la commissaire Barnes résonnaient toujours dans mon crâne : c'était complètement inconscient de ma part d'entrer dans une maison à la demande d'un homme que je ne connaissais pas.

Je sortis mon téléphone et envoyai un message à Fred pour lui indiquer l'endroit où je me trouvais. Finnegan attendit patiemment.

— Merci, répondis-je une fois que le message fut envoyé. Ça m'aiderait beaucoup.

— Ne vous inquiétez pas, inspectrice Bellamy, dit-il. Je ne vais pas vous faire de mal. D'une part, nous autres, les goules, nous sommes des créatures pacifiques. D'autre part, ce serait idiot de s'en prendre à un officier de police. Et encore plus à un officier de police qui bénéficie de la protection des quatre clans et de Lord Horvath...

Il haussa les sourcils d'un air entendu, puis, après une rapide pause, il ajouta :

— Même si certaines personnes un peu trop avinées vous font parfois de mauvaises blagues.

Goule ou non, Albert Finnegan était très bien informé, en tout cas. J'en pris mentalement note et le suivis.

L'intérieur de la maison n'avait rien de remarquable ; elle aurait pu appartenir à n'importe qui de suffisamment riche. Un papier peint rouge et chargé recouvrait les murs. La cheminée d'époque en briques à l'avant de la pièce, la belle alcôve et la rosace au plafond auraient suffi à faire bondir d'excitation n'importe quel agent immobilier.

Je jetai un regard aux grandes fenêtres qui donnaient sur la rue. On y voyait clairement l'extérieur, mais j'aperçus de lourds volets d'obscurcissement juste au-dessus. Finnegan suivit mon regard.

— Les avancées modernes ont considérablement changé nos vies, dit-il. Il est vrai qu'autrefois, nous vivions sous terre ; même le plus petit rayon de soleil peut causer des dégâts irréparables aux corps des goules. Les volets d'obscurcissement ont tout changé ; maintenant, nous avons la possibilité de vivre à la surface.

— Et ce sont aussi les avancées modernes qui vous ont permis de devenir deux fois plus grand et de développer une nouvelle peau ? demandai-je audacieusement.

Finnegan rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Je vois que les vieux stéréotypes ont toujours le vent en poupe.

— J'aimerais beaucoup avoir une explication, dis-je sans sourire.

Son regard pétilla ; il avait l'air de bien s'amuser.

— Les humains sont des créatures délicates à la sensibilité bien étrange. Ils ne se sentent à l'aise que lorsqu'ils cataloguent leur espèce et les autres dans des catégories. Nos ancêtres se sont vite rendu compte qu'il était plus simple d'apparaître sous les traits de monstres grotesques que sous nos

traits normaux. C'était plus facile pour les humains d'accepter l'existence de créatures mangeuses de cadavres lorsqu'elles semblaient tout droit sorties de leurs pires cauchemars. Mais quand ces créatures leur ressemblent, dit-il en se désignant de la main, c'est bien plus compliqué pour eux d'accepter la vérité. Et il ne faut jamais prendre à la légère les humains et leurs peurs.

— Alors vous avez appris à vous transformer pour assurer votre sécurité ? demandai-je, toujours dubitative. Comme les loups-garous ?

Finnegan gloussa.

— La réalité est bien plus simple que vous l'imaginez.

Il se dirigea vers un meuble savamment orné et en ouvrit les portes ; puis il en sortit un masque en caoutchouc, comme on aurait pu en trouver dans n'importe quelle boutique de farces et attrapes, et des gants pourvus de griffes. Il les regarda avec attendrissement.

— Ce masque est pratiquement une antiquité, de nos jours. Nous n'utilisons plus ce genre de costumes ; nous n'en avons plus besoin. Les vieilles légendes continuent à être alimentées, et ça nous suffit.

Je fixai le masque.

— Vous vous déguisiez ? Pendant des siècles, vous vous êtes déguisés pour faire croire aux autres que vous ressembliez à des monstres ?

— C'est ça.

— Et pour la taille, alors ? Les goules sont censées faire un mètre de haut.

Finnegan eut un sourire moqueur et se pencha en avant, le corps tordu en deux, avant de relever la tête vers moi.

— Les petits monstres sont bien moins effrayants pour les humains que ceux qui font leur taille.

Je secouai la tête.

— C'est incroyable.

— Oui, admit-il. Nous faisons des choses très étranges.

— Pourquoi personne ne s'est jamais rendu compte de rien ?

— Les autres paras nous connaissent et connaissent notre véritable forme. Ce sont les humains qui n'ont jamais rien remarqué. Il n'y a que onze goules qui vivent à Londres, et pas davantage dans les autres villes et les autres pays. Nous ne sommes pas suffisamment nombreux pour susciter leur intérêt.

— Vous volez des cadavres de leurs tombes et vous les mangez, habillé en costume trois-pièces, dis-je. Ça mérite de susciter l'intérêt, ça.

— Oh, inspectrice Bellamy, dit Finnegan en claquant de la langue. Après tout ce que j’ai entendu à votre sujet jusqu’à maintenant, je m’attendais à mieux.

Je croisai les bras.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous le saurez dans une minute, dit-il en consultant sa montre.

— Quoi ? Qu’est-ce que...

Je fus interrompue par la sonnette qui retentissait avec force. Je sursautai.

— Vous avez beaucoup d’invités, à cette heure de la nuit ?

— Comme je l’ai déjà dit, répondit Finnegan, la seule chose de vraie, dans toutes ces légendes, c’est que nous sommes des créatures nocturnes. Pour nous, c’est l’heure de pointe.

Il m’adressa un sourire et ajouta :

— Venez avec moi.

Je le suivis dans le couloir. Une femme tout aussi bien habillée que Finnegan avait déjà ouvert la porte et était en train de discuter avec un homme en costume noir sur le seuil.

— Nous passerons par la porte arrière pour le livrer, dit l’homme. Ce sera le dernier avant un moment. J’espère que ça ne posera pas de souci.

— Oh non, répondit la femme. Nous avons encore des stocks.

Un frisson me parcourut l’échine.

— Attendez, dis-je. C’est...

— Oui, dit Finnegan en hochant la tête. Une livraison.

— Un cadavre ? murmurai-je.

— Signé, scellé et livré, inspectrice Bellamy. Je peux vous assurer que nous n’avons plus pris de cadavres dans des tombes depuis très longtemps.

— 1828, intervint la femme. L’année où tout le monde a appris la vérité au sujet des meurtres de Burke et Hare. C’était plus que suffisant pour faire cesser ce genre d’activités. Après ça, ce n’était plus pareil de voler des cadavres.

— Burke et Hare étaient deux assassins écossais, expliqua Finnegan. Ils fournissaient des corps à un docteur pour qu’il puisse les disséquer. Malheureusement, ils assassinaient d’abord les propriétaires des corps en question. Comme vous pouvez l’imaginer, leurs actions ont causé un véritable scandale. La loi concernant la donation de corps a complètement changé, alors nous avons dû changer aussi. Les goules, comme tous les paras, s’adaptent facilement.

Je m'humectai les lèvres.

— Je ne comprends toujours pas...

— Certains humains donnent leurs corps à la science. D'autres nous le donnent à nous. Pas beaucoup, certes, admit Finnegan tandis que l'homme à la porte hochait la tête, mais c'est suffisant.

— Nous les traitons avec respect, dit la femme avec sincérité. Les donateurs comprennent qu'ils vont mourir, mais que leur mort peut aussi aider quelqu'un d'autre à vivre. Si on pouvait survivre en mangeant des brocolis, nous le ferions, mais malheureusement, c'est impossible. Vous pouvez voir ça comme une tour du silence, si vous voulez.

— Une quoi ? demandai-je en plissant les nez.

— Les zoroastriens utilisaient une tour du silence pour leurs rites funéraires. Les corps étaient placés dans une structure circulaire construite en hauteur, à ciel ouvert, libre d'accès aux charognards. La nature dans toute sa splendeur.

— Je suis végétarienne, leur dis-je à tous les deux. Je comprends la logique de ces donateurs, mais...

— Mais vous ne pourriez pas imaginer faire la même chose, dit Finnegan avec gentillesse. Vous n'êtes pas la seule. Nos actions sont considérées comme étant monstrueuses par beaucoup de gens. C'est pourquoi les humains qui ont entendu parler de nous préfèrent nous voir comme des monstres. Mais il faut que vous sachiez que nous ne faisons pas la chasse aux donateurs et nous n'obligeons personne à nous céder leurs corps. Ils viennent à nous volontairement.

L'homme à la porte hocha la tête vigoureusement.

— Je peux le confirmer. Ma maison funéraire propose ce service en plus de la crémation et de l'enterrement, dit-il en gonflant la poitrine de fierté. Nous sommes le seul service funéraire du pays qui le propose. Quand des gens veulent donner leurs corps aux goules, ils viennent nous voir. Il y a plus de gens qui le font que vous le pensez. Je peux vous montrer les papiers, si vous voulez.

J'allais le prendre au mot. J'allais aussi parcourir les bouquins de loi pour vérifier que tout était bien légal. C'était fou de découvrir l'existence de toutes ces choses que je ne soupçonnais pas, et pas seulement dans le monde des paras, mais aussi dans celui des humains.

— Vous dites qu'il y a onze goules à Londres ? demandai-je.

— Oui, répondit Finnegan. Et elles utilisent toutes ce service. Je peux vous garantir qu’aucune goule n’a volé de corps dans une tombe depuis deux cents ans. Nous n’en avons plus besoin, et nous n’en avons pas envie.

Il me jeta un long regard et ajouta :

— J’ai entendu parler de ce qui est arrivé au jeune loup-garou. Je m’attendais à votre visite, voilà pourquoi je surveillais votre arrivée. Ce qui est arrivé à ce garçon n’a rien à voir avec nous. Déjà, les corps des loups-garous ne nous nourrissent pas ; quelque chose dans leur sang nous rend malades. Nous n’avons aucune raison de voler le cadavre d’un humain de sa tombe, et encore moins celui d’un loup. Je vous le promets.

Puis il plissa les yeux.

— En dépit des croyances du public à notre sujet, l’idée que nous soyons blâmés pour cet incident m’agace.

Je repensai à ce que Knight m’avait dit : des tombes avaient été profanées à deux reprises dans le cimetière St Erbin.

— Ce n’est pas la première fois, dis-je à voix basse. Julian Clarke n’était pas le premier.

Finnegan pinça les lèvres.

— Dans ce cas, je doute qu’il soit le dernier. Quelque chose de sinistre est à l’œuvre.

Je levai la tête pour le regarder dans les yeux. J’étais bien d’accord avec lui... et j’allais découvrir quoi.

Chapitre 8

Tallulah crachota pendant tout le retour jusqu'à la Brigade Para. Quand nous y parvînmes enfin, j'éteignis le moteur et me penchai.

— OK, dis-je. Je comprends. Tu n'aimes pas être obligée de travailler dans le noir. Mais n'oublie pas que c'est comme ça et pas autrement, Tallulah. Tu es une voiture de la Brigade Para et je suis une inspectrice de la Brigade Para. C'est la nuit qu'on travaille. Tu as eu la belle vie pendant ces dernières décennies parce que les humains n'avaient pas le droit de s'occuper des affaires des paras, mais les choses ont changé, maintenant. Et en bien. Avec un peu de chance, on ne finira pas au rebut.

Je fis un geste vers le ciel et ajoutai :

— Et regarde ! L'aube est déjà là.

Puis j'aperçus la haute silhouette appuyée contre le bâtiment de la Brigade, qui me regardait.

— Et lui aussi, dis-je à voix basse.

Je sortis de la voiture. Lukas m'observa, son expression voilée.

— Tony parlait souvent à Tallulah, lui aussi, dit-il. Elle répond, parfois ?

— Elle n'est pas très bavarde, dis-je en penchant la tête pour le fixer. Vous êtes venu me faire une petite visite et bavarder un peu ?

Il s'écarta du mur et s'approcha de moi à grandes enjambées, avant de s'arrêter à quelques pas de moi. Ses yeux noirs me dévisagèrent, puis il hocha la tête comme s'il était satisfait.

— Je voulais m'assurer que vous alliez bien. Et que vous n'aviez pas eu d'effets secondaires après votre troisième rencontre avec la mort.

J'écartai les bras.

— Comme vous pouvez le voir, tout va bien.

Je tournai la tête vers la droite et me rendis compte que le désagréable portier espionnait notre conversation.

— Entrons, dis-je. On discutera plus librement à l'intérieur.

Lukas n'émit aucune objection. Il attendit pendant que je déverrouillais la porte, puis me suivit à travers le couloir étroit jusqu'au bureau dans le fond du bâtiment.

— Vous voulez à boire ? demandai-je. On n'a pas d'alcool ou de sang, mais le café est passable.

— Non, répondit-il.

Il s'installa sur le canapé habituellement occupé par Fred. En dépit de l'apparence moelleuse du sofa, il ne semblait pas du tout à son aise.

— Vous devez faire plus attention, dit-il soudain d'une voix étrangement rauque. Vous devez vous entraîner plus sérieusement à l'arbalète pour pouvoir vous défendre.

— C'est un humain qui m'a tuée, cette fois, répondis-je avec plus de légèreté que je n'en ressentais vraiment. Une arbalète ne m'aurait servi à rien. Je n'ai le droit de les utiliser que contre les paras.

Lukas sembla se tendre davantage.

— Pas si votre vie est en danger, comme elle semble si souvent l'être.

Je fis un geste insouciant de la main.

— Je vous l'ai dit, je vais bien.

En fait, pensai-je en l'observant, *j'ai bien meilleure mine que lui*. Ses vêtements étaient aussi immaculés qu'à l'ordinaire, avec son costume sur mesure qui épousait la forme de son corps et son col amidonné qui tombait parfaitement autour de son cou ; en revanche, il y avait une ombre sur sa mâchoire, indiquant un début de barbe, et ses yeux étaient plus cernés que je ne les avais jamais vus.

— Vous avez un problème, constatai-je avec douceur. Que s'est-il passé ?

Il passa une main dans ses cheveux noir de jais.

— Il y a eu un incident avec l'une de mes vampires. J'ai dû m'en occuper, dit-il en levant les yeux vers moi d'un air désolé. C'est la raison pour laquelle je n'étais pas à l'hôpital quand vous vous êtes réveillée.

— Ce n'est pas votre boulot de veiller sur moi, Lukas, dis-je. Je ne suis pas une vampire et j'ai beaucoup d'autres gens qui me soutiennent.

Il ne répondit pas. Il fourra simplement les mains dans ses poches et détourna le regard. Je me dirigeai vers le canapé et m'assis à côté de lui, puis je tendis la main et lui touchai le bras. Il tourna immédiatement le regard vers moi.

— Que s'est-il passé ? demandai-je. Votre vampire va bien ?

Un éclair de douleur traversa son visage.

— Non. Elle ne va pas bien. Elle est morte.

Je le fixai, stupéfaite.

— Je suis désolée.

— Elle a été agressée, dit-il d'un ton plein de rage et de venin. Un salopard l'a délibérément attaquée. On pense qu'il s'agit d'un humain.

Je reculai, éberluée. Je n'avais jamais entendu parler d'un humain qui avait osé attaquer un vampire. Beaucoup de gens les détestaient, mais généralement, ils avaient assez de bon sens pour les éviter. Un million de questions me traversèrent l'esprit, mais au lieu d'exiger des réponses, j'attendis et laissai à Lukas le temps de se remettre.

— Elle était à Knightsbridge, dit-il, la mâchoire tendue. En train de faire du shopping.

Il leva les yeux au ciel ; pas parce qu'elle faisait du shopping, mais parce qu'elle avait été tuée au cours d'une activité aussi banale.

— Elle a pris un café avec une vieille amie, elle s'est achetée une écharpe et du maquillage à Harrods, et elle a été agressée par un voleur en rentrant.

— Un voleur ? dis-je en clignant des yeux. En plein jour ?

— Ses achats ont été volés, dit-il en secouant la tête. Notre théorie, c'est que c'était une attaque spontanée. Elle s'est battue parce que c'était une vampire et qu'on ne se laisse pas agresser sans répliquer, et elle a été tuée en essayant de se défendre.

Ce n'était pas facile de tuer un vampire. En fait, jusqu'à présent, je pensais même que c'était impossible à moins d'en avoir l'intention et d'être équipé en conséquence.

— Comment est-ce possible ?

— Elle est tombée, répondit-il avec brusquerie. Et elle a mal atterri. Il y avait une pile de palettes brisées près de là où elle a été agressée. Moira est tombée, et l'un des bouts de bois lui a transpercé le cœur.

Il sortit la main de sa poche et la tendit, puis ouvrit les doigts : il y avait une clé USB dedans.

— J'ai la vidéo de surveillance juste là, dit-il en pinçant les lèvres. On y voit tous les détails.

Je jetai un regard à la clé, puis relevai la tête vers lui.

— Vous souhaitez me la donner ? demandai-je avec précaution.

— Oui, dit-il sèchement. Prenez-la et trouvez le salaud qui a fait ça. Il a l'air humain, ce qui veut dire que je ne peux rien lui faire.

Il me dévisagea et ajouta :

— Je n'ai pas les moyens de faire quoi que ce soit, mais vous, oui. Vous pouvez le retrouver et me dire où il est.

— Lukas, dis-je, il y a cinq semaines, j'ai trouvé le loup-garou qui était responsable de la mort de Tony. Je voulais qu'elle soit traduite en justice.

— Le cas de Cassidy a été réglé, grogna-t-il. Elle a été traduite en justice.

— La justice des loups. Pas la mienne. Vous et Lady Sullivan avez été très clairs à ce sujet. Et vous aviez raison. La situation est exactement la même, mais inversée. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver l'homme qui a attaqué votre vampire, mais il sera puni selon la justice des humains.

Il enroula les doigts autour de la clé USB et la serra avec force. Puis, enfin, il la relâcha.

— Je comprends.

Je savais qu'il comprenait ; par contre, ce qui m'inquiétait, c'était de savoir s'il l'acceptait ou non. J'avais moi-même eu du mal à avaler la pilule lorsque j'avais été obligée de laisser Cassidy aux loups, et je connaissais à peine Tony. Mais il n'y avait pas grand-chose à faire de toute façon : j'étais obligée de prendre ce qu'il disait pour argent comptant.

— Très bien.

Je tendis la main ; lorsque je pris la clé, nos mains se touchèrent. Je fus à nouveau surprise par le courant électrique qui me parcourut à son contact, sans parler de la chaleur de sa peau nue. Avant de venir travailler à la Brigade Para, j'étais persuadée que les vampires étaient froids au toucher. Le visage de Lukas, pour sa part, ne trahissait rien d'autre que la douleur d'avoir perdu un vampire.

— Elle s'appelait Moira, dit-il. Elle avait cinquante-sept ans, transformée lorsqu'elle en avait vingt-cinq. Ça faisait longtemps que je la connaissais. Trouvez l'homme qui l'a tuée, Emma. Sa mort était peut-être un accident, mais son agression ne l'était pas.

— Je ferai de mon mieux.

C'était tout ce que je pouvais promettre pour l'instant. Lukas hocha la tête.

— Je sais. Merci, dit-il avant de se lever. Il faut que j'y aille. Généralement, les funérailles des vampires se tiennent vingt-quatre heures après leur décès. Je dois aller m'occuper des préparatifs.

— Elle sera enterrée ? demandai-je en pensant à mon enquête sur la disparition mystérieuse du corps de Julian Clarke et à ma conversation avec Albert Finnegan.

— Non. Nous considérons que le feu a un pouvoir purifiant. Son corps sera incinéré, tel que le veut la tradition vampire. Pourquoi me demandez-vous ça ? ajouta-t-il après une légère pause.

Je choisis mes mots avec précaution.

— Si je reviens au bureau à cette heure-ci, c'est parce que j'ai eu un entretien avec une goule.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Lukas.

— Leurs penchants sont... intéressants. Mais les corps de vampires ne sont pas nourrissants pour une goule, donc au moins, nous n'avons pas ce problème.

Puis il me jeta un regard sérieux et ajouta :

— Je suppose que vous avez beaucoup de questions par rapport à ce que vous avez appris des goules. J'ai entendu parler de ce jeune loup-garou... Julian, c'est ça ?

— Oui. C'est son père qui m'a tiré dessus.

Son expression se durcit, mais il ne fit pas de commentaire là-dessus.

— Je peux vous apprendre ce que vous ne savez pas encore. Je connais assez bien les goules ; mieux que la plupart des paras, à vrai dire. Et nous avons d'autres sujets à aborder également. Il faut que je vous parle de Moira. J'ai également discuté avec Kennedy. Il m'a fait quelques commentaires à votre sujet qui méritent qu'on s'y intéresse.

Comme le fait que j'avais plus de force qu'avant ma première mort, par exemple.

— OK, dis-je. Dites-moi quand vous serez disponible.

— Ce soir, ça m'irait. On pourrait en parler autour d'un dîner. L'enterrement de Moira aura déjà pris fin, et je ne dirais pas non à un peu de distraction. Je passerai vous prendre devant votre appartement à dix-neuf heures. Du moins, si ça vous va, ajouta-t-il après un instant d'hésitation.

Je repoussai les remarques de Liza tout au fond de mon esprit. Il était en deuil. Il n'avait absolument aucune arrière-pensée.

— Parfait, dis-je. À ce soir.

Après le départ de Lukas, je me fis un café et écrivis une liste de choses à faire en priorité, puis je branchai la clé USB sur mon ordinateur. Lorsque j'ouvris le fichier vidéo, je serrai les dents à l'idée de ce que j'allais voir. Inspectrice ou non, je n'étais pas immunisée à la souffrance des autres – ce qui était une bonne chose. Si ça m'arrivait un jour, il faudrait que je présente ma démission.

Le Royaume-Uni avait plus de caméras de surveillance que n'importe quel autre pays d'Europe. Rien qu'à Londres, il y avait une caméra pour

quatorze habitants. Des lois très strictes sur la protection de la vie privée empêchaient que les vidéos de surveillance soient utilisées à des fins malveillantes, mais la majorité était gérée non pas par le gouvernement, mais par des entreprises privées et des particuliers. Dès que la vidéo se mit en route, je compris que c'était ce que je regardais. Lukas avait sans aucun doute retrouvé le propriétaire et l'avait persuadé de lui donner la vidéo. Avec ses talents vampiriques de manipulation, qui tenaient presque de la magie, ça avait sans doute dû être facile.

Je sirotai mon café et me penchai pour regarder.

Je ne reconnus pas la rue, mais on aurait dit que la caméra était positionnée à l'arrière d'un restaurant. Peu de temps après, la vampire de Lukas entra dans le champ, tandis qu'un sac à l'effigie du fameux magasin Harrods se balançait au bout de sa main. Elle avait l'expression neutre de quelqu'un perdu dans ses pensées ; elle ne réagit pas d'un poil lorsqu'un homme en capuche s'approcha d'elle par-derrière. Submergée de tremblements en repensant à ma propre agression, quand j'étais morte pour la première fois, je dus poser mon café et m'obliger à respirer profondément. La plus grosse partie du traumatisme était derrière moi, mais parfois, le souvenir de cette nuit me sautait dessus quand je m'y attendais le moins.

L'homme à la capuche marchait plus vite que Moira. Il la rattrapa, et pendant un instant, on aurait dit qu'il allait juste la dépasser ; mais au dernier moment, il se tourna vers elle, le bras levé.

Moira était une vampire ; elle avait par conséquent d'excellents réflexes, même quand elle était prise par surprise. Elle leva les bras et bloqua le premier coup, un rictus silencieux sur le visage.

Je fis pause et examinai les mains de l'homme. Il tenait une sorte d'arme. Je plissai les yeux. C'était un couteau à l'apparence particulièrement dangereuse. Je pris une capture d'écran et continuai.

L'agresseur sauta sur Moira. Elle fit ce que n'importe quel autre vampire aurait fait à sa place et sauta sur lui en retour, la bouche ouverte, les crocs bien visibles. Elle n'avait pas l'intention de l'épargner ; elle visait directement sa jugulaire.

Ce fut compliqué de voir ce qui arriva ensuite. L'agresseur leva les bras, mais je ne savais pas si c'était pour bloquer sa contre-attaque ou pour lui porter un coup de couteau. En tout cas, ça n'avait pas d'importance ; les crocs de Moira étaient déjà contre son cou. La capuche tomba, révélant

l'arrière d'une tête rasée. Puis elle fit quelques pas en arrière et vacilla, perdit l'équilibre et tomba droit sur la pile de palettes brisées. Ce fut à ce moment que je me rendis compte que le bout de bois qui lui avait transpercé le cœur avait pénétré par-derrière. Elle avait à peine eu le temps de cligner des yeux. Mon cœur se serra. Ça s'était fini en quelques secondes.

Je rembobinai la vidéo et la regardai tomber à nouveau en me concentrant cette fois sur l'assaillant. Au moment où elle perdit l'équilibre, il tendit la main vers elle. Il n'était pas assez rapide pour l'attraper et l'empêcher de tomber, mais sa réaction fut instantanée.

Je me mordis la lèvre. Même après que sa mort fut devenue évidente, il ne quitta pas les lieux. Dos à la caméra, il s'agenouilla à côté d'elle. De ce que j'en voyais, on aurait dit qu'il essayait de la remettre debout. Ses mouvements étaient désordonnés, paniqués. Il n'avait pas voulu sa mort. Il ne s'était sans doute même pas rendu compte que c'était une vampire avant que ce soit trop tard.

L'agresseur recula et observa le corps. Puis il tourna soudainement la tête vers la gauche. Je plissai les yeux. Pourquoi avait-il tourné la tête ? Y avait-il quelqu'un, là-bas, en dehors du champ ? Un instant plus tard, l'agresseur se pencha vers le corps de Moira et attrapa quelque chose – probablement ses bijoux – avant de prendre son sac de courses et de s'enfuir en courant.

Je me grattai la nuque et continuai à regarder la vidéo, en espérant que la personne qui avait attiré l'attention de l'agresseur entre dans le champ. Malheureusement, personne n'apparut jusqu'à ce que Moira soit découverte par un pauvre quidam qui sortait du restaurant avec une cigarette à la main.

Je rembobinai à nouveau la vidéo. Pendant toute la durée de l'agression, l'homme tournait le dos à la caméra. Mais alors qu'il paniquait et commençait à fuir, ses traits furent visibles pendant un court instant. Je croisai les doigts et me concentrai. Là ! Ça n'avait duré qu'une seule seconde en vrai, mais pour la caméra, c'était bien suffisant.

Il n'était pas toujours possible de dire qui était un para selon son apparence. Parfois, c'était un détail qui les trahissait, comme la peau parfaite d'Albert Finnegan. Parfois, les différences étaient bien plus visibles. Par exemple, les corps de ceux qui étaient nés loups étaient plus lourds, courtauds, et leur pilosité était plus forte ; quant aux vampires, leurs atouts physiques étaient exagérés après leur transformation. Parfois, il n'y avait aucun signe, comme pour les loups-garous qui avaient été transformés au lieu d'être nés dans le clan ; c'était aussi le cas pour quelques Autres.

L'agresseur de Moira ressemblait à un humain et agissait comme tel. Comme Lukas, je soupçonnais fortement qu'il le soit, mais je réserverais mon jugement jusqu'à avoir une preuve. Le bon côté des choses, c'était que s'il était effectivement un voleur à la tire, il devait certainement avoir déjà un casier judiciaire ; ce qui signifiait que la police métropolitaine avait probablement déjà un fichier sur lui.

Je fis une capture d'écran et en fis un agrandissement. Il semblait avoir la trentaine, et il avait des sourcils noirs et épais et la tête rasée. Je ne vis pas de boucle d'oreille ou de piercing, mais il y avait quelque chose sous son menton qui me fit penser à un tatouage. Malheureusement, peu importait à quel point je plissais les yeux, l'angle ne permettait pas de voir assez clairement.

En dehors du tatouage potentiel, il aurait eu l'air parfaitement ordinaire si ce n'était ses yeux. Ils étaient d'un bleu glacial et, tout en attirant mon attention, ils me donnaient envie de détourner le regard. Je frissonnai et gravai son visage dans ma mémoire, puis je me connectai au programme de reconnaissance faciale et y entrai la photo.

Le logiciel se mit immédiatement au travail en comparant ses traits avec ceux de tous les criminels qui étaient connus. Pendant ce temps-là, je fis une rapide recherche concernant les crimes similaires ayant eu lieu dans le coin. Knightsbridge était un aimant à touristes pleins aux as, ce qui voulait dire que c'était aussi un coin apprécié par les voleurs à la tire. Par conséquent, il y avait malheureusement pléthore d'attaques semblables. Même avec l'aide de Fred et Liza, il m'aurait fallu trop de temps pour faire le tri. Mais c'était justement dans ces moments-là que c'était pratique d'avoir un réseau.

Je fouillai dans mon téléphone jusqu'à trouver le numéro de Molly. On avait fait notre formation ensemble pour devenir inspectrices de police, mais après notre diplôme, j'avais atterri à la Brigade Para, et elle était partie à la Brigade Criminelle, après un rapide détour chez les Forces Spéciales. Molly était peut-être déçue de ne plus devoir s'occuper d'affaires mettant en jeu la sécurité nationale et d'être obligée de se concentrer sur les agressions, les meurtres et les cambriolages, mais moi, j'en étais ravie.

Elle décrocha après quelques sonneries.

— Inspectrice Emma Bellamy, dit-elle d'un ton traînant. Quelle agréable surprise.

— Inspectrice Molly March, répondis-je. Tout le plaisir est pour moi.

Utiliser nos noms et nos titres pour se saluer était devenu un petit rituel entre nous. C'était une façon pour nous de confirmer qu'on était toujours aussi enthousiastes à l'idée d'être devenues des inspectrices. J'espérais que ce sentiment ne finirait pas par s'estomper. Dans le monde des humains, les noms (ainsi que les titres) avaient du pouvoir aussi, même si ce pouvoir n'était pas le même que celui des paras.

— Hélas, continuai-je, je ne t'appelle pas pour le plaisir, mais pour le boulot.

Je l'entendis bâiller.

— Je m'en doutais. Tu te rends compte qu'il est à peine sept heures du matin ? Nous, on n'est pas des animaux nocturnes comme vous à la Brigade Para. Je viens juste de sortir du lit.

Je me sentis aussitôt coupable. J'étais tellement absorbée par mon problème que j'avais oublié de regarder l'heure.

— Désolée. Je peux rappeler plus tard, si tu veux.

— Ne dis pas de bêtises. Tu piques ma curiosité, en plus. Qu'est-ce qu'il se passe, Emma ?

Je lui racontai ce que j'avais appris de Lukas et de la caméra de surveillance avant d'ajouter :

— J'ai devant moi une liste de tous les suspects qui ont été arrêtés pour des vols et cambriolages dans le même genre près de Knightsbridge. Mais c'est une très longue liste et je me demandais si tu pouvais m'aider à la raccourcir.

— Les doigts dans le nez, me dit Molly. Je n'ai même pas besoin de faire des recherches. Tu as affaire au Troupeau.

— Au quoi ?

— C'est un gang qui opère du côté de Knightsbridge. Ils ne vivent pas dans le quartier, évidemment. S'ils pouvaient se payer une maison là-bas, ils n'auraient pas besoin de voler. Ils opèrent dans tout le voisinage, et ils n'aiment pas tellement la compétition. Il y a des chances que ton agresseur de vampire en fasse partie.

C'était exactement le genre d'information que je recherchais.

— Et est-ce que ce Troupeau a un chef ?

— Oui, un homme qui se fait appeler le Berger.

— Comme c'est original. Laisse-moi deviner, dis-je sèchement, leurs proies sont les moutons ?

— J'imagine, gloussa Molly. Le vrai nom du Berger est Devereau Webb. Ça fait des années qu'on essaie de le coincer, mais ce petit salaud parvient toujours à nous filer entre les doigts, et les membres de son Troupeau sont incroyablement loyaux. Sans compter qu'il a des amis haut placés. Il paraît même qu'il a quelques membres du gouvernement dans la poche.

Mmmh...

— Tu sais où je peux le trouver ?

— Il possède un appartement de l'autre côté de la Tamise. Je ne connais pas l'adresse, mais si tu veux, je ferai des recherches quand je serai au bureau et je te ferai passer l'info.

— Ce serait super. Merci, Moll.

Je fis une pause, puis ajoutai :

— Tu ne vas pas me mettre en garde sur le fait de me lancer à la poursuite d'un type aussi dangereux ?

— Je n'ai même pas encore mangé mon porridge, alors mes mises en garde sont à leur niveau minimal. Et puis, je sais que même si je le faisais, tu ne m'écouterais pas.

Je souris. Elle n'avait pas tort. D'après ce que j'en entendais, le Berger était la seule personne qui pouvait me mener à l'agresseur de Moira. Qu'il le veuille ou non, il allait bientôt recevoir la visite de la meilleure inspectrice de la Brigade Para.

L'ordinateur bipa, indiquant que le logiciel avait terminé sa recherche de reconnaissance faciale : il n'y avait pas de résultat. Dorénavant, le Berger était ma meilleure piste.

Chapitre 9

Fred avait l'air remarquablement frais, si on considérait qu'il n'avait que peu dormi. Son genou se mit à tressauter lorsque je lui racontai ce que j'avais appris des goules. L'idée que nous ayons un voleur de cadavres sur les bras le décontenançait autant que moi.

— On peut lui faire confiance, à ce Finnegan ?

— Il m'avait l'air sincère, en tout cas, répondis-je. Pour autant, ça ne veut pas dire qu'une autre goule ne s'est pas rebellée sous prétexte qu'elle préfère chasser son repas plutôt que de se le faire livrer sur un plateau... pour ainsi dire.

Fred fit la grimace.

— Tu veux que je me renseigne sur les autres goules ?

— On est en pleine journée. Tu n'obtiendras rien d'elles tant qu'il ne fera pas nuit à nouveau. Ce qui m'inquiète, c'est que le révérend Knight et le reste de l'Église sont convaincus que ce sont les goules qui sont responsables des profanations de tombes à St Erbin. Knight a clairement dit que depuis qu'il était entré en fonction, par deux fois, il y a eu des traces de passages de goules. Va lui parler et vois si tu peux obtenir les dates exactes. Comme ça, on pourra les lier aux enterrements récents.

— Et pour ce qu'il s'est passé avant son entrée en fonction ?

— Oui, dis-je en hochant la tête, renseigne-toi là-dessus aussi. Depuis combien de temps ça dure ? Combien de tombes ont été touchées ? Y a-t-il une preuve directe qu'il s'agit des goules, ou est-ce qu'il ne s'agit que de suppositions ?

Fred griffonna sur son bloc-notes.

— Je m'en charge tout de suite, dit-il avant de lever les yeux vers moi. Pour quelle autre raison quelqu'un voudrait-il voler des cadavres de leur tombe ?

Je repensai à ce que Finnegan m'avait dit au sujet des activités sinistres de Burke et Hare. Mais c'était du passé. Je secouai la tête.

— Honnêtement, Fred, je n'en ai pas la moindre idée.

Molly était sacrément réactive. La première chose qu'elle avait dû faire en arrivant au boulot était de chercher des informations sur le Berger. J'avais quelques heures devant moi avant ma prochaine session d'entraînement à l'arbalète avec Kennedy ; dès que je reçus son message et l'adresse qui y était jointe, j'attrapai mon manteau et me dirigeai vers la sortie.

Étonnamment, Tallulah démarra du premier coup. Peut-être que notre petite « conversation » de la veille avait remis les choses en place. Nous traversâmes les rues animées de Londres à une vitesse record ; avant même que la moitié de la ville ait fini son petit-déjeuner, je me tenais devant l'immeuble où vivait le Berger. Après une telle performance, Tallulah avait bien mérité une vidange.

Après lui avoir murmuré des remerciements sans même me sentir gênée, je sortis de la voiture et levai la tête pour examiner le bâtiment. La tour était relativement neuve, et pourtant déjà d'aspect miteux. *Peut-être que ça ne paye pas tant que ça d'être un criminel*, pensai-je ironiquement. J'avançai vers la porte principale et me préparai à être assaillie par les effluves de vieille urine qu'on trouvait toujours dans ce genre d'endroit.

Toutefois, je fus agréablement surprise. Au lieu de l'entrée couverte de tags et du sol jonché de débris auxquels je m'étais attendue, il y avait des plantes en pot bien arrosées, l'odeur citronnée de produits nettoyants et un ascenseur qui semblait fonctionner.

Je m'arrêtai pour lire le tableau d'information. Des affiches pour des bingos, des cours de Pilates et même un comité de voisinage destiné à recueillir des fonds pour la création d'un court de tennis avaient été placardées dessus. Je me morigénai d'avoir eu des préjugés. J'avais réussi à garder l'esprit ouvert en ce qui concernait les paras ; il fallait que j'apprenne à faire pareil avec les humains. L'extérieur de la tour du Berger ne ressemblait pas à l'intérieur ; il y avait là-dessous une leçon à tirer pour tout le monde.

Selon l'adresse, il vivait au treizième étage. Au lieu de prendre l'ascenseur, je décidai de monter les escaliers. Je n'avais pas eu le temps de courir ce matin à cause de ma nouvelle affaire – et aussi à cause de ma troisième mort. Ça ne me ferait pas de mal de faire un peu de cardio au boulot.

Monter les escaliers en courant n'était pas une mince affaire, et je m'attendais à être essoufflée avant même d'en avoir atteint la moitié, mais ce ne fut pas le cas. Je sprintai et sautai d'abord deux marches à la fois, puis

trois. Je n'avais jamais trouvé ça aussi facile. Je ne m'arrêtai pas avant d'avoir atteint le dixième étage, et ce ne fut pas la fatigue qui me stoppa, mais plutôt son absence.

J'examinai mon corps avec admiration. J'avais toujours été assez sportive, mais ça, c'était nouveau. Je bandai mes muscles et étirai mes jambes, émerveillée de découvrir que ça n'aurait rien changé si le Berger avait vécu au centième étage. Il était de plus en plus difficile de nier l'évidence : chaque fois que je mourais, je me réveillais plus puissante. Je ne savais pas si l'idée m'enchantait ou me terrifiait.

Alors que j'étais sur le point de reprendre la montée, j'entendis des voix en colère à l'étage du dessous. J'hésitai, penchai la tête et écoutai la dispute. La porte coupe-feu menant à l'escalier étant fermée, je n'entendis que quelques mots, mais l'un d'entre eux était Devereau, j'en étais sûre. Ce n'était pas un nom très courant par ici. Quel que soit le sujet de la dispute des gens du neuvième étage, ça avait quelque chose à voir avec le Berger. Je m'approchai de la porte sur la pointe des pieds et collai mon oreille dessus.

— Je me fous de ce tu veux, dit une voix bourrue de femme. C'est trop tôt pour le déranger.

— On sait tous les deux que Devereau est déjà debout. Je ne le dérangerai pas longtemps. Je veux juste savoir pourquoi on m'a enlevé de l'équipe Harvey Nichols.

— Je te l'ai déjà dit. On se concentre sur d'autres choses.

— Je ne peux pas y aller aujourd'hui ? demanda la voix de l'homme, presque suppliante. Les jeudis, c'est ce qu'il y a de mieux.

— Personne ne sort aujourd'hui. Ce sont les ordres de Devereau.

Je plissai les yeux. Intéressant.

— Laisse-moi passer. Je veux le voir.

Lorsque la femme répondit, sa voix était devenue lasse.

— Dégage, Gaz. Je t'ai déjà répondu.

Je me reculai et réfléchis un instant. Ma petite séance d'espionnage avait été providentielle. De ce que j'en avais entendu, le Berger étendait ses griffes à tout le bâtiment. Ça ne m'aurait pas surprise si toute sa bande vivait aussi ici. Et bien que l'adresse que Molly m'avait donnée mentionnait le treizième étage, visiblement, il était au neuvième. Ce n'était pas improbable. Il devait posséder plusieurs appartements, et lorsque la police venait frapper à la porte (ce qui devait arriver souvent), il pouvait les

retarder ou leur échapper. Entouré de son Troupeau, le Berger était un criminel rusé. Pas étonnant qu'il ait réussi à se créer un petit empire.

Avant d'avoir pu décider de ce que je faisais ensuite, une autre porte coupe-feu s'ouvrit, et j'entendis des pas qui montaient l'escalier. Un instant plus tard, une jeune fille avec des taches de rousseur apparut devant moi. La pâleur de sa peau laissait penser qu'elle passait plus de temps derrière un écran d'ordinateur qu'à jouer dehors, mais bon, ce n'était pas à moi de juger.

Elle s'arrêta dès qu'elle me vit et ses couettes tressautèrent tandis qu'elle me fixait, bouche bée. Je lui adressai un sourire. C'était une gamine. Je savais y faire avec les gamins.

— Bonjour, dis-je. Je suis...

Elle rejeta la tête en arrière et hurla :

— Les poulets ! Les poulets sont là !

Pendant une seconde, il ne se passa rien, puis la porte à côté de moi s'ouvrit d'un coup. La fillette disparut par là où elle était venue et je me retrouvai face à face avec deux visages furieux : une femme et un homme. Ceux que j'avais entendus se disputer, sans le moindre doute.

La femme ressemblait parfaitement à ce que j'avais imaginé : un visage buriné, des cheveux d'un blond platine et des yeux soupçonneux. Elle me jeta un regard noir.

— Gaz, marmonna-t-elle.

L'homme entra un numéro sur son téléphone et le tint contre son oreille. Un instant plus tard, il secoua la tête.

— Elle est seule.

— Ça n'explique pas pourquoi ils n'ont rien dit plus tôt, rétorqua la femme. Ils sont censés surveiller l'arrivée de visiteurs. Il va falloir qu'ils se reprennent, ceux-là.

— C'est pas une flic, répondit Gaz, toujours au téléphone. Elle est venue en Mini. Et une vieille, en plus. Aucun agent de police ne conduit une voiture pareille.

Ce n'était pas le bon moment pour le détromper. La femme tourna autour de moi avant de s'arrêter pile devant mon nez.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Emma, commençai-je.

— Je ne vous ai pas demandé votre nom. Je vous ai demandé qui vous étiez.

Je la fixai droit dans les yeux. Si je lui disais que j'étais de la police, je ne pourrais pas approcher de Devereau, aussi décidai-je de ne pas révéler cette information tant que je ne serais pas face à l'homme en question.

— Je dirai au Berger qui je suis, répondis-je calmement. C'est lui que je viens voir.

Elle se pencha vers moi. Son haleine de vieux tabac me remonta dans les narines.

— Personne ne le voit sans que je donne mon accord.

Il fallait que je joue les dures. C'était sans doute comme ça que je gagnerais son respect.

— Écoute, dis-je. Je ne sais pas qui tu es et je m'en fous. Je suis là pour voir le Berger, et je n'accepte pas qu'on me dise non.

Malheureusement, ce n'était pas la bonne approche ; je m'en rendis compte dès qu'elle se mit à ricaner.

— C'est ce qu'on va voir.

— Fenêtre ? demanda Gaz en rangeant son téléphone ; il avait visiblement tout oublié de son altercation avec la femme.

— Ouais, répondit-elle avec un sourire à faire froid dans le dos. Fenêtre.

Oh oh. Ça n'annonçait rien de bon. J'étais face à un dilemme : si je leur disais que j'étais inspectrice, ce serait un million de fois plus dur pour moi d'approcher Devereau Webb. Ils me jetteraient dehors, à moins que je ne leur montre un mandat. Mais si je ne leur disais pas que j'étais de la police, ils allaient me rosser.

En fait, je n'eus pas le temps de dire quoi que ce soit. Avec une rapidité surprenante pour un homme de sa taille, Gaz plongea vers moi.

Je sautai sur le côté pour lui échapper. En théorie, c'était une bonne idée, mais l'escalier était étroit et il n'y avait pas beaucoup de place pour manœuvrer, d'autant que la petite aux taches de rousseur qui avait donné l'alarme avait fait venir des renforts. D'autres membres du Troupeau arrivaient dans les escaliers derrière moi. J'étais coincée entre deux par-devant et plusieurs à l'arrière.

Gaz plongea à nouveau et arriva cette fois à attraper mon poignet droit. Ses gros doigts s'enroulèrent autour et ses ongles crasseux s'enfoncèrent dans ma peau. Il me tira vers lui.

— Viens là, salope !

La femme lui donna un coup dans les côtes.

— Arrête d'utiliser ce mot-là ! Je te l'ai déjà dit mille fois, je ne te le répéterai plus.

Tiens tiens, une hors-la-loi politiquement correcte. C'était bon à savoir.

Je tirai profit de la situation et me libérai d'un geste sec. Il fallait que je trouve Devereau. C'était le seul moyen de me sortir de là.

Je fis volte-face et me précipitai dans les escaliers. Gaz, la femme et les autres me suivirent. Je montai huit marches, puis je tournai d'un coup et sautai par-dessus leurs têtes, afin d'atterrir à l'arrière du groupe furieux. L'atterrissage en question ne fut pas très gracieux, mais la tactique fonctionna. Tandis que les membres du Troupeau se reprenaient et se retournaient pour essayer de m'attraper à nouveau, je fonçai par la porte coupe-feu du neuvième étage.

Je reclaquai la porte derrière moi. À présent, j'avais besoin de quelque chose pour la bloquer et la maintenir fermée. De l'autre côté, Gaz, ou l'un de ses compères, était en train de tirer dessus ; je n'eus pas d'autre choix que de tirer aussi, tout en regardant autour de moi pour découvrir quelque chose qui pourrait m'être utile. Malheureusement, il n'y avait rien.

J'entendis un grognement, un halètement et plusieurs marmonnements. J'avais suffisamment de force pour maintenir la porte fermée contre deux ou trois d'entre eux, mais s'ils décidaient de s'y mettre à plusieurs pour forcer le passage, je ne parviendrais pas à la retenir. Une seconde plus tard, c'est ce qu'ils firent. La porte s'ouvrit d'un coup, malgré tous mes efforts pour la maintenir fermée. Je lâchai tout et me précipitai dans le couloir ; le Troupeau se jeta à ma poursuite.

Il y avait au moins une dizaine de portes menant à autant d'appartements, et je ne savais absolument pas laquelle me mènerait au Berger. Je serrai les dents. C'était une grave erreur. J'aurais dû leur dire que j'étais dès le début. Devant moi, il y avait une impasse, derrière moi, plusieurs voyous en colère, et je ne savais pas du tout où était leur chef. À moins que...

Je baissai les yeux vers la moquette tandis que j'allais de porte en porte. Non. Non. Non. Un rugissement résonna derrière moi. Le Troupeau me suivait.

Non.

Oui.

Je bondis vers la porte de droite, actionnai la poignée et me précipitai dans l'appartement. Au milieu de la pièce se tenait un homme bien habillé, la petite trentaine, dont les cheveux blonds étaient ramenés en arrière. Il

ressemblait à Ken, le petit copain de Barbie. Néanmoins, en dépit de son apparence soignée et de la tasse de thé qu'il avait à la main, la dureté de son regard trahissait son physique avenant. C'était Devereau Webb, à tous les coups.

Je lâchai une exclamation et me redressai. Gaz et les autres débarquèrent en trombe derrière moi. Je sentis l'un d'entre eux essayer de m'attraper, mais Devereau leva la main et la personne derrière moi recula instantanément.

— Elle est de la police, dit-il sans la moindre trace de colère.

— Je vous l'avais dit ! s'exclama une voix furieuse.

Je me retournai et aperçus la jeune fille qui avait donné l'alarme. Elle était dans le couloir, à peine visible derrière la douzaine d'autres personnes qui m'avaient suivie. Elle avait l'air très fière d'elle-même – c'était bien la seule.

— Inspectrice Emma Bellamy, dis-je. Ravie de vous rencontrer, M. Webb.

Il avança vers moi, sa tasse de thé toujours en main, et m'examina d'un air étrangement détaché.

— Au temps pour notre système d'alarme, marmonna-t-il. Ce genre d'incident n'est pas censé arriver.

Je ne pouvais pas voir les visages de Gaz, de la femme ou des autres, mais j'avais comme l'impression qu'ils étaient tous en train de grimacer.

— Dites-moi, continua Webb, comment avez-vous su que je me trouvais dans cet appartement-ci ?

Je n'avais rien à perdre en le lui disant.

— La moquette, répondis-je en haussant les épaules. Elle était plus usée devant cette porte que les autres. Vous recevez plus de visiteurs que vos innocents voisins, apparemment.

Devereau sirota une gorgée de thé.

— Bravo, inspectrice Bellamy. Vous êtes très perspicace. En revanche, je ne crois pas qu'on puisse qualifier qui que ce soit de réellement innocent.

Je choisis de ne pas relever cette remarque.

— Comment avez-vous su que j'étais de la police ?

— Votre voiture, dit-il immédiatement. Sa réputation vous précède. Inspectrice Bellamy, vous êtes de la Brigade Para.

Je tentai de cacher ma surprise. Bien que tous les paras de Londres soient capables de reconnaître Tallulah, la plupart des humains ne la connaissaient

absolument pas. Devereau Webb était bien informé. Le Troupeau rassemblé derrière moi m'observa avec un intérêt renouvelé.

— Savez-vous pourquoi je suis ici ? demandai-je.

— Je crois que oui.

Il posa sa tasse sur une table non loin, puis s'adressa aux autres.

— Laissez-nous, dit-il sans même lever la voix ou les yeux.

Le Troupeau n'hésita pas un instant, pas même Gaz qui avait tant voulu parler à son patron. Tous sortirent de la pièce et me laissèrent seule avec Devereau.

— Et fermez la porte ! lança-t-il. On n'est pas dans un moulin !

La fillette qui avait donné l'alarme revint sur ses pas. Avec un sourire effronté, qui m'était adressé, elle ferma la porte.

— Asseyez-vous, commença Devereau en indiquant un drôle de canapé à fleurs.

— Merci, répondis-je sans bouger, mais je préfère rester debout.

Il eut l'air plus amusé qu'offensé.

— Comme vous voudrez, répondit-il avant de s'asseoir, le dos affaissé contre les coussins. Vous savez, vous auriez dû révéler qui vous étiez dès le début. Ça aurait rendu les choses bien plus faciles.

— Je pensais que vous ne voudriez pas me parler.

Devereau haussa un sourcil.

— Je n'ai pas de raison de me cacher de la police.

Bien sûr.

— On a mentionné le mot « fenêtre ».

— Ah, ça, ricana-t-il. La légende prétend que lorsque des intrus entrent chez nous, on les suspend par la cheville à la fenêtre la plus proche et on les secoue un peu pour leur faire comprendre leurs torts.

— La légende ?

— Bien sûr. Tous ceux qui travaillent pour moi savent que ce n'est pas quelque chose à faire. Ce serait contre la loi.

Devereau Webb était vraiment un homme effrayant. Ce n'étaient pas ses mots qui me faisaient frissonner, mais la façon douceuse dont il les prononçait. J'essayai de ne pas me demander si je parviendrais à revenir d'entre les morts si on me ramassait à la petite cuillère sur le sol après une chute de neuf étages. Autant aller au fait.

— Il y a eu un incident à Knightsbridge hier.

— La vampire morte.

— Exactement.

Il comprit tout de suite où je voulais en venir.

— Et vous croyez que je suis impliqué dans cette histoire.

— On m’a laissé entendre que ce territoire appartenait à votre Troupeau.

— Je ne vois vraiment pas de quoi vous voulez parler, inspectrice Bellamy.

Si on continuait à tourner autour du pot de cette façon, ça risquait de durer un petit moment.

— Écoutez, dis-je, je ne suis pas là pour vous. Je suis là parce qu’une vampire a été agressée et est morte de ses blessures. Nous avons une vidéo de la scène. Nous savons que sa mort était un accident, mais le vol ne l’était pas.

Je lui jetai un regard entendu et continuai :

— M. Webb, je ne pense pas que vous ayez envie de vous mettre les vampires à dos. Lord Horvath n’est pas quelqu’un qu’il faut prendre à la légère.

Une lueur de colère apparut dans les yeux de Devereau. Ha ha ! Finalement, je commençais à percer l’armure et à atteindre l’homme en dessous.

— Moi non plus, inspectrice Bellamy, répondit-il en entrelaçant ses doigts. L’incident dont vous parlez n’a rien à voir avec moi ou mon Troupeau.

Il niait toute implication. Qui l’eût cru ?

— M. Webb, commençai-je.

Il se leva et m’interrompit :

— Cependant, même si nous n’avons rien à voir là-dedans, vous serez peut-être surprise d’apprendre que nous sommes prêts à vous aider dans votre enquête... en échange d’une petite faveur.

Cette fois, je me tus et attendis.

— Je possède des informations qui vous aideront à retrouver votre voleur. Je vous le garantis. Je vous donnerai ces informations gratuitement si vous pouvez m’arranger un entretien avec les alphas des clans.

Les loups-garous ? Je clignai des yeux, stupéfaite.

— Je n’ai pas d’influence sur les clans.

— Ce n’est pas vrai. Et puis, sourit-il, je ne demande qu’un entretien. Rien de plus, rien de moins.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche, M. Webb. Je pose les questions et vous y répondez. C'est tout. Je n'offre pas de faveurs.

Il haussa les épaules avec élégance.

— Posez autant de questions que vous voudrez, inspectrice Bellamy. Tant que je n'aurai pas mon entretien, vous n'aurez pas de réponse à une seule d'entre elles. Et vous pouvez le dire à votre Lord Horvath aussi. Vampire ou non, il ne m'intimide pas. En quelque sorte, ajouta-t-il avec une pointe d'humour, je suis un loup déguisé en agneau.

Je le fixai droit dans les yeux et compris sans l'ombre d'un doute qu'il disait la vérité. Le Berger, et par extension son Troupeau, ne dirait rien tant que je n'aurais pas organisé cette rencontre.

— Les loups-garous ne sont pas aussi couche-tard que les vampires, mais je ne pourrai pas les contacter avant cet après-midi, l'avertis-je. Avant midi, ils sont tous sous leur forme de loup.

L'expression de Webb ne changea pas.

— Je suis quelqu'un de patient, inspectrice Bellamy, dit-il. Et vous ?

Chapitre 10

Personne ne m'arrêta quand je quittai l'immeuble de Devereau Webb. En fait, je ne vis même pas l'ombre d'une seule personne, même si je savais qu'on m'observait tandis que je descendais retrouver Tallulah.

Molly m'avait bien dit que le Troupeau était incroyablement loyal, mais je commençais seulement à comprendre à quel point c'était vrai. Je repensai à leurs expressions lorsqu'ils s'étaient rendu compte qu'ils avaient merdé en me laissant approcher leur patron de si près. Ce n'était pas la peur qui motivait les gens comme Gaz, c'était un véritable désir de plaire. Ils étaient plus inquiets d'avoir déçu Devereau Webb que d'être punis par lui.

Sans aucun doute, le Berger était un professionnel du crime. Mais ça ne voulait pas dire qu'il était foncièrement mauvais. Je réfléchissais toujours à la question en entrant dans la salle d'armes, accompagnée de Kennedy, pour notre deuxième séance d'entraînement.

— Arrête, dit-il lorsque je tendis la main pour attraper l'arme.

Je le dévisageai.

— Arrête quoi ?

— Arrête de penser.

Je devais froncer les sourcils, car Kennedy lâcha un soupir théâtral.

— Penser, c'est dangereux. C'est quelque chose qui se marie mal avec le maniement d'armes de combat. Est-ce que tu médites ?

Euh...

— Visiblement pas, continua-t-il en levant les yeux au ciel, avant de me pointer du doigt. Eh bien, tu devrais essayer. Il faut que tu sois capable de faire le vide dans ton esprit lorsque tu prends une arbalète dans les mains. Si tu commences à penser, que ce soit à ton arbalète ou au fer à repasser que tu as peut-être oublié d'éteindre, ça veut dire que tu es trop distraite pour atteindre ta cible avec efficacité.

Je me hérissai.

— Je ne suis pas en train de me demander si j'ai oublié d'éteindre mon fer à repasser. Je réfléchissais à la nature du bien et du mal.

Kennedy me jeta un regard sévère.

— Évite, alors. Trop réfléchir, ça anesthésie l'âme. Il faut le faire avec un bon whisky, ou dans un bon bain chaud, ou bien ne pas le faire du tout. Et

tout cas, ce n'est pas quelque chose à faire quand tu as le pouvoir de la vie et de la mort entre tes mains.

— Est-ce que ce n'est pas le meilleur moment pour le faire, au contraire ? argumentai-je.

— Non, répondit-il avant de tapoter sa tempe. Dans un moment comme celui-là, quand tu presses la détente, tu le fais parce que tu *sais* que tu dois le faire. Pas besoin de s'arrêter pour y réfléchir. Si tu es distraite par tes propres pensées, tu vas rater ta cible – et tu pourrais bien en mourir.

Kennedy s'arrêta un instant, puis reprit :

— Peut-être que ça n'a pas tant d'importance pour toi, mais il y a des gens autour de toi qui ne meurent qu'une fois et qui comptent sur ta protection.

Je le fixai, stupéfaite.

— Tu es au courant ? À propos de mes... morts ?

— Tous les paras sont au courant, dit-il sombrement. Ne fais pas l'erreur de croire que ton pouvoir est un cadeau du ciel, Emma. Parce qu'il se pourrait bien que ce soit plutôt une malédiction.

— Pourquoi tu me dis ça ? Tu sais très bien que je ne vais plus arrêter d'y penser, maintenant.

— Pas question, dit-il en agitant le doigt. Ne pense pas.

Plus facile à dire qu'à faire ; mais au moins, je comprenais où il voulait en venir. Il ne fallait pas que je sois distraite par mes réflexions. Je devais être dans le moment présent et me concentrer.

J'attrapai l'arbalète, l'armai, la chargeai avec un carreau, et tirai sur le mannequin d'entraînement. Le carreau vola dans les airs et frôla la tête du mannequin.

— Eh ! m'exclamai-je, tout heureuse. Je l'ai presque touché !

— Ça, c'est parce que tu étais encore en train de réfléchir, marmonna Kennedy avec un regard noir. Presque, ça ne suffit pas. Recommence.

Je serrai les dents. OK, très bien. J'allais lui montrer de quoi j'étais faite. J'allais devenir la meilleure tireuse d'élite de ce côté de la Tamise. Kennedy se roulerait à mes pieds en voyant à quel point j'étais devenue bonne. Il...

— Emma ! rugit Kennedy.

Je lui jetai un coup d'œil.

— Oui ?

— Arrête de penser !

Ah. Oui.

Lorsque notre entraînement prit fin, j'avais des ampoules à la base des pouces et mes doigts ressemblaient à de la viande hachée. Plusieurs fois, je m'étais laissée envahir par la frustration. Honnêtement, si Kennedy n'avait pas été là pour me pousser, j'aurais abandonné. Tirer à l'arbalète, ce n'était pas dur, mais tirer à l'arbalète et atteindre avec précision sa cible... ça, c'était différent.

Je lui dis au revoir et parvins même à le remercier d'avoir pris sur son temps libre pour moi, puis je regardai ma montre. Il était encore un peu tôt pour voir Lady Carr ou Lord Fairfax, et Lord McGuigan ignorerait mes appels jusqu'à ce qu'il n'ait plus le choix. Mais peut-être que Lady Sullivan me répondrait.

Je sortis mon téléphone et composai son numéro. La sonnerie résonna plusieurs fois avant que quelqu'un ne décroche. L'affichage du numéro n'était pas toujours très pratique, surtout quand on avait affaire à quelqu'un comme Robert, le bêta de Lady Sullivan. Il adorait avoir l'impression d'être le maître du jeu.

— Inspectrice Bellamy, dit-il après avoir finalement décroché. Que nous vaut donc cet honneur ?

— Je voudrais parler à Lady Sullivan, dis-je. Le plus tôt sera le mieux.

— Eh bien, quelle coïncidence, répondit-il. Il se trouve qu'elle veut vous parler également.

Malheureusement, je savais exactement de quoi elle voulait me parler, et je n'avais pas tellement envie de m'engager sur cette pente-là.

— Pourquoi ne pas passer nous voir dans l'heure ? suggéra Robert. Nous vous accueillerons comme il se doit.

C'était précisément ce que je craignais.

— Si ça ne vous fait rien, répondis-je aussi poliment que possible, je préférerais lui parler au téléphone. Vous pouvez me la passer ?

— Vous voulez que je vous la *passe* ? Mais elle ne m'appartient pas.

Je comptai jusqu'à dix dans ma tête.

— Vous savez très bien ce que je veux dire. Je dois lui parler tout de suite.

— Alors, venez nous voir, inspectrice Bellamy. Vous avez une heure.

Il raccrocha. Je serrai les dents et composai de nouveau le numéro.

— Bonjour, roucoula Robert. Vous êtes bien chez le clan Sullivan. Que puis-je faire pour vous ?

— C’est l’inspectrice Bellamy, dis-je. Comme vous le savez. Laissez-moi parler à votre patronne.

— Inspectrice Bellamy ! Je croyais que nous nous étions déjà mis d’accord. Souhaitez-vous annuler nos plans ?

Je tambourinai des doigts sur la table.

— Vous savez quoi, Robert ? Soit vous me passez Lady Sullivan immédiatement, soit je refuserai de répondre à ses questions concernant ce que je suis et ce que je peux faire. En revanche, je donnerai des explications précises à Lord Fairfax, Lord McGuigan et Lady Carr.

Il y eut un silence. Je savais que je le tenais. Les alphas des clans cherchaient continuellement à obtenir la moindre bribe de pouvoir et de supériorité. Lorsque les alphas obtenaient une information que les autres ne possédaient pas, ils avaient un avantage. C’était pour ça que Lady Sullivan voulait me parler – et c’était aussi pour ça qu’elle ne voudrait pas que je parle aux autres alphas sans elle.

— Une minute.

Son ton amusé avait laissé place à l’irritation. Ça ne me dérangeait pas.

— Emma, reprit finalement la voix tranchante de Lady Sullivan à l’autre bout du fil. J’ai cru comprendre que vous vouliez me parler.

— À vrai dire, Lady Sullivan, je vous demanderai de m’appeler Inspectrice Bellamy.

— Comme vous voudrez, ma chère.

Elle parvenait presque à élever la condescendance au rang d’art.

— Lady Sullivan, je souhaiterais vous voir, vous et les alphas des autres clans, cet après-midi. Il s’agit d’une affaire de police importante et j’espérais pouvoir compter sur votre aide pour organiser ça.

— Mmh... On est jeudi.

— Et alors ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Fairfax est occupé, le jeudi. C’est le jour de son épilation intégrale.

— Il s’épile ? demandai-je sans réfléchir. Mais c’est un loup-garou.

Je disposais dans le clan Fairfax d’un informateur qui me donnait les derniers ragots, mais il n’avait jamais mentionné quoi que ce soit à propos de rendez-vous dans un institut de beauté.

— Eh oui, soupira-t-elle. Ne cherchez pas à comprendre. Venez me voir, et je ferai passer aux autres ce que vous avez à dire.

— Je crois que ça ne sera pas possible, Lady Sullivan. Il faut que vous soyez là tous les quatre. En personne. Au même moment.

— Vous nous demandez beaucoup, inspectrice Bellamy.

Je n'avais pas envie d'aborder le sujet, mais si c'était nécessaire, je le ferais. Ça aurait sans doute été facile pour Lukas de m'aider à rencontrer les quatre alphas, surtout puisque je faisais tout ça pour lui, mais je ne comptais pas le déranger aujourd'hui. Moira était probablement en train d'être incinérée en ce moment précis.

— À vrai dire, fis-je remarquer, l'arrangement que nous avons trouvé après qu'une de vos louves ait tué mon prédécesseur stipule que...

— Très bien, me coupa Lady Sullivan sèchement. J'organiserai votre rencontre. Mais j'attends quelque chose de vous en échange.

Comme tout le monde.

— Je vous écoute.

— Un échantillon d'ADN, répondit-elle sans la moindre hésitation. Un simple coton-tige avec votre salive dessus. Ça ne fera pas mal et ça ne prendra pas longtemps. J'ai toujours pensé que vous étiez spéciale, inspectrice Bellamy, et vos singeries devant la maison de Lady Carr nous l'ont prouvé. Avec un test ADN, je saurai ce que vous êtes sans avoir à craindre de votre part des mensonges ou des fausses pistes.

Étant donné que je ne savais pas moi-même ce que j'étais, ni pourquoi je continuais à revenir d'entre les morts, je n'avais pas de mensonges ou de fausses pistes à lui fournir. Par ailleurs, je n'aurais pas décrit le fait de me faire tirer dessus comme des « singeries ». Mais la requête de Lady Sullivan pouvait être un avantage pour moi. Si elle parvenait à découvrir quel genre de créature j'étais, elle m'épargnerait du boulot. De toute façon, maintenant que tout le monde savait de quoi j'étais capable, je n'avais plus besoin de garder le secret.

Cependant, je ne voulais pas acquiescer trop rapidement. Me montrer réticente me serait bien plus utile.

— Vous m'en demandez trop, répondis-je. Vous donner une information de la sorte serait vraiment stupide de ma part.

— Vous avez vu notre hôpital. Il est du dernier cri, et nos docteurs sont tenus de respecter la confidentialité des informations de leurs patients. Je ne divulguerai à personne les résultats du laboratoire.

— Ma vie privée ne devrait pas être passée au crible sous prétexte que j'essaie de faire mon travail.

— Emma, insista Lady Sullivan avec un claquement de langue. Si vous voulez que je vous aide à réunir les autres alphas en si peu de temps, c'est le

prix à payer en échange. Vous pouvez me faire confiance.

Je ne pouvais *absolument* pas lui faire confiance, mais pour le moment, nos désirs se rejoignaient. Je lâchai un profond soupir.

— Très bien, acquiesçai-je. Puisque je n'ai pas le choix...

— Non, en effet.

— Alors c'est d'accord. Mais la réunion en premier. Je vous donnerai ce que vous demandez ensuite.

— Parfait. Robert vous recontactera pour vous dire l'heure et l'endroit.

J'eus un petit sourire.

— D'accord. À bientôt.

Dès que je raccrochai, Fred passa la tête par l'entrebâillement de la porte et agita une feuille de papier avec une telle nervosité que je me demandai s'il n'avait pas bu trop de Red Bull.

— Patronne, je crois que j'ai quelque chose qui va t'intéresser.

Je le dévisageai.

— Tu viens vraiment de m'appeler patronne ?

— Ben quoi ? dit-il avec un grand sourire. Tu es la patronne de la Brigade Para, après tout.

— Tu ne m'as jamais appelée comme ça avant.

— C'est une erreur que j'ai l'intention de corriger, répondit-il joyeusement.

Je pinçai les lèvres. Alors là, certainement pas. Je n'aimais pas ça.

— Par pitié, Fred, quand on est au bureau, appelle-moi Emma.

— Tu sais, tu ressembles beaucoup à Tony. Il détestait qu'on l'appelle « patron ». Vous auriez fait du bon boulot, toi et lui.

Mon cœur se serra.

— Oui, répondis-je à voix basse. Sans doute.

Puis je m'obligeai à me secouer et repris :

— Qu'est-ce que tu as là ?

— On dit que les morts ne parlent pas, dit-il d'un ton rayonnant en agitant de nouveau la feuille. Mais c'est faux. Ces morts-là avaient plein de choses à dire. J'ai parlé au révérend Knight et j'ai recoupé les activités de ce qu'il pense être des goules avec les dates des enterrements.

— Continue, dis-je en me raidissant.

— S'il y a quelque chose de bien avec l'Église, c'est qu'elle conserve tous ses documents. St Erbin a été construite vers la fin du seizième siècle et,

selon les archives de la paroisse, les tombes ont été dérangées de façon régulière pendant presque deux cents ans.

Je réprimai un frisson. Fred, trop absorbé par la révélation de ses découvertes, ne le remarqua pas.

— Les goules ont toujours été accusées, mais la façon dont les tombes ont été dérangées diffère. Certaines fois, elles ont été ouvertes en creusant par la surface, et d'autres, en creusant par en dessous. On pense que ceux qui passaient par la surface étaient des humains et ceux qui passaient par en dessous étaient des goules.

Ça paraissait logique.

— OK, dis-je avec un signe de tête.

— Vers 1830, tout s'est arrêté. Le gouvernement s'est mis à prendre des mesures contre les donations illégales de corps pour la science. Pendant presque soixante-dix ans, le cimetière de St Erbin est resté en paix.

— Et après ça ? demandai-je en plissant les yeux.

— Les tombes ont commencé à être dérangées à nouveau. Fréquemment.

Je sentis naître de nouveaux soupçons envers Albert Finnegan et ses camarades goules. Avaient-ils décampé vers d'autres cimetières pour leurs besoins alimentaires, avant de revenir à St Erbin au vingtième siècle, pensant qu'ils pourraient passer sous silence leurs vols morbides ?

— En 1901, continua Fred, St Erbin enregistra de nouvelles profanations de tombes. Il y en eut vingt rien que cette année-là.

Je clignai des yeux.

— Vingt ?

— Eh ouais ! lâcha-t-il, rayonnant. Et encore plus l'année d'après. Les archives montrent que chaque année, il y avait de plus en plus de tombes dérangées. Chaque fois, les goules étaient accusées. L'Église n'en parlait pas, bien sûr. Qui voudrait enterrer ses proches dans un endroit pareil ?

— On se le demande, dis-je en serrant les poings.

Foutu Finnegan. Il m'avait menti ! Et moi, perturbée, j'avais cru à son innocence... Je faisais vraiment une piètre inspectrice de police.

— Mais ensuite, continua Fred sans prêter attention à ma colère, pendant quelques années, il n'y eut plus rien. Et tu sais ce qui est arrivé en même temps, durant ces années-là ?

Il ponctua sa phrase d'un sourire plein de fierté.

— Non, Fred, dis-je. Je ne sais pas.

— J'ai trouvé de vieux reçus. Tout concorde, dit-il en sautillant d'un pied sur l'autre. Je n'arrive pas à croire que personne ne s'en soit rendu compte avant.

J'aurais bien aimé qu'il arrête de tourner autour du pot.

— Rendu compte de quoi ?

— Lors de ces années où St Erbin a enregistré une baisse de l'activité des goules, fanfaronna-t-il, ils ont également payé des ouvriers pour procéder à une extermination des nuisibles.

— C'est-à-dire ? demandai-je en fronçant les sourcils.

— Il y avait des taupes, dit Fred avec un sourire qui lui courait d'oreille en oreille. Chaque fois que St Erbin tuait les taupes, aucune activité de goule n'était détectée. Quand ils ne faisaient plus rien pour les arrêter, les goules revenaient. Par conséquent, soit les goules ont une peur mortelle des petits mammifères fouisseurs, soit...

— Soit c'était la faute des taupes du début à la fin, marmonnai-je. Les taupes dérangent le sol et l'église St Erbin pensait que des créatures malveillantes ouvraient les cercueils et volaient les corps. En partie à cause du passé, et en partie à cause de l'endroit où ils sont situés. Mais les goules ont vraiment arrêté de voler des cadavres vers 1800.

Hourra. Finnegan était lavé de tout soupçon.

— Bien joué, Fred, ajoutai-je. C'est du super travail.

Il fit la révérence.

— Ce ne sont peut-être pas des preuves en béton, mais tout colle. Les gérants de l'église avaient trop peur du surnaturel pour se rendre compte de ce qu'il se passait dans leur cimetière. Personne n'a pensé à remettre leurs présomptions en question. Même Liza croyait que les goules continuaient à voler des cadavres.

Je me relâchai un peu, mais ça n'expliquait pas tout.

— Ce ne sont pas les taupes qui ont pris le corps de Julian Clarke, fis-je remarquer.

— En effet, dit Fred en levant un doigt. Mais il y a deux points capitaux qu'il ne faut pas oublier. Au cours des quatre dernières années, l'église St Erbin a enregistré cinq cas importants de tombes dérangées. À chaque occasion, des photos ont été prises à la fois par le révérend Knight et aussi par son prédécesseur, le révérend Reginald Baxter. Ces cinq fois-là, le sol était tout retourné. Peut-être à cause de taupes, mais la terre remuée sur les photos indique que non. J'ai regardé les bulletins météo. Juste avant que les

tombes ne soient dérangées, le temps était mauvais ; orage, brouillard, averse, ce genre de choses. Le genre de temps qui permettrait à quelqu'un qui creuse une tombe dans un cimetière en pleine ville de passer inaperçu pendant quelques heures. En plus, à chaque fois, c'était le corps de quelqu'un qui avait été enterré moins de dix jours auparavant.

— Une goule rebelle ? Qui agirait à l'insu de Finnegan ?

— Non, dit Fred en secouant la tête. Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que les corps enterrés n'étaient pas ceux d'humains, dit-il en me fixant. C'était ceux de loups-garous. Et comme nous le savons...

— Les goules ne mangent pas les loups-garous, terminai-je à sa place.

Chapitre 11

Peu de temps après que j'eus persuadé Fred de rentrer chez lui et de se reposer pour le reste de la journée, la sonnette de la Brigade Para retentit. Lorsque j'ouvris la porte, une femme loup-garou se tenait devant moi, avec sur le bras une étiquette jaune qui indiquait son statut de zêta. Je ne savais pas qui elle était, mais elle était gradée, même si encore tout en bas de la hiérarchie.

Elle me dévisagea, les yeux ronds comme des soucoupes. Il n'y avait qu'une vague lueur jaune dans ses iris, mais ses épaules étaient larges et elle était assez trapue. Je notai également le fin duvet doré sur ses bras. Tous ces attributs physiques indiquaient qu'elle était née dans le clan en tant que bébé loup, au lieu d'être transformée par la suite.

Je me félicitai mentalement. Non seulement je devenais de plus en plus observatrice, mais j'en savais aussi de plus en plus sur les paras en général. Peut-être que tout espoir n'était pas perdu pour moi.

— C'est quoi, cette odeur ? demanda-t-elle, visiblement fascinée.

— De la verveine et de l'aconit, répondis-je.

J'avais changé les herbes ce matin. Toutes deux étaient parfaitement inoffensives, même pour les loups-garous, mais c'était une méthode sûre pour séparer les humains des paras. Si vous ne pouviez pas sentir les herbes, vous n'étiez pas un para, même si vous étiez persuadé du contraire.

— Cool, lâcha-t-elle tout en continuant à me fixer. C'est vrai que vous ne pouvez pas mourir ?

Je fis la moue.

— Euh... Je peux mourir. C'est que, quand ça arrive... C'est compliqué, en fait.

— Cool, dit-elle en clignant des yeux. Je peux vous toucher ?

— Non, répondis-je, les sourcils froncés.

Elle hocha la tête.

— OK. Pas de souci.

— Je peux faire quelque chose pour vous aider ? demandai-je. Vous voulez signaler un crime ? Vous avez besoin d'aide ?

Elle me fixa encore un moment, puis elle sembla se secouer.

— Non, répondit-elle avec hésitation. J'ai un message pour vous. Vous devez rencontrer les alphas au night-club de Lord Fairfax dans vingt minutes. Je peux vous escorter, si vous voulez.

Elle retint sa respiration ; de toute évidence, elle espérait de tout son cœur que j'avais besoin d'aide pour faire environ un kilomètre à pied en pleine journée. Évidemment, ce n'était pas le cas, mais ça faisait aussi partie de mon travail de créer des relations avec le plus de paras possible.

— Ce serait gentil.

— Cool, rougit la louve.

— Je vais juste prendre ma veste.

Elle hocha la tête et je fis un détour par le bureau pour attraper mon téléphone et envoyer un message à Devereau Webb. Quand je revins à l'entrée, la louve examinait ses ongles manucurés avec beaucoup d'intérêt.

— Merci d'avoir attendu, dis-je. Comment tu t'appelles ?

Puis je me raclai la gorge et repris :

— Je veux dire, comment voudrais-tu que je t'appelle ?

— Pa... En fait, c'est Buffy.

Je haussai un sourcil.

— Buffy ?

— Ouais.

Elle se pencha vers moi et me murmura à l'oreille :

— Mais ne le dites pas aux vampires.

OK... Je commençais à comprendre ce qu'il se passait. Lady Sullivan continuait à croire qu'elle pouvait se payer ma tête comme si j'étais une idiote bourrée de naïveté. D'accord, j'étais souvent naïve, et j'étais aussi idiote, parfois – mais pas à ce niveau-là.

« Buffy » avait beau faire semblant d'être une gamine écervelée, j'avais le sentiment qu'elle ne l'était en fait pas du tout. Mais j'allais jouer le jeu pour le moment. Les loups-garous continuaient à me sous-estimer ? Je n'allais pas les détromper. À long terme, c'était dans mon intérêt.

Buffy m'adressa un joli sourire.

— Le night-club de Lord Fairfax est par ici, me dit-elle.

— Super ! m'exclamai-je. Montre-moi la route.

Nous tournâmes à droite et nous éloignâmes de la Brigade Para. À mi-chemin, la louve sortit un miroir de poche de son sac et commença à examiner son reflet. La bouche en cœur, elle fit la moue et rejeta ostensiblement ses cheveux en arrière. Je la vis aussi me regarder dans le

reflet du miroir. Ça ne dura qu'une seconde, mais c'était suffisant pour confirmer mes soupçons.

— Depuis combien de temps es-tu une zêta, Buffy ? demandai-je.

— Presque trois ans.

Ses yeux brillèrent d'une ferveur que je voyais souvent chez les loups. C'était probablement la seule chose à propos de laquelle elle était sincère.

— Alors tu vas bientôt devenir epsilon ? dis-je, en faisant référence au rang au-dessus de zêta.

— Oh là là, gloussa Buffy. J'adorerais devenir epsilon, mais ça risque de prendre un moment. Il faut d'abord que je fasse mes preuves pour ça.

Oh oh. Se rapprocher de moi et informer son clan de tout ce qu'elle avait appris à mon sujet serait une bonne façon de faire ses preuves. Je n'étais pas la seule personne à Londres qui se construisait un réseau d'informateurs ; apparemment, Lady Sullivan le faisait aussi, et elle m'avait envoyé quelqu'un qui savait jouer la comédie pour endormir ma méfiance. À tous les coups, Buffy prévoyait de me coller à l'arrière-train, en espérant sans doute s'attirer ma confiance rapidement grâce à son apparence de fille superficielle.

— Je peux vous poser une question ?

— Bien sûr, répondis-je. Je t'écoute.

— Qu'est-ce qui est arrivé à vos doigts ? Ils ont l'air en mauvais état.

Je baissai les yeux vers mes mains abîmées.

— Entraînement à l'arbalète, dis-je. En tant qu'officier de la Brigade Para, j'ai la permission de porter une arbalète que je peux utiliser contre les paras si besoin. Mais c'est beaucoup plus dur que je ne l'imaginais de m'en servir. Il faudrait que j'achète une paire de gants.

— C'est impressionnant, dit Buffy en se mordant la lèvre. Je ne pourrais jamais apprendre à utiliser une arbalète.

— Je ne suis pas certaine d'y arriver non plus.

— Ah bon ? Moi, je suis sûre que vous êtes super douée. Vous pouvez la charger ?

— Ça, j'y arrive.

— Et vous pouvez tirer ?

— Oui, dis-je en hochant la tête. Je peux frapper une cible avec une précision de 50 %. Hourra.

— Waouh ! s'exclama-t-elle en secouant la tête, l'air émerveillé. C'est génial.

Puis elle me regarda des pieds à la tête et ajouta :

— Mais vous n'en portez pas, là.

— Non. Mon prof ne veut pas que je la prenne avec moi tant que ma précision ne sera pas de 90 %.

— Je suis sûre que ça ne mettra pas longtemps !

Sa voix était exagérément admirative. Lady Sullivan pensait vraiment que j'allais tomber dans le panneau ?

— C'est ce qu'on verra, répondis-je en souriant.

— Peut-être qu'un jour, vous pourrez me montrer comment on l'utilise.

— Mmh, répondis-je évasivement. Peut-être.

Nous traversâmes la rue et passâmes devant une série de magasins ouverts pour rejoindre l'artère principale. Buffy s'arrêta devant la vitrine d'une petite boutique de vêtements et montra du doigt un mannequin exposé.

— Regardez cette jupe ! J'adorerais pouvoir mettre quelque chose comme ça. Mais je n'ai pas les jambes qu'il faut. Mon côté loup est trop visible, ça ne m'irait pas.

— Si tu en as envie, tu devrais l'acheter, lui dis-je. Et la porter aussi souvent que possible.

— Si seulement, gloussa-t-elle, avant de me montrer une rue perpendiculaire. Il y a un autre magasin par là qui vend le même genre de vêtements. C'est un raccourci vers le night-club de Fairfax. On pourrait passer par là et regarder la vitrine en même temps ? Si ça ne vous embête pas, bien sûr !

— Aucun problème, dis-je avec un sourire.

Celui qu'elle m'adressa en retour était presque aveuglant.

— Merci !

Je soupirai. Elle se donnait vraiment à fond. Dommage que ses efforts ne serviraient à rien finalement.

Nous empruntâmes la ruelle. J'étais déjà passée par ici auparavant et je savais qu'elle était très étroite et souvent déserte. Je me souvenais vaguement de la boutique que Buffy avait mentionnée ; ses articles étaient un peu trop tape-à-l'œil pour moi, mais ça ne m'étonnait pas qu'ils lui plaisent.

Je regardai à nouveau ma montre, en espérant que le détour ne nous fasse pas perdre trop de temps. Puis je sentis un frisson courir le long de ma nuque et une pensée déplaisante me frappa. Peut-être que Lady Sullivan

n'essayait pas d'obtenir des informations à mon sujet. Peut-être que c'était plus sinistre que ça.

Buffy commença à accélérer le pas et s'éloigna de moi. Je jetai un regard en arrière. Deux silhouettes sombres apparurent au bout de la ruelle, me bloquant toute sortie. Un élan de colère me traversa. Je n'avais pas le temps ! Pas étonnant qu'elle m'ait posé tant de questions à propos de mon arbalète.

— Buffy, dis-je, quoi que tu aies en tête, je te suggère de changer tes plans.

Elle se retourna pour me faire face. Une grande partie de son visage avait déjà entamé la métamorphose : des moustaches poussaient partout sur sa peau.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Sa bouche se transforma sous mes yeux et s'allongea pour devenir un museau : il y eut un craquement lorsque ses os se mirent à bouger.

Je lâchai un grognement.

— Non, dis-je en injectant autant de pouvoir que possible dans ma voix. Arrête.

Je sentis les vibrations qui accompagnaient l'ordre se réverbérer dans mes mots. Parfois, ça fonctionnait, mais Buffy était loin d'être faible et je ne connaissais pas son vrai nom. Qu'elle soit une simple zêta ou non, mes tentatives pour la maîtriser ne donnèrent rien du tout. De toute évidence, elle n'avait pas été choisie simplement pour ses talents de comédienne, et sans son vrai nom, je ne parviendrais pas à la contrôler. Ses yeux jaunes brillaient d'un amusement glacial. J'avais quelques secondes devant moi, au mieux.

Je regardai rapidement autour de moi pour trouver quelque chose pour me défendre. Un couvercle de poubelle ferait l'affaire, ou même quelques détritiques que je pourrais lui lancer. Malheureusement, il n'y avait rien de tout ça. J'étais coincée dans une ruelle avec de hauts murs de chaque côté, un loup-garou en face de moi et deux derrière moi. Selon toute probabilité... j'étais foutue.

Ma colère se transformait en panique, et mes vieux traumatismes remontaient à la surface. *Non !* me dis-je. Je n'avais pas le temps pour ça. Je serrai les dents, contractai le ventre et baissai mon centre de gravité pour me préparer à ce qui allait suivre.

Une seconde plus tard, Buffy plongeait.

Son corps de loup me percuta avec force. Son objectif était clairement de me faire tomber par terre pour que je sois complètement sans défense. Ce que Buffy ne savait pas, c'est que j'étais plus forte que je n'en avais l'air. Je parvins à rester debout, et lorsqu'elle se recula, je lui donnai un gros coup de pied qui lui fit pousser un gémissement. Ma petite victoire aurait dû me procurer de la satisfaction, mais j'entendais déjà des pas précipités derrière moi.

Je ne pris pas la peine de me tourner pour regarder. Je savais qui était en train d'arriver et pourquoi. À la place, je baissai la tête et fonçai vers l'avant. La meilleure chose à faire à présent était de dépasser Buffy. Malgré toutes mes morts et tous mes réveils en meilleure forme physique, dotée de plus de force et de rapidité, je doutais de pouvoir semer un loup. Mais si j'arrivais à mettre un peu de distance entre eux et moi, je pourrais atteindre l'avenue et sa toute relative sécurité. Ils ne m'attaqueraient pas devant des témoins.

Je passai à toute vitesse à côté d'elle. Pendant un moment, je crus avoir réussi, puis j'entendis un bruit de tissu qui se déchire et je sentis ses dents racler le bas de mon mollet. Je retirai vivement ma jambe avant qu'elle ne puisse percer ma chair. Du coin de l'œil, j'aperçus mes deux autres poursuivants ; tous deux s'étaient transformés et me fixaient avec l'attention pleine de détermination de deux prédateurs.

Les conseils de Kennedy me revinrent à l'esprit. J'inspirai un grand coup et m'obligeai à ne pas penser – avec succès. Mon corps prit le relais ; et il prit aussi la fuite.

Je bondis vers la gauche, utilisant mon élan pour grimper le long du mur d'un côté avant de sauter en me tournant pour atteindre le haut de l'autre mur. Mes doigts agrippèrent la surface rugueuse tandis que mes pieds raclaient les briques pour trouver un appui. Les muscles de mes biceps se contractèrent. Je me hissai sur le mur en donnant un coup de pied au loup qui claquait des dents près de mes jambes.

Le mur était épais de plusieurs centimètres, et il était facile de rester en équilibre dessus. Je commençai à courir, en faisant attention à mon équilibre, comme une gymnaste sur une poutre. Je ne savais pas comment j'allais faire pour descendre, mais je faisais confiance à mon instinct pour m'emmener en sécurité. Pour l'instant, c'était ma seule arme.

Les trois loups en bas se mirent à gronder, et coururent dans l'allée sans se laisser distancer. S'ils décidaient de s'allier, j'étais cuite. J'accélérai encore

le pas ; le vent se glissait dans mes cheveux tandis que je courais.

Je n'allais pas pouvoir continuer indéfiniment ; un bâtiment élevé m'attendait un peu plus loin et coupait le mur. Il était trop haut, et sa surface beaucoup trop lisse pour que je puisse m'en servir. Je serrai les dents en me demandant s'il ne me serait pas possible de sauter sur le mur d'en face. Puis j'aperçus une maison en rénovation à ma droite. C'était pratiquement une coquille, sans portes ni fenêtres pour me barrer l'entrée. Ça ferait l'affaire.

Je sautai du mur, m'éloignant ainsi des loups-garous, et atterris maladroitement dans un jardin jonché de débris. Une douleur aiguë me traversa la cheville. De l'autre côté du mur, un loup hurla. Tout en m'obligeant à combattre la douleur, je me relevai difficilement et entrai dans la maison.

Il n'y avait pas d'ouvriers. C'était malheureux, mais pas catastrophique. Tout ce que j'avais à faire, c'était courir jusqu'à la porte d'entrée, sortir dans la rue derrière, et je serais en sécurité. Malheureusement, en arrivant dans le couloir, je me rendis compte que la porte était bloquée ; deux énormes piles de bois me barraient la sortie.

Je jurai. La seule façon de ressortir, c'était par là où j'étais arrivée ; et les loups y seraient sans doute, maintenant. Comme je n'avais pas le choix, je me précipitai vers les escaliers et les montai encore plus rapidement que je ne l'avais fait dans l'immeuble de Devereau Webb. Au premier étage, il n'y avait que des pièces vides ; les planchers étaient nus et les pans de tapisserie qui retombaient des murs semblaient se moquer de mes pauvres tentatives d'évasion. Je montai à l'étage du dessus. Pareil. Le bâtiment n'avait que trois étages, sans compter le rez-de-chaussée. Si je ne trouvais pas quelque chose d'utile à ma survie très vite, j'étais fichue.

J'arrivai au dernier étage. D'un côté, il y avait une vieille salle de bain, mais la porte pendait de ses gonds et ne m'offrirait pas la moindre protection. Je fonçai dans la pièce la plus large, qui donnait sur l'avenue animée. Les fenêtres étaient recouvertes d'une simple bâche en plastique. Je l'arrachai et sortis sur un petit balcon. J'entendais déjà les pas des loups qui montaient les escaliers en dessous.

Le sol était loin, et j'avais sans doute peu de chances de sauter et d'atterrir sur le trottoir sans me blesser sérieusement. Ce serait sans doute plus simple d'atterrir sur la tête et de mourir à nouveau. Mais j'avais des choses prévues aujourd'hui, et une énième visite à la morgue n'en faisait pas partie.

Je levai les yeux. Le toit n'était pas très loin.

Je grimpai sur la petite rambarde en fer du balcon. En tendant le bras, je pourrais attraper la gouttière. Elle avait l'air rouillée et ne semblait pas très solide ; je n'étais pas certaine qu'elle pourrait supporter mon poids, mais je n'avais pas d'autre option. Je retins ma respiration et sautai.

Comme prévu, la gouttière remplie de mousse céda presque immédiatement et s'affaissa de trente centimètres, m'entraînant avec elle. Je l'agrippai avec force tandis que mes pieds pendaient dans le vide. Il y eut un craquement sonore. Je jetai un regard à la dernière charnière de la gouttière : les vieilles vis qui la maintenaient en place étaient en train de sortir du mur de briques. Avec un dernier sursaut d'énergie, je relâchai ma prise et bondis vers le ciel.

Au début, je crus que ça n'avait pas fonctionné. Je m'attendais à moitié à voir le sol approcher à toute allure avant de sombrer dans le néant. Au lieu de ça, je me retrouvai en équilibre précaire sur les tuiles glissantes du toit. Je ne savais pas bien comment j'avais réussi cet exploit, mais j'y étais arrivée.

Je me relevai difficilement, une main sur les tuiles du toit en pente, l'autre bras tendu vers l'extérieur pour assurer ma stabilité, puis je commençai à avancer sans regarder en arrière. Les grondements et claquements de dents des loups furieux d'avoir échoué me suffisaient.

Je continuai jusqu'à atteindre la fin de la rangée d'immeubles. Le dernier bâtiment était une chambre d'hôtes, ce qui signifiait qu'il y avait un escalier de secours. Je fis une glissade de trois mètres jusqu'à ce que mes pieds atterrissent sur du métal solide, puis je descendis en courant et rejoignis les passants dans la rue en dessous.

J'avais réussi. En revanche, j'étais absolument furax.

Chapitre 12

Dix minutes plus tard, je me présentai à l'entrée du night-club de Lord Fairfax, tout en espérant avoir l'air insouciant et décontractée. Le portier, pour sa part, ne se montra pas aussi nonchalant que moi.

— Inspectrice Bellamy, dit-il précautionneusement, le regard glissant vers ma joue. Que puis-je faire pour vous ?

— Vous ne m'attendiez pas ?

— Euh, non, répondit-il en s'humectant les lèvres. Mais je peux aller vérifier...

Je le coupai en levant la main.

— Inutile.

De toute évidence, Lady Sullivan n'avait pas prévu que je m'en sorte à si bon compte, et elle n'avait pas organisé la réunion que j'avais demandée.

— Lord Fairfax est-il ici ?

— Oui.

— Je veux le voir, dis-je d'une voix dure qui n'admettait pas de refus.

Pour une fois, ma tactique fonctionna.

— Entrez et allez tout droit, dit le portier.

Puis il appuya sur son oreillette et ajouta en murmurant :

— Le petit cul de la Brigade Para est là.

On m'avait déjà appelée bien pire que ça. Je fronçai le nez et entrai à grands pas dans la salle principale du night-club. J'étais déjà venue une fois ici, avec Lukas à mes côtés. Ce soir-là, le club était fourmillant d'activité, mais à cette heure-ci, il était presque vide, à part des agents d'entretien qui nettoyaient la piste de danse et quelques employés qui installaient les tables. Ils m'adressèrent un regard curieux, qui se transforma en froncement de sourcils. Je portai la main à ma joue : mes doigts en ressortirent humides et collants. Je les fixai. Si une vilaine trace d'huile sur la peau était la seule preuve de ce qu'il venait de m'arriver, ça voulait dire que je m'en étais bien sortie.

Tout au bout de l'immense salle, une porte s'ouvrit et Lord Fairfax en sortit, accompagné de loups-garous que je reconnus comme ses fidèles bêtas. Un sourire était plaqué sur son visage, mais je sentis la tension qui se cachait derrière.

— Inspectrice Bellamy. Que me vaut ce plaisir ?

— Je voudrais vous voir, ainsi que Lady Carr et Lord McGuigan, répondis-je. Tous en même temps. Et tout de suite.

— Puis-je vous demander pourquoi ? dit-il en m’observant attentivement.

— Je vous expliquerai quand tout le monde sera là. Il s’agit d’une affaire de police, Lord Fairfax, et j’espère que vous accepterez de coopérer.

— Je me garderais bien de ne pas le faire, dit-il, mais je ne peux pas parler au nom des autres. Nous sommes tous très occupés, et même si la relation entre la Brigade Para et les clans a récemment changé, je ne sais pas si les autres seront aussi désireux que moi de vous aider.

Je n’avais plus l’intention de jouer à la fille sympa ou d’obéir à leurs stupides règles tacites.

— Dans ce cas, vous pouvez leur dire que s’ils ne se présentent pas à votre night-club d’ici vingt minutes, je ferai en sorte que leur vie devienne un enfer, que ce soit de façon légale ou non.

Fairfax sembla plus intrigué qu’effrayé par ma vaine menace. Il se frotta le menton.

— Voulez-vous que je contacte les autres pour vous ?

— Avec plaisir.

Je tirai une chaise et m’installai. Fairfax se tourna vers le bêta le plus proche.

— Appelle les autres alphas, tu veux ? Dis-leur de venir aussi vite que possible.

— Sauf Lady Sullivan, intervins-je en relevant le menton. Nous n’avons pas besoin d’elle.

Devereau Webb trouverait bien un moyen de s’en sortir sans elle. Et si ça ne lui plaisait pas, tant pis. J’avais atteint ma limite.

Lord Fairfax me jeta un regard étrange.

— Très bien. Fais ce que dit l’inspectrice.

Le bêta s’inclina et s’éloigna. Je me renfonçai dans mon siège. Avec un peu de chance, ça ne prendrait pas trop longtemps. Fairfax s’assit en face de moi et m’observa pendant un long moment, cherchant visiblement à deviner ce qu’il se passait. Réalisant qu’il n’y parvenait pas, il demanda :

— Voulez-vous à boire, inspectrice ?

— De l’eau, répondis-je. S’il vous plaît.

En quelques secondes, un grand verre d’eau fut posé devant moi. De la condensation se formait déjà sur les parois. Je le vidai en trois secondes et

m'essuyai la bouche avec le dos de ma main. Fairfax fit signe à ses hommes de m'en apporter un deuxième, tout en continuant à m'observer.

— Tout le monde en ville parle de vous, vous savez ? dit-il.

— Mmmh.

— Je n'ai jamais ne serait-ce qu'entendu parler de quelqu'un possédant une capacité comme la vôtre.

Je levai les yeux vers les siens.

— Le mot « capacité » sous-entend que c'est quelque chose que j'ai travaillé et que je suis capable de maîtriser. Revenir d'entre les morts n'est pas une capacité, c'est une bizarrerie.

— Une bizarrerie ou un coup de chance ?

Le visage de Buffy en train de prendre l'apparence d'un loup me revint en tête.

— Je ne me sens pas très chanceuse pour le moment, marmonnai-je.

Mon regard noir indiquait à Fairfax que je ne voulais pas continuer cette conversation. Heureusement, il comprit le message et resta silencieux.

J'en étais à mon troisième verre d'eau lorsque Lady Carr et Lord McGuigan entrèrent. Ni l'un ni l'autre ne semblaient très heureux.

— Nous ne sommes pas à vos ordres, mademoiselle Bellamy, commença McGuigan sans même un mot de salutation.

— Bonjour, Lord McGuigan, dis-je d'un ton entendu. Et ce n'est pas *mademoiselle*, mais *inspectrice* Bellamy.

Je lui jetai un regard noir pour bien faire passer le message. Après l'heure que je venais de passer, je n'étais pas d'humeur à faire des concessions. Lady Carr pinça les lèvres.

— Lady Sullivan va nous rejoindre ?

— Non, répondis-je au moment précis où la dernière alpha des loups entra dans la pièce.

— Bonjour.

Elle traversa la salle et s'assit à côté de moi sans me regarder. Je me tournai vers elle.

— Votre présence ici n'est pas nécessaire.

Les trois autres alphas me regardèrent avec intérêt. Je croisai les bras.

— Vous ne pouvez pas m'exclure, répondit Lady Sullivan.

Sa voix était calme et douce, mais je sentais la dureté qui se cachait derrière.

— Je le peux, et je le ferai.

Puis je relevai la tête vers les autres.

— Excusez mon apparence débraillée. Je viens juste d'échapper à une tentative d'assassinat en venant ici, expliquai-je avant de pointer Lady Sullivan du doigt. Organisée par elle.

J'eus au moins la satisfaction de voir que les trois autres alphas avaient l'air choqués.

— C'est ridicule, nia Lady Sullivan. Déjà, nous savons que vous ne pouvez pas mourir. Il ne peut donc pas y avoir tentative d'assassinat sur votre personne. Et ensuite, je n'aurais jamais donné mon accord pour une telle chose.

Je ne pris pas la peine de répondre à ça, mais Lady Carr était plus influençable.

— Sullivan n'a pas tort, dit-elle. Si vous ne pouvez pas mourir, on ne peut pas tenter de vous assassiner.

— Comme vous le savez tous, répondis-je en adoptant une expression neutre, je *peux* mourir. La seule différence, c'est que quand je meurs, douze heures plus tard, je reviens à la vie. Quelqu'un qui voudrait en savoir plus là-dessus pourrait très bien me tuer et prendre possession de mon corps afin d'observer ce qu'il se passe. Voire procéder à des expériences sur mon cadavre temporaire.

Je me penchai et ajoutai :

— Un inspecteur de la Brigade Para a déjà été tué cette année à cause d'un loup-garou. Les gros bonnets de la Police Métropolitaine ont décidé que c'était dans l'intérêt de tout le monde de garder le silence sur les circonstances de sa mort. Il y a déjà suffisamment de racisme anti-paras pour éviter de rajouter de l'huile sur le feu. Mais je vais être claire : la prochaine fois que je serai agressée, je raconterai au monde entier ce qui est arrivé à Tony Brown. Et je demanderai rétribution pour ce qu'on m'a fait subir. Peu importe ce que vous pensez de moi, ou de la Brigade Para en général, je reste un officier de police.

Je tournai la tête vers Lady Sullivan et la regardai droit dans les yeux.

— Refaites ça encore une fois et vous le regretterez toute votre vie, je vous le promets.

En voyant la rapide lueur d'émotion qui traversa son visage, j'étais certaine qu'elle allait de nouveau nier sa culpabilité. Au lieu de ça, elle baissa le regard. C'était assez extraordinaire de voir une alpha loup-garou montrer un signe de soumission.

— Très bien, marmonna-t-elle. Je vous présente mes excuses.

Lord Fairfax fronça le nez, l'air désapprobateur.

— Cette histoire ne me plaît pas du tout. Je n'ai rien à voir avec les actions de Sullivan, et je les aurais empêchées si j'avais été au courant, mais acceptez tout de même mes excuses, inspectrice Bellamy.

— Espèce de lèche-bottes, dit Lady Carr en levant les yeux au ciel.

Lord McGuigan lui donna un coup de coude dans les côtes et lui murmura quelque chose. Je ne fus pas sûre d'avoir bien entendu, mais ça ressemblait à « Horvath ».

— Le clan McGuigan tient également à exprimer sa stupéfaction et à présenter ses excuses, inspectrice Bellamy, dit-il ensuite à voix haute. D'ailleurs, nous souhaiterions vous fournir une protection. J'ai quelques loups-garous très bien entraînés qui pourront s'assurer que ce genre de chose ne se reproduise plus.

Lady Carr se dépêcha de suivre le mouvement.

— Les loups du clan Carr sont plus que qualifiés pour ça. Je vous enverrai ma protection rapprochée personnelle. Ils veilleront à votre sécurité.

— Je n'ai pas besoin de votre protection et je n'en veux pas, répondis-je, le dos bien droit. Ce que je veux, c'est être capable de me balader dans la rue sans craindre une attaque de la part de vos foutus loups. Peut-être que vous n'êtes pas satisfaits de votre nouvelle situation, peut-être que vous préféreriez la façon dont les choses se faisaient avant mon arrivée, mais réfléchissez-y. Si je m'en vais, ce sera encore pire pour vous. Ma patronne, la commissaire Barnes, fera tout pour s'en assurer. Alors je vous conseille de ne pas cracher dans la soupe.

Je les observai, les uns après les autres, et reçus en retour quatre grognements indiquant qu'ils avaient compris. Lady Carr se leva et se prépara à partir.

— Assise, ordonnai-je d'un ton claquant.

L'alpha loup-garou se rassit immédiatement. Elle avait l'air surprise ; ça faisait sans doute très longtemps que personne ne lui avait donné d'ordre. Tant pis pour elle. Je n'étais pas d'humeur à m'amuser.

— Si j'ai organisé cette réunion, ce n'était pas pour parler de ma sécurité, dis-je en regardant ma montre. Un humain désire vous parler à tous. J'imagine qu'il se trouve à l'extérieur du night-club à cet instant précis. Je lui ai dit que j'essaierais d'organiser une réunion entre vous et lui. En échange, il me donnera des informations qui pourront, je l'espère, m'aider à

capturer la personne qui a attaqué un vampire hier. Le mois dernier, Lord Horvath vous a aidés quand vous aviez des problèmes. C'est maintenant à votre tour de lui accorder votre aide.

— Ça me va, répondit Fairfax en haussant les épaules.

— C'est tout à fait acceptable, approuva Lady Sullivan.

Les deux autres alphas hochèrent la tête. Je faillis me mettre à rire. Si Lady Sullivan n'avait pas essayé de me tuer, ils se seraient montrés bien plus réticents, même si c'était pour aider Lukas. Ils auraient accepté, en fin de compte, mais ils auraient fait semblant de refuser jusqu'à la toute dernière minute. Les loups aimaient faire montre de leur pouvoir d'une façon bien différente de celle de Lukas ou des autres vampires. Peut-être que le fait d'être passé à un cheveu de la mort m'avait été bien utile, finalement.

Lord Fairfax s'adressa à l'un de ses bêtas, qui montait la garde à l'entrée.

— Va voir dehors s'il y a un humain qui attend. Son nom est...

— Devereau Webb, répondis-je à sa place.

— S'il est là, fais-le entrer, ordonna Fairfax.

Nous attendîmes en silence – mais ce n'était pas un silence amical. C'était un de ces silences où tout le monde se sentait mal à l'aise, le genre qui prenait de plus en plus de place dans la pièce et qui créait l'anxiété et l'inconfort. Tout le monde évitait de se regarder dans les yeux, en particulier Lady Sullivan.

Quand le bêta de Fairfax réapparut avec Devereau Webb sur les talons, il y eut un soupir de soulagement collectif dans la pièce. J'étais soulagée que Webb m'ait pris au mot et se soit précipité ici. Quel que soit le sujet dont il voulait discuter avec les alphas, c'était visiblement important, et ça m'intriguait.

Peut-être que Webb parvenait à ressentir la tension qui flottait, mais il ne le montra pas. Il entra à pas assurés dans la pièce derrière le loup bêta, les épaules en arrière et les mains dans les poches. Avec un sourire confiant, il s'avança vers nous, attrapa une chaise vide et s'assit dessus en écartant les jambes à tel point que ses genoux frôlèrent ceux de Lord McGuigan.

Au lieu de paraître irrité par le contact, McGuigan sembla charmé. Contrairement à moi.

— Merci, inspectrice Bellamy, dit Webb. Je me charge du reste.

De toute évidence, c'était une invitation à quitter la pièce, mais je l'ignorai et croisai les jambes.

— On vous écoute, monsieur Webb.

J'étais certaine qu'il allait me demander de les laisser tranquilles, mais il sembla se raviser et m'adressa un sourire amical en haussant les épaules.

— Très bien, inspectrice, dit-il avant de regarder autour de lui. Avant toute chose, merci à tous d'être venus. Je sais que vous êtes des gens importants et que votre temps est précieux.

— C'est ça, c'est ça, coupa Lady Carr en faisant claquer sa langue. Arrêtez de tourner autour du pot, jeune homme.

Ça devait faire un bon moment que personne n'avait plus appelé Devereau Webb ainsi.

— Je suis ici pour vous demander une faveur. Je sais que votre politique de recrutement est très sévère et qu'il y a de nombreuses règles à suivre concernant les humains qui veulent devenir des loups. Mais je sais aussi que vous cherchez du sang neuf pour garder les lignées de vos clans aussi saines que possible, et que vous ne recrutez que les meilleurs.

Je clignai des yeux. Devereau Webb voulait devenir un loup-garou ? C'était de ça qu'il s'agissait ?

— Et vous pensez être le meilleur ? dit McGuigan d'un ton traînant.

Tout en parlant, il me jeta un regard de dérision ; la requête de Webb devait lui sembler beaucoup trop banale, et c'était moi qui avais insisté pour qu'ils le rencontrent.

— Je ne suis pas ici pour moi-même, répondit nonchalamment Devereau. Intéressant.

— Le suspense est insoutenable, dit Lady Sullivan, qui semblait au contraire s'ennuyer énormément. Pour qui êtes-vous ici, alors ?

— J'y viens, dit Webb en se penchant, son expression soudainement grave. Je ne sais pas trop ce que l'inspectrice Bellamy vous a dit sur moi. Je ne suis peut-être pas un para comme vous, mes bons hôtes, mais j'ai un pouvoir considérable et un réseau étendu.

— Nous aussi, fit remarquer McGuigan.

Il avait l'air à deux doigts de se lever et de partir. Webb avait intérêt à se dépêcher d'en venir au fait. Il reprit :

— Disons juste, sans nommer personne, que j'ai des informations accablantes sur certains politiciens haut placés. Je suis en position de négocier avec eux – en fait, je l'ai déjà fait. Je sais que vous vous réunissez à St James's Park pendant la pleine lune. Je sais aussi que le parc est bien trop petit pour vous tous. J'ai négocié un accord garantissant l'usage

exclusif de Regent's Park à un clan, et un seul. Certaines zones seront toutefois hors limites.

Avec un sourire, il continua :

— Le zoo, par exemple. Le terrain de sport du Hub également. Mais même sans ces deux zones, la surface concernée est considérable. C'est le genre de cadeau que l'argent ne peut acheter.

Je n'avais pas besoin de regarder les alphas pour savoir l'effet que leur faisait la proposition. Ce n'était un secret pour personne : St James's Park était petit et bondé quand les quatre clans l'utilisaient pendant la pleine lune pour la transformation obligatoire de leurs loups-garous. Pouvoir utiliser ne serait-ce qu'une partie de Regent's Park changeait la donne.

— Et en échange de ce cadeau ? demanda Lord Fairfax d'un ton si exagérément ennuyé que je compris qu'il salivait presque à l'idée d'avoir un espace aussi vaste à la disposition de son clan. Que voulez-vous ?

— Vous autoriserez une personne, que je nommerai spécifiquement, à être mordue assez de fois pour qu'elle se transforme en loup-garou. C'est tout. Je ne m'attends pas à ce que cette personne reçoive un traitement de faveur. Ce qu'elle fera après sa transformation, ses chances de devenir un loup gradé, tout ça, ce sera de son ressort. J'ai confiance en son incroyable potentiel et je pense qu'elle pourra devenir un atout incroyable pour le clan qui l'acceptera.

— Si cette personne est si extraordinaire que ça, dit Lady Carr en m'ôtant les mots de la bouche, pourquoi aller si loin pour la faire admettre ? Pourquoi ne pas procéder comme les autres et nous présenter sa candidature pour une transformation ? Quelqu'un d'aussi incroyable serait sûr d'être sélectionné.

Le sourcil gauche de Devereau Webb se mit à tressaillir. Ha ha ! On en venait au cœur du problème. Je le regardai, très curieuse d'entendre ce qu'il allait dire ensuite.

— Disons que cette personne manque de temps et qu'une candidature normale ne fait pas partie de ses options.

— Autrement dit, elle est malade, résuma Lady Sullivan sèchement. Et vous pensez qu'en la transformant en loup-garou, vous pourrez la guérir de la maladie dont elle souffre.

J'observai Webb, à l'affût d'une réaction. Son sourcil tressaillit à nouveau. Lady Sullivan avait raison.

— Leucémie, admit-il.

Les quatre alphas échangèrent un regard, puis Fairfax reprit la parole.

— Nous faisons de notre mieux pour que personne ne sache que la transformation en loup-garou peut guérir le cancer. Après tout, nos quotas sont sévèrement limités par le gouvernement, et nous n'avons aucun contrôle dessus. Nous ne pouvons pas transformer chaque personne malade ; il y en aurait beaucoup trop. Nous n'autorisons même pas les transformations « accidentelles », dit-il en mimant des guillemets. Nous avons de strictes procédures pour les empêcher.

Webb inclina la tête.

— J'en suis bien conscient. J'ai fait des recherches, dit-il avec un faible sourire. La bibliothèque Carlyle, en particulier, s'est montrée riche en informations. Je sais que la question d'une transformation en vampire ne se pose pas. Devenir un suceur de sang ne supprime pas la maladie. En fait, parfois, ça peut même accélérer les symptômes et empirer la situation. Mais je sais aussi que l'inverse est vrai avec les loups-garous. Si la personne est transformée, elle sera guérie.

— Ce n'est pas très orthodoxe, mais le Clan Sullivan est prêt à recruter la personne dont vous nous parlez, lui sourit Lady Sullivan. Nous adorons les nouveaux venus.

— Une minute ! s'exclama McGuigan. Le clan McGuigan souhaiterait s'exprimer aussi. *Nous* recruterons cette personne.

Il jeta un regard noir à Lady Sullivan et ajouta :

— Par ailleurs, nous gérons les nouveaux venus avec bien plus d'efficacité que les autres clans. Au moins, nous, nous n'avons pas d'assassins dans nos rangs, à l'inverse de certains.

Lady Carr s'éclaircit la gorge.

— Le Clan Carr a encore de la place. Nous pourrions la recruter dans la semaine.

Fairfax se leva.

— M. Webb, dit-il d'une voix grave. Ce night-club appartient à mon clan. Pourquoi ne pas aller dans un endroit privé pour discuter plus en détail de votre proposition ? Il y a derrière cette salle une pièce où nous pourrions discuter sans être dérangés.

— Ce n'est pas parce que la réunion se tient ici que ça vous donne un avantage ! gronda McGuigan. J'ai une demeure magnifique à un jet de pierres d'ici, M. Webb. Nous pouvons nous y rendre immédiatement.

— Nous avons tous des demeures magnifiques, idiot, marmonna Lady Carr.

Je cessai d'écouter leur dispute et me concentrai sur Devereau Webb. L'attention qu'on lui portait ne lui déplaisait pas, mais ça ne le rendait pas fou de joie non plus. Il ne nous avait pas tout dit.

— Je vous remercie pour votre intérêt, dit-il. Je vais vous laisser du temps pour réfléchir à ma proposition.

Il fouilla dans sa veste, en sortit quatre enveloppes identiques et en donna une à chaque alpha.

— À l'intérieur de ces enveloppes, reprit-il, vous trouverez des ébauches d'accords pour l'usage de Regent's Park, et notamment les restrictions. Vous pourrez examiner le terrain par vous-même, et je vous donnerai assez de temps pour réfléchir aux avantages. Puis, dans vingt-quatre heures, j'amènerai la recrue ici pour sa transformation. Si plus d'un clan se propose, la recrue choisira elle-même celui qu'elle veut rejoindre. Est-ce que ça vous convient ?

Il regarda tout autour de lui. Il y eut un instant de silence, puis les quatre alphas hochèrent la tête. Je relâchai ma respiration. Devereau Webb savait s'y prendre avec les gens. Il parvenait sans peine à négocier et à éviter les disputes. Mais il nous cachait quelque chose d'autre, j'en aurais mis ma main au feu.

— Bon, dit-il en se levant. À dans vingt-quatre heures, alors.

Puis il tourna les talons et se dirigea vers la porte. Je bondis sur mes pieds.

— Vous quatre, restez là, ordonnai-je avant de rattraper Webb. Une minute !

— Ah oui, inspectrice Bellamy, dit-il en me jetant un regard en coin. Je vous avais presque oubliée.

Mon œil.

Webb fouilla dans la poche de sa veste et en sortit une autre enveloppe, bien plus fine que les précédentes. Je ne la pris pas. J'attendais de voir ce qu'il allait me dire avant.

— Toute la ville sait que la zone de Knightsbridge est le territoire de mon réseau.

— Vous voulez dire pour qu'ils aient toute liberté de voler à la tire, de cambrioler ou d'agresser.

— Oh non ! s'exclama-t-il d'un ton choqué. Non, je parle de prosélytisme. Mes hommes vont à Knightsbridge pour répandre la parole de

Dieu. Les autres sont libres d'évangéliser qui que ce soit dans d'autres zones, mais l'accord tacite est que personne ne viendra s'aventurer à Knightsbridge.

Je me retins de justesse de lever les yeux au ciel. Évangéliser, tu parles.

— Par conséquent, continua-t-il, quand on tombe sur quelqu'un en train de... prêcher, nous lui suggérons d'aller travailler ailleurs.

— Je croyais que Dieu nous inculquait d'aimer son prochain ? ironisai-je.

Webb me jeta un regard agacé.

— Vous voulez entendre ce que j'ai à vous dire ou pas ?

— Allez-y, répondis-je avec un geste de la main.

— Ce jour-là, il se trouve que l'une de mes équipes a aperçu un autre missionnaire dans la zone. Il semblait suivre une vampire et cherchait à... la convertir.

Je me raidis.

— Le fait qu'elle soit une vampire était donc bien visible ?

— Pour les membres de mon équipe, oui, répondit-il en haussant les épaules. Ils ont suivi le missionnaire et l'ont vu approcher la vampire. Ils ont aperçu l'agression et le décès qui a suivi depuis l'autre bout de la rue.

Je repensai à la vidéo de surveillance. C'était probablement le moment où l'agresseur de Moira avait relevé la tête.

— Les membres de mon équipe étaient inquiets de ce qu'ils avaient vu, aussi ont-ils suivi l'agresseur, continua Webb en agitant l'enveloppe. Jusqu'à l'adresse que vous trouverez à l'intérieur.

Je retins mon souffle. Si c'était vrai, cette information serait une mine d'or.

— Vos... missionnaires ne s'en sont pas approchés ?

— Non. Ils ont signalé la situation et on leur a conseillé de rester à distance.

— Pourquoi ? Puisque l'agresseur agissait sur votre territoire, pourquoi le laisser partir ?

— Il avait tué un vampire, sourit Webb. Il semblait plus judicieux de ne pas s'en mêler et de laisser des gens comme Lord Horvath s'en charger. Bien sûr, je ne me doutais pas que le seigneur des vampires avait la police dans la poche.

Un élan de colère me traversa, mais je choisis de ne pas relever.

— Et Regent's Park ? demandai-je.

— Quoi, Regent's Park ?

— Vous faites du chantage à des politiciens pour y avoir accès pendant la pleine lune ? Je suppose que je n'ai pas besoin de vous apprendre que le chantage est un crime.

— Ce n'est pas du chantage, répondit Webb avec un cliquetis de la langue. C'est juste un accord entre deux personnes civilisées.

— Qui sont ces politiciens ? Qu'est-ce que vous avez sur eux ?

— Honnêtement, inspectrice Bellamy, je crois que vous n'avez pas envie de le savoir. Il me suffira de dire qu'ils n'ont enfreint aucune loi. Ils ont simplement fait quelque chose d'embarrassant et cherchent à cacher cet embarras aux yeux du public. Une enquête de votre part n'est pas nécessaire.

Il tourna la tête vers les quatre alphas et ajouta :

— Pas plus qu'elle n'est désirée, j'imagine. Voulez-vous l'adresse ou non ?

Je serrai les dents et pris l'enveloppe qu'il agitant.

— Qui est la recrue potentielle ? Qui voulez-vous transformer ?

Je surpris une étincelle de tristesse dans son regard.

— Personne qui vous intéresse, dit-il en penchant la tête. Merci pour votre aide, Bellamy. Vous n'imaginez pas à quel point je vous suis reconnaissant. À une prochaine fois.

De nouveau, il s'éloigna. Je baissai les yeux vers l'enveloppe. J'avais la furieuse impression d'avoir fait un très mauvais marché avec un véritable démon. Je soupirai et fourrai l'enveloppe dans ma poche avant de me tourner vers les alphas. Ils se préparaient tous à partir. Dommage, parce que je n'avais pas fini.

— Restez où vous êtes, lançai-je en me dirigeant vers eux.

— Quoi encore, inspectrice ? soupira Lady Carr.

— Je dois vous soumettre quelques noms, répondis-je en sortant la feuille que Fred m'avait donnée. Patrick McGuigan.

Lord McGuigan s'assombrit.

— Que voulez-vous savoir sur lui ?

— Il est mort il y a deux ans, n'est-ce pas ?

— Oui, de causes naturelles, répondit-il d'un ton raide. Toutes les maladies ne sont pas guéries par une transformation en loup-garou.

— De quoi est mort Patrick ?

— Du lupus, répondit McGuigan avec un regard noir.

J'en pris note.

— Jane Sullivan.

Lady Sullivan sursauta.

— Elle est morte aussi.

— Comment ?

— Une chute. Elle a glissé, perdu l'équilibre et elle est tombée d'une falaise alors qu'elle était en vacances.

Je regardai le nom suivant. Tous les loups-garous n'adoptaient pas le nom de leur clan après la transformation, par exemple le fils des Clarke.

— Thomas Kennilworth ?

— Il était dans mon clan, dit Lord Fairfax, les yeux rivés sur moi. Il est mort aussi. Un accident de voiture, il y a un an.

— Mmh. Et Margaret Hoy ?

Lady Carr me dévisagea.

— C'était une des miennes. Elle est morte de septicémie à la suite d'une blessure reçue lors d'une nuit de pleine lune. Où voulez-vous en venir ? Est-ce que c'est lié à Julian Clarke ?

— Oui, dis-je d'un air sombre. Ces quatre loups-garous ont été enterrés à l'église St Erbin également.

— Et alors ?

— Nous devons ouvrir leurs tombes.

Les quatre loups-garous eurent l'air alarmés.

— Le corps de Julian a été volé, dit Lady Carr. Vous pensez que...

Elle ne termina pas sa phrase.

— En effet, je le pense, répondis-je. Mais j'ai besoin de la permission de la famille de chacun des loups pour vérifier.

— Le cas de Julian était différent, à cause de l'insistance de ses parents, dit Lady Carr. Mais d'ordinaire, les alphas sont les parents les plus proches de chaque loup. Je vous donne ma permission de vérifier pour Margaret.

Les autres hochèrent la tête, indiquant qu'ils donnaient également leur permission pour les autres loups. McGuigan fronça les sourcils.

— Ce ne sont pas les goules ?

— Non, répondis-je. Je ne crois pas. Les goules ne mangent pas les corps des loups-garous. Elles... subviennent à leurs besoins grâce à des livraisons à domicile.

— Vraiment ? dit-il en clignant des yeux.

Si même les alphas comme lui croyaient aux anciennes légendes, les goules étaient vraiment mal parties.

— De ce que j’ai pu constater, oui.

— Mais si c’est le cas, pourquoi ces tombes seraient-elles vides ?

— Je ne sais pas. Mais si elles le sont, je trouverai pourquoi.

Je jetai un regard à Lady Sullivan et ajoutai :

— J’ai quelques petits talents en dehors de mes attributs physiques.

— C’est ce que je commence à comprendre, inspectrice.

Elle *commençait* seulement ? Tout en faisant un effort pour garder mon professionnalisme, je m’écartai des autres et lui fis signe de me rejoindre.

— Vous l’avez rapporté ?

— Rapporté quoi ?

— Le kit de test ADN, répondis-je sèchement.

Elle cligna des yeux.

— Euh... Oui, mais...

— Passez-le-moi.

Elle fouilla dans son sac et en sortit un petit tube en plastique avec un coton-tige. Je passai le coton-tige dans ma bouche et le fis tomber dans le tube avant de le lui rendre. Elle avait l’air stupéfaite.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— J’ai fait un marché avec vous. Je vous ai donné ma parole, dis-je en injectant autant de conviction que possible dans ma voix. Vous n’avez pas tenu la vôtre, mais j’ai quand même eu ce que je voulais. J’ai assez d’honneur pour respecter ma promesse jusqu’à la fin.

Le regard de Lady Sullivan se fit glacial.

— Vous essayez de me faire honte, inspectrice Bellamy.

— Je n’ai pas besoin d’essayer, répondis-je. Vous avez parfaitement réussi toute seule.

Je pointai du doigt le tube dans sa main et ajoutai :

— Je veux une copie de vos résultats. Si vous laissez de côté la moindre information, je le saurai et...

— Je ne vous cacherai rien, coupa-t-elle.

Elle hésita un instant, puis reprit :

— Je vous le promets sur l’avenir du clan Sullivan.

Étrangement, cette fois, je la croyais. Je hochai la tête.

— Parfait, dis-je avant de me retourner pour m’en aller.

— Une dernière chose, inspectrice Bellamy, dit-elle. Si je peux me permettre ?

— Allez-y.

— Ce serait dans notre intérêt à tous que vous ne racontiez pas à Lord Horvath ce qu'il s'est passé entre nous. Il a beaucoup à faire depuis que sa vampire a été tuée, et je ne souhaite pas lui rajouter des soucis.

Elle avait plus peur de Lukas que je ne l'imaginais – et elle surestimait sans doute son attachement pour moi.

— Je ne lui mentirai pas, répondis-je. Mais je ne lui donnerai pas l'information.

— Merci. Je vous en suis reconnaissante. Et je suis vraiment désolée de ce qui vous est arrivé, ajouta-t-elle après un instant d'hésitation. C'était une erreur de ma part.

Je hochai la tête pour lui montrer que je l'avais entendue, puis je sortis.

Chapitre 13

Une migraine commençait à naître dans mon crâne, pulsant contre mes tempes, aussi avalai-je deux comprimés d'ibuprofène en sortant de la douche. Puis j'ouvris ma garde-robe. Qu'était-on censée porter lors d'un dîner avec un seigneur vampire ? Vu la journée que Lukas avait eue, je me doutais qu'il se ficherait comme de l'an quarante de ce que je porterais, mais je voulais quand même être respectueuse. Dans les faits, c'était un dîner d'affaires, alors il ne fallait pas non plus que je sois vêtue de manière trop voyante. Finalement, je choisis un pantalon noir qui me laissait une grande liberté de mouvement et un chemisier un peu plus habillé.

En examinant mon reflet dans le miroir, je repensai à toutes les femelles vampires que j'avais croisées ces dernières semaines. J'étais probablement la personne la moins glamour que Lukas connaissait. Ce fut avec cette idée en tête que j'appliquai une couche de fond de teint, un peu de fard à joues et une lichette de mascara. Ça me donnait l'air un peu moins épuisée, mais j'étais toujours la même Emma.

Je résistai à la tentation de tout enlever et attrapai mon manteau au moment où la sonnette retentit. Je me dirigeai vers la fenêtre et baissai les yeux : Lukas était là, vêtu d'un beau manteau, l'expression sombre. Il leva la tête vers moi ; je lui répondis par un signe de la main et sortis de chez moi pour descendre dans la rue.

Pour telecharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Lorsque j'atteignis le bas des escaliers, la porte d'entrée s'ouvrit et mon voisin Will entra. En m'apercevant, il se renfroigna. J'avais hérité de l'appartement du troisième étage à la suite de ma nomination au poste d'inspectrice de la Brigade Para ; avant ça, c'était Tony qui y vivait. Lorsque Tony avait disparu, j'avais prétendu être sa nièce pour obtenir des informations de la part de Will. Il ne m'avait toujours pas pardonné mon mensonge. Il n'avait pas non plus aimé le fait que je prenne le boulot de Tony et son logement ; Will n'était pas fan des paras, même quand il s'agissait de Lord Horvath.

— J'habite dans ce bâtiment au même titre que vous, grogna-t-il en me montrant du doigt. N'invitez pas ce vampire à l'intérieur. La dernière chose

dont nous avons besoin, c'est qu'un suceur de sang ait accès à notre sang en toute liberté.

— Vous savez que cette histoire d'invitation, c'est une légende, hein ? Si un vampire veut entrer quelque part, il entrera.

— Et votre sang ne m'intéresse pas, lança Lukas depuis la rue.

Will frissonna.

— Vous n'avez pas besoin de vous inquiéter, dis-je pour essayer de calmer son anxiété.

Il passa près de moi en trombe.

— Dites ça à Anthony Brown ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Je soupirai et le regardai monter les escaliers, puis je sortis rejoindre Lukas.

— Désolée, dis-je.

— Vous n'êtes pas responsable de vos voisins, répondit-il en me regardant. Vous avez l'air fatiguée.

Au temps pour le maquillage.

— La journée a été longue, répondis-je en me mordant la lèvre. Vous avez l'air fatigué aussi.

— On fera une drôle de paire quand on s'endormira tous les deux dans notre assiette de soupe, dit-il avec un rire sans joie.

Avec un faible sourire, je me rapprochai de lui et levai la tête pour le regarder.

— Comment ça s'est passé, aujourd'hui ?

Lukas passa une main dans ses cheveux. La douleur frustrée qui accompagna son mouvement me fit ressentir un élan de compassion envers lui.

— C'était dur, répondit-il. Très dur. Nous ne sommes pas très nombreux, et comme nous vivons plus longtemps, ce genre d'évènement traumatisant n'arrive pas souvent. C'est une bonne chose, bien sûr, mais en contrepartie, la souffrance est décuplée quand ça arrive.

Il lâcha un petit rire amer et ajouta :

— Désolé. Vous savez ce que c'est d'être en deuil. Vous avez perdu vos parents, puis votre petit ami...

Il secoua la tête. De mon côté, je réprimai l'envie de lui dire ce que j'avais passé des années à répondre quand on me posait la question : je n'avais pas perdu mes parents. Ils avaient été cruellement assassinés par un homme nommé Samuel Beswick, qui les avait massacrés dans un accès de rage

incontrôlé et qui pourrissait en prison depuis. Au lieu de ça, je lui touchai doucement le bras et sentis la chaleur de sa peau à travers le tissu de son manteau.

— Être en deuil n'est pas une compétition, et chaque personne le vit différemment. Prenez le temps qu'il vous faudra, Lukas. Ce n'est pas une faiblesse, c'est une force.

J'hésitai, puis ajoutai :

— On devrait annuler le dîner.

— Non, j'en ai besoin, répondit-il en me regardant. Et j'espérais que vous auriez des informations pour moi.

— J'en ai, dis-je en me mordant la lèvre.

Une sombre satisfaction traversa son visage.

— Je savais que je pouvais compter sur vous, D'Artagnan.

En acceptant ce boulot, j'avais appris que les vampires mangeaient de la nourriture solide comme tout le monde. Ils devaient ajouter du sang frais à leur régime alimentaire afin de survivre, mais ils ne buvaient pas de O négatif aussi souvent que je le pensais. Non que le sang humain soit une denrée rare pour eux : les gens faisaient la queue pour recevoir « l'honneur » de voir leurs veines ouvertes par un vampire.

Au lieu de rester dans le coin, où nous aurions couru le risque d'être dérangés par d'autres paras, Lukas avait proposé de quitter Soho et Lisson Grove pour aller dans une petite pizzeria à quelques kilomètres de là. Étant donné les circonstances, et vu la journée que tous les vampires avaient passée, je l'avais persuadé de renvoyer son chauffeur à la maison. Lukas se contorsionna pour entrer à l'intérieur de Tallulah et je me mis en route.

Lukas tint la porte de la pizzeria ouverte pour moi. Le maître d'hôtel ne le reconnut pas, ou alors il était trop professionnel pour le montrer ; il nous mena sans encombre vers une petite table dans le fond de la pièce. Je regardai autour de moi. L'intérieur était cosy et intime ; pas le genre d'endroit où j'aurais imaginé trouver le chef des vampires. Mais c'était peut-être ce qu'il souhaitait.

— On peut aller ailleurs, si vous voulez, dit Lukas en remarquant mon expression.

— Non, c'est parfait, répondis-je avec un sourire.

— Ravi de l’entendre, dit-il, ses yeux noirs rivés aux miens. Les gens semblent toujours s’imaginer que je ne fréquente que les établissements de luxe. Ne vous méprenez pas, ils sont parfois excellents. Mais de temps en temps, tout ce dont on a besoin, c’est d’un repas simple bien préparé. Je ne suis pas d’humeur à me prendre la tête.

— Ça se comprend, répondis-je à voix basse.

Un hochement de tête de sa part m’indiqua qu’il m’avait entendue.

— Et vous ? Comment allez-vous ? demanda-t-il en choisissant ses mots avec précaution. Votre travail à la Brigade Para se passe bien ?

Les yeux intelligents de Buffy et son apparence superficielle me revinrent à l’esprit, mais je repoussai cette image. Cet incident était une anomalie ; rétrospectivement, j’étais fière d’avoir réglé cette affaire comme je l’avais fait.

— Oui, dis-je. En fait, je crois que je commence à trouver ma place. Et j’ai encore un long chemin à faire, mais j’en apprends de plus en plus sur les paras.

— Qu’avez-vous pensé des goules ? demanda Lukas.

— Elles ne ressemblaient pas à ce que j’imaginai, avouai-je.

Je lui racontai que les loups-garous semblaient également croire au fait que les goules continuaient à piller les tombes pour leurs cadavres. Un léger sourire naquit sur ses lèvres.

— Les vieilles histoires et croyances persistent, dit-il tandis que le serveur nous versait de l’eau. Je doute que les clans aient souvent pensé aux goules jusqu’à maintenant. Elles vivent de façon pacifique et restent discrètes, alors il n’y a pas beaucoup de raisons d’aller les trouver pour en apprendre plus sur elles.

— Mais c’est ce que vous avez fait, visiblement.

— Remerciez Kennedy, sourit-il. Il a passé beaucoup de temps à essayer de me convaincre que *tous* les paras avaient quelque chose à nous apprendre, et pas juste ceux qui récoltent toute l’attention en raison de leur grand nombre. J’imagine que c’est en partie parce que c’est un satyre. Il n’y en a pas beaucoup non plus, et eux-mêmes ont leur propre réputation.

Je me mis à rire. J’avais fait quelques recherches et je savais exactement à quoi Lukas faisait référence.

— Vous voulez dire, ils sont censés être obsédés par le sexe, toujours excités, ce genre de chose ?

— En effet, approuva Lukas en buvant une gorgée d'eau. En parlant de Kennedy, comment se passe l'entraînement à l'arbalète ?

Je levai les mains pour lui montrer mes doigts rougis.

— J'ai quelques blessures de guerre, répondis-je joyeusement. Mais je fais des progrès.

Lukas tendit les bras par-dessus la table et prit mes mains dans les siennes avec une douceur étonnante.

— Je peux vous aider à les faire passer, proposa-t-il.

Je savais ce qu'il voulait dire par là. Sa salive avait des propriétés de guérison ; quelques coups de langue et ma peau serait comme neuve. Toutefois, je fis non de la tête.

— Je les ai durement gagnées, répondis-je. Elles finiront par guérir et formeront peut-être des cals qui m'aideront à supporter le maniement de l'arbalète.

Une lueur de respect passa dans les yeux de Lukas.

— Très bien.

Nous échangeâmes un sourire, puis je pris une profonde inspiration et sortis l'enveloppe que Devereau Webb m'avait donnée.

— Je crois que j'ai trouvé l'agresseur de Moira. Il ne sait pas qu'on est sur sa piste, mais j'ai son adresse.

Lukas baissa immédiatement les yeux vers l'enveloppe, mais ne fit aucun geste pour la prendre.

— Comment l'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il à voix basse.

Je racontai de façon succincte ce qu'il s'était passé avec Webb. Lukas se gratta le menton.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce Berger.

— Moi non plus, jusqu'à aujourd'hui. C'est le roi d'un petit empire qui se spécialise dans les larcins et l'intimidation. La police judiciaire le connaît bien, mais il n'est pas assez stupide pour faire grandir son organisation au point d'en perdre le contrôle ; il ne donnera jamais à la police assez de preuves pour lui permettre de l'inculper pour ses crimes. Je ne dirais pas qu'il est physiquement dangereux, mais je crois qu'il est très malin.

— On peut lui faire confiance ? demanda-t-il en faisant un signe de tête vers l'enveloppe. Peut-on croire les informations qu'il nous donne ?

C'était la question que je m'étais posée tout l'après-midi.

— Je le pense. J'ai l'impression que Devereau Webb vit sa vie en obéissant à un code bien précis. Et en plus, ajoutai-je après une petite pause,

pour l'instant, il a besoin des paras plus que les paras n'ont besoin de lui.

Lukas se redressa, l'air raide.

— Vous aviez raison, la dernière fois. À propos de l'assassin de Moira, je veux dire. Ne vous y trompez pas ; j'ai toujours envie de lui arracher la gorge, mais vous devez faire ce que la loi vous dira de faire.

Je relâchai ma respiration – je ne m'étais même pas rendu compte que j'avais retenu mon souffle.

— Merci, dis-je à voix basse. Pour ce que ça vaut, je ne pense pas qu'il voulait sa mort. Ça ne doit pas beaucoup vous réconforter, j'en suis bien consciente, mais...

Je fis un geste d'impuissance. Lukas hocha la tête – il comprenait où je voulais en venir.

— J'aimerais être là lorsque vous l'interrogerez, dit-il.

Je n'en attendais pas moins.

— Ça peut se faire, répondis-je en consultant ma montre. Je pensais aller lui faire une petite visite après le restaurant et le prendre par surprise.

— Très bien, dit Lukas avant de changer d'expression. Maintenant, commandons à manger et parlons d'autre chose. J'ai besoin de me souvenir qu'il n'y a pas que des choses horribles dans ce monde.

— De quoi voulez-vous parler ?

Il se pencha vers moi. L'intensité de ses yeux était déconcertante.

— De vous.

Et merde. J'en avais assez d'être un objet de curiosité pour tous les paras de Londres.

— Je ne sais toujours pas ce que je suis. Et je ne sais pas non plus pourquoi j'arrive à revenir à la vie.

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux vous connaître en tant que personne. Quelle est votre couleur préférée ?

Euh... Je clignai des yeux, stupéfaite.

— Le bleu.

— Musique ?

Je me penchai sur la table en faisant semblant de vérifier si quelqu'un nous écoutait.

— J'ai une passion secrète pour la pop des années quatre-vingt. A-Ha. Duran Duran. Eurythmics.

— Vous plaisantez, dit-il, le front plissé.

— Non.

Lukas eut l'air vaguement horrifié.

— Oh, D'Artagnan. Je ne vous croyais pas comme ça.

— Ah oui ? demandai-je en croisant les bras et en haussant un sourcil. Et vous, qu'est-ce que vous écoutez comme musique ? Du jazz ?

— Mon Dieu, non, grimaça-t-il.

Je réfléchis.

— Du death metal avec une pointe de thrash pour faire bonne mesure ?

— Je ne comprends même pas ce que vous dites.

J'éclatai de rire.

— Rappelez-moi de vous apprendre ce qu'est la véritable musique, renifla Lukas. Haendel. Mozart. Debussy.

Je fronçai le nez.

— Ce n'est pas lui qui jouait dans les Smiths ?

— Non, dit Lukas en coupant un morceau de pain, l'air amusé. Mais c'était un homme charmant.

— Vous pouvez être charmant aussi, lâchai-je avant d'avoir pu m'en empêcher.

Lukas m'observa.

— Est-ce que ça veut dire que vous êtes Cendrillon ?

Il me fallut quelques secondes pour comprendre sa blague, et ses implications. Il était en train de flirter avec moi, là. Non ?

Lukas eut un léger sourire avant de m'adresser un clin d'œil, comme pour suggérer qu'il ne s'agissait que d'une simple plaisanterie. Puis le serveur apparut pour prendre notre commande.

Chapitre 14

L'adresse que Devereau Webb m'avait donnée menait à une rue à la limite de la banlieue est de Londres. Au cours du dîner, la conversation était restée légère, et j'avais senti qu'il se détendait un peu après sa terrible journée, mais l'ambiance changea du tout au tout lorsque nous payâmes l'addition et quittâmes le restaurant. Dans l'habitable miteux de Tallulah, l'air était chargé d'une sombre agitation, et je remarquai que Lukas serrait et desserrait les poings compulsivement.

Bien qu'il y ait des cellules à la Brigade Para, elles étaient en mauvais état et n'étaient plus adaptées à y enfermer qui que ce soit. Si l'homme qui vivait à cette adresse était le même que celui de la vidéosurveillance, il faudrait que je l'embarque au poste de police le plus proche pour l'interroger – et pour l'inculper de son crime. J'avais déjà prévu le coup et appelé le poste pour les prévenir. Si on parvenait à arrêter notre homme, ils nous enverraient deux agents en uniforme qui nous rejoindraient chez lui. Je ne savais pas comment ils réagiraient à la présence de Lukas, mais ça ne servait à rien de s'en préoccuper à l'avance.

— Ce n'est peut-être pas lui, rappelai-je en descendant de la voiture.

Lukas garda les yeux fixés droit devant.

— Je sais.

— Et si c'est lui, il faudra qu'on soit prudents. On n'est pas à Soho, Lukas. Nous devons obéir à la loi. Je risque d'avoir de sérieux ennuis si quelqu'un découvre que je vous ai fait venir avec moi. Autrement dit, il faut que vous fassiez exactement ce que je vous dis.

— Je comprends.

— Vous devrez rester dans la voiture.

Il tourna vivement la tête vers moi.

— Ça ne faisait pas partie de notre marché.

— Si je ne respecte pas les règles, il risquerait d'être relâché pour vice de procédure.

Lukas marmonna quelque chose dans sa barbe.

— Lord Horvath...

— Stop, coupa-t-il, ses yeux noirs rivés aux miens. Ne m'appellez pas Lord Horvath. À moins que les circonstances ne changent, je ferai ce que

vous me dites. Je resterai dans la voiture.

Les circonstances ?

— Lukas, commençai-je.

— S'il vous fait du mal ou qu'il essaie de s'enfuir, expliqua-t-il, vous ne pourrez pas m'obliger à rester là et à regarder.

— Très bien, cédaï-je. Mais gardez votre calme et restez ici tant qu'il ne se passe rien du genre.

L'expression de Lukas ne changea pas d'un pouce.

— Vous avez ma parole.

Je sentis un peu de tension me quitter. Malgré la façon dont il cachait ses émotions, je savais que Lukas était à fleur de peau ; mais il tiendrait sa promesse. C'était un homme d'honneur. Je hochai la tête et défis ma ceinture de sécurité avant de sortir.

— Tiens-le à l'œil, Tallulah, murmurai-je.

Puis je redressai les épaules et me dirigeai vers la porte d'un pas assuré.

La maison était petite, dans le style victorien, et mitoyenne de ses voisines. À en croire l'endroit où nous étions, et les maisons de briques rouges similaires qui bordaient toute la rue, c'était probablement un endroit où habitaient les cheminots autrefois. Deux fenêtres au rez-de-chaussée, deux fenêtres à l'étage, et un petit jardin à l'arrière. Même à l'époque où ça avait été construit, ça n'avait probablement pas beaucoup de cachet. Quand on était un criminel, qu'on ne faisait pas partie du réseau de Devereau Webb et qu'on voulait se cacher à la vue de tous, c'était l'endroit parfait.

Je m'arrêtai à l'extérieur et observai la maison. Les rideaux étaient tirés, mais une lumière était allumée à l'intérieur. Tant mieux. Avec un peu de chance, ce serait terminé en quelques secondes.

Je jetai un regard à Lukas qui, fidèle à sa parole, était resté à l'intérieur. Puis je me penchai et frappai sèchement à la porte. On y était.

Les rideaux de la pièce principale tressaillirent. Je me rapprochai de la porte afin que la personne à l'intérieur ne puisse pas m'apercevoir. La dernière chose que je voulais, c'était qu'il prenne peur et s'enfuie avant que je ne puisse l'identifier de façon positive. Au lieu d'être rassurés quand ils voyaient la police, certains civils avaient la réaction opposée et cédaient à leurs instincts de fuite, qu'ils aient fait quelque chose de mal ou non. Lorsque j'étais encore à l'Académie, on nous avait dit que tant que la police ne venait pas frapper à notre porte tard le soir, il était impossible de savoir comment nous réagirions.

Les rideaux s'agitèrent à nouveau, puis il y eut un bruit sourd. Un instant plus tard, j'entendis des pas qui approchaient de la porte. Excellent. Je croisai les doigts.

Je perçus le cliquetis d'une clé dans la serrure. J'attendis patiemment jusqu'à ce que la porte s'entrebâille et qu'une voix d'homme méfiante lance :

— Oui ? Qui est là ?

Je ne parvenais pas à voir la tête de l'homme qui parlait. Il était derrière la porte et la lumière du couloir était éteinte. Je ne parvenais qu'à distinguer sa silhouette, et j'avais besoin de plus que ça pour confirmer que c'était bien notre bonhomme.

— Bonsoir, M., dis-je poliment. Je suis l'inspectrice Emma Bellamy. J'aimerais bien vous poser quelques questions, si ça ne vous dérange pas.

— Maintenant ? Il est plus de vingt-et-une heures !

C'est pour mieux te prendre par surprise, pensai-je.

— C'est important.

J'entendis un profond soupir, puis la porte s'ouvrit davantage. Au même moment, il alluma la lumière du porche. Je clignai des yeux : elle était aveuglante et je l'avais droit dans les yeux, ce qui m'empêchait de distinguer quoi que ce soit.

— M., dis-je, vous pourriez éteindre la lumière ?

— Je veux voir vos papiers.

Je fouillai mes poches pour sortir ma carte de police et la levai en l'air.

— Si vous éteignez la lumière...

— Vous êtes seule ? demanda-t-il.

Il y eut un instant de silence, puis il ajouta :

— Attendez... Cette voiture... C'est Lord Horvath, là-bas ? Le vampire ?

— M., dis-je d'une voix à présent tendue, je vais vous demander d'éteindre la lumière.

Je levai le bras pour me protéger les yeux, mais ça ne changea rien ; je ne voyais toujours pas ses traits. Mais il avait reconnu Lukas, et ça en disait long. Peu de gens en dehors de la communauté des paras parvenaient à associer son nom à son visage.

La voix de l'homme changea de manière significative.

— Eh bien, eh bien, dit-il d'un ton très satisfait. On peut dire que c'est une surprise.

Une seconde plus tard, il me claqua la porte au nez. Je lâchai un juron.

— M. ! appelai-je à travers la porte fermée. Revenez !

Ça ne servait à rien. Lukas était déjà sorti de Tallulah et me rejoignait. Je serrai les dents et bondis en l'air, utilisant mon coude pour frapper la lampe au-dessus de la porte et casser l'ampoule. Tandis que ma vision se rétablissait, j'enfonçai la porte avec mon épaule pour essayer de l'ouvrir.

Lukas passa devant moi comme une flèche, la jambe levée. Il lui donna un coup de pied et la porte fut projetée en arrière, le bois brisé. Derrière, il y eut un énorme fracas.

— Il s'enfuit ! grognai-je.

Je me précipitai dans la maison et jetai un regard à la pièce à ma gauche. La télévision était allumée, mais il n'y avait personne. Dans mon esprit, il n'y avait pas le moindre doute : l'homme, qu'il soit notre coupable ou non, s'était enfui par l'arrière. Il devait y avoir une deuxième entrée.

Je traversai le couloir morose et entrai dans une petite cuisine, dans laquelle j'aperçus immédiatement une porte vitrée. Elle était fermée à clé. Je fus impressionnée par le calme de cet homme, qui avait pris le temps de fermer derrière lui alors qu'il était en train d'échapper à la police. Peu de gens étaient aussi lucides quand ils étaient sous pression. Ça ne fit que me convaincre davantage qu'il s'agissait effectivement de l'inconnu qui avait agressé Moira et causé sa mort par inadvertance.

— Reculez-vous, ordonna Lukas.

Je fis ce qu'il me demandait. Avec calme, mais efficacité, il souleva une lourde plante en pot et la jeta par la porte. La vitre se brisa. Je bondis et enlevai les débris pour que nous puissions avoir accès au jardin et poursuivre l'homme.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Ted ? Tout va bien ? cria un voisin.

— Police ! hurlai-je. Appelez les secours !

J'entendis quelqu'un marmonner « merde ! », puis plus rien. J'espérais que la personne était au téléphone, mais je n'avais pas le temps de m'en assurer ; j'étais déjà lancée à la poursuite de ma cible, Lukas sur mes talons.

Il n'y avait pas de sortie au fond du jardin ; l'homme avait dû grimper par-dessus la barrière. Il avait l'avantage : il connaissait le terrain. Mais ce n'était pas un vampire, et il ne possédait pas de pouvoirs surnaturels.

Lukas me dépassa et sauta par-dessus la barrière comme si elle n'existait pas. J'étais à moins d'un mètre derrière lui, en train de l'escalader. Quand j'arrivai de l'autre côté, je me rendis compte que nous étions dans une allée étroite qui courait entre deux rangées de maisons. L'allée était envahie par

la végétation, bourrée de mauvaises herbes, et il n'y avait aucun signe de notre cible.

Lukas leva la tête et inspira profondément. Il ne possédait pas l'odorat parfait d'un loup-garou, mais il était tout de même plus doué pour renifler une piste qu'un humain normal. Il plissa les yeux et fit un signe de tête vers la gauche.

— Par là, cracha-t-il.

Nous commençâmes à courir. Lukas allait plus vite que moi ; il survolait carrément le chemin. En dépit de ma force physique augmentée, je ne pouvais pas aller aussi vite que lui. Mais je fis de mon mieux et accélérâi encore le pas, tout en écrasant quelques pissenlits sur ma route.

En quelques secondes, Lukas était arrivé au bout du chemin. Il regarda à droite et à gauche, à l'affût de notre cible, puis il revint vers moi. Ted, si c'était bien son nom, n'était pas parti vers la rue ; il avait sauté dans le jardin de quelqu'un d'autre. À présent, il fallait qu'on découvre lequel.

— Son odeur ? demandai-je.

— Je l'ai perdue, répondit Lukas en serrant les poings de frustration. Il y a trop d'odeurs qui se mélangent.

Merde. Je grognai et observai les jardins. Lukas pencha la tête, aux aguets, cherchant à entendre un bruit suspect. Je lui jetai un rapide regard avant de détourner la tête.

Une minute. Il y avait quelque chose, là.

Je courus sur quelques mètres jusqu'à arriver devant une barrière de bois, et me penchai pour l'examiner plus attentivement. Il y avait une trace de main boueuse, encore humide. Je sautai et attrapai le haut de la barrière pour pouvoir regarder à l'intérieur du jardin. Là, plantées dans le sol, à côté d'un rosier, se trouvaient deux lourdes traces de pas. Quelqu'un avait sauté de la barrière et atterri pile ici. Ça ne pouvait être que lui.

Tout en me hissant par-dessus, je fis signe à Lukas de venir et lui indiquai également de rester silencieux. Ce serait plus facile d'attraper notre cible s'il ne se rendait pas compte qu'on était juste derrière lui. Le silence était plus important que la rapidité, dans ce cas de figure. Lukas hocha la tête, puis je sautai à mon tour dans la terre, où je laissai mes propres empreintes. Une seconde plus tard, il était à côté de moi, aussi souple et agile qu'un chat.

Le jardin appartenait à une autre maison, haute de deux étages, mais elle avait à l'arrière une double porte-fenêtre plutôt qu'une simple porte vitrée et

elle n'était pas accolée à la maison voisine. Les rideaux étaient tirés, mais je voyais de la lumière et j'entendais des voix étouffées derrière. Si Ted connaissait bien ses voisins, il aurait pu frapper à la fenêtre et se cacher chez eux. Mais ce ne serait qu'une option temporaire, et il ne semblait pas que la famille à l'intérieur ait dû subitement héberger un invité surprise. Lukas et moi fîmes volte-face pour fouiller les ténèbres à la recherche d'indices. Nous aperçûmes la porte dérobée sur la barrière au même moment. Je l'examinai : le loquet était enlevé. Il était parti par là.

La petite ruelle sur le côté de la maison menait à une autre rue résidentielle en tous points semblable à la première, qui s'incurvait du côté droit. Je plissai les yeux et lâchai une exclamation discrète avant de me pencher, tout en attrapant le bras de Lukas pour qu'il se baisse aussi. Plus loin, de l'autre côté du trottoir, se trouvait la silhouette titubante d'un homme qui semblait boiter. Il n'y avait personne d'autre.

Tout en restant baissés, nous avançâmes discrètement pour le rattraper. Notre cible disparut momentanément au coin de la rue. Je la traversai pour rester à bonne distance derrière lui, tandis que Lukas continuait en accélérant le pas. Sans même nous concerter, nous étions en train de le prendre en tenaille.

Lorsque j'arrivai finalement au coin et que je vis ce qu'il y avait devant moi, je sus que notre Teddy n'avait pas la moindre chance. C'était une impasse ; moins de cent mètres plus loin, une rangée de garages bloquait la route, et notre homme se dirigeait droit vers l'un d'entre eux. Il pensait sans doute qu'il nous avait semés.

Il y eut un bruit métallique lorsque la porte du garage se referma derrière lui. Je pris de la vitesse et rejoignis Lukas, qui me jeta un regard triomphant.

— Avant toute chose, assurons-nous qu'il n'y ait pas de deuxième sortie, murmurai-je en approchant des garages.

Lukas secoua la tête.

— Il y a un mur élevé qui bloque le passage par l'arrière. Et pas de sortie sur le côté parce que les autres garages sont mitoyens. Le toit est plat, mais il n'y a pas de velux. Il est là-dedans, et il est piégé.

Je m'autorisai un petit sourire.

— Restez ici, dis-je, et je...

Je n'avais même pas fini ma phrase que Lukas se dirigeait déjà vers l'entrée.

— Eh ! lançai-je.

— Il s'est enfui, dit-il simplement. Je refuse que ça se reproduise.

Je lâchai un juron, puis courus le rejoindre avant qu'il n'atteigne la porte du garage. Rien n'avait changé : j'étais toujours l'inspectrice de police et le fameux Ted était toujours un humain, ce qui voulait dire qu'il était sous ma juridiction. Pas celle de Lukas.

Celui-ci tirait déjà sur la ficelle pour que la porte du garage se soulève.

— Police ! m'exclamai-je pour asseoir mon autorité. Rendez-vous immédia...

Avant que j'aie pu finir ma phrase, il y eut un flash aveuglant, un bruit de détonation, et je tombai par terre.

Chapitre 15

La panique me submergea. Ma gorge se refermait toute seule et j'étais incapable de respirer malgré toutes les inspirations que je prenais. Je rampai sur le sol, tandis que le froid me rentrait dans la peau. Il y avait de la terre et quelque chose d'humide sous mes doigts. Je ne voyais plus rien et des cloches d'église résonnaient dans mes oreilles. Mon estomac se souleva et je fus prise de nausées. Puis l'air finit par entrer dans mes poumons ; je clignai des yeux, et le monde se remit lentement à sa place. Enfin, en quelque sorte.

Tout en toussant, je relevai la tête pour regarder autour de moi. Tout était flou aux alentours, et mes acouphènes continuaient sans faillir. Je sortis ma jambe de la flaque dégoûtante dans laquelle elle était.

Lukas. Où était Lukas ?

Tout en me frottant la tête, je tentai de me remettre debout. Mes genoux cédèrent sous mon poids et je retombai lourdement sur le sol, alors qu'une silhouette se dirigeait vers moi, les bras balançant de chaque côté. Ce n'était pas Lukas. Je plissai les yeux, et un effroi glacial me parcourut les veines lorsque je me rendis compte qu'il s'agissait de l'agresseur de Moira. Ses lèvres bougèrent. Il me disait quelque chose, mais je ne parvenais pas à entendre le moindre son. Il avait aux lèvres le genre de sourire qui me rappelait les présentateurs des émissions de variétés ou les vendeurs de voitures louches. Sa bouche s'ouvrit à nouveau. Il s'accroupit jusqu'à ce que nous fussions face à face.

Lorsqu'il tendit la main, je tressaillis, persuadée qu'il allait me faire du mal. Au lieu de ça, il ramena une mèche de mes cheveux en arrière. Puis il mit ses doigts dans ma bouche. J'essayai de lever les mains pour le repousser ou pour me défendre, mais j'étais encore trop désorientée, et il me repoussa doucement. De son pouce et son index, il m'écarta les lèvres et examina mes dents.

Vampire, pensai-je vaguement. *Il vérifie si je suis une vampire.*

Il hocha ensuite la tête, l'air satisfait. Autour de son cou, un pendentif avec une dent de requin s'agita. Lorsqu'il descendit les mains vers mon corps, je lâchai un gémissement terrifié. Mais il se contenta de sortir ma carte de police de ma poche pour l'examiner, les lèvres pincées.

Au même moment, du coin de l'œil, je vis Lukas se relever difficilement, à moins de dix mètres de là.

L'homme bougea. Ted. Enfin, est-ce que c'était bien lui ? Toujours souriant, il se dirigea vers Lukas d'un pas nonchalant. Il n'allait pas tarder à se rendre compte que c'était une erreur ; Lukas allait le démolir. Je me redressai à nouveau, et cette fois, je parvins à rester debout. Puis je titubai vers eux, prête à intervenir dans la mesure de mes capacités.

Lukas croisa mon regard, et je lus du soulagement dans ses yeux – ainsi qu'autre chose. Puis il reporta son attention sur Ted.

Quelque chose n'allait pas. Lukas avait du mal à garder l'équilibre ; son visage se contracta et je vis ses crocs pousser. Mais Ted leva simplement la main. Qu'est-ce que c'était que ça ? Qu'est-ce qu'il était en train de...

Je lâchai un cri lorsqu'il pressa quelque chose contre le cou de Lukas. Ce n'était pas une seringue, quand même ?

Presque immédiatement, les yeux de Lukas roulèrent dans leurs orbites et il s'effondra. Non. *Non !* Je n'allais pas le laisser faire ça !

Je serrai les dents et avançai en titubant. Ted tourna lentement la tête vers moi. Il sembla surpris de me voir, et me regarda en fronçant les sourcils. Puis il haussa les épaules et se pencha ; il attrapa Lukas sous les aisselles et le tira vers la porte ouverte du garage.

Il était en train de kidnapper Lukas. Pas question ! Il pouvait toujours rêver.

J'avais l'impression de vivre au ralenti. Je m'obligeai à bouger aussi vite que possible, mais j'étais certaine que j'allais finir par tomber par terre ou vomir (ou les deux) dans peu de temps. Traînant des pieds, titubant, je fis quelques pas en avant. J'essayai bien de lui dire d'arrêter, mais ma bouche refusait d'obéir à mes ordres.

Ted hissa le corps inerte de Lukas dans une voiture poussiéreuse dans le garage, puis alla ouvrir la boîte à gants. Un instant plus tard, je vis le canon d'un pistolet pointé droit vers mon visage.

Par-dessus le tintement dans mes oreilles, j'entendis quelque chose qui ressemblait à un coup de feu. L'enfoiré ! Il m'avait tiré dessus ? Est-ce que j'allais finir à la morgue pour la deuxième fois en une semaine à cause d'un flingue ? J'ouvris la bouche et lâchai un cri de frustration en baissant les yeux vers mon corps. Où m'avait-il touchée ? Est-ce que j'avais mal quelque part ?

Il y eut un autre craquement sonore. En regardant, je vis Ted tressaillir de peur. Il avait fait tomber le pistolet et regardait quelque chose au-dessus de mon épaule. Puis il jeta un rapide regard à sa voiture, et j'aperçus une expression frustrée traverser son visage. Un instant plus tard, il y eut un autre bruit sourd. Cette fois, Ted s'enfuit.

J'essayai de lui bloquer la route lorsqu'il passa à côté de moi, mais il me poussa sur le côté. Il se dirigea vers la première maison sur la gauche, bondit par-dessus la barrière du jardin et disparut dans les ténèbres.

J'agitai les bras. *Reviens ! Reviens, salaud !*

Je me traînai après lui, mais je n'allais pas assez vite. Submergée par la nausée, je sentis le contenu de mon estomac remonter jusqu'à ce que je sois incapable de le retenir plus longtemps ; je rendis tout ce que j'avais avant de tomber à quatre pattes.

Une ombre apparut sur le sol devant moi. Des mains m'attrapèrent les bras et m'aidèrent à me relever. Je clignai des yeux et tentai de me concentrer sur ce que je voyais. *Qu-Quoi ?*

La bouche de Gaz était en train de bouger. Il disait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Je secouai la tête, confuse. Il sourit, me tapota l'épaule et m'aida à avancer vers la voiture qui venait juste de s'arrêter dans l'impasse.

— C'était un genre de grenade assourdissante.

Je lançai un regard à Devereau Webb.

— Pardon ?

— Il a utilisé une grenade assourdissante. Ça provoque une cécité, une surdité et une désorientation temporaire.

— Je m'en suis rendu compte toute seule, grognai-je.

J'avais toujours un tintement dans les oreilles, mais j'entendais mieux, à présent, et je ne me sentais plus vaseuse ni nauséuse.

— Expliquez-moi plutôt pourquoi Gaz était là.

— Appelez ça une garantie, sourit Webb. J'avais demandé à quelques-uns de mes hommes de surveiller cette adresse. Ce type a envahi mon territoire, je voulais être sûr qu'il soit mis hors d'état de nuire pour de bon. Je ne comptais pas le laisser s'en tirer avant que vous ne vous occupiez de lui. Quand vous êtes arrivés et que la situation a dégénéré, j'ai dit à Gaz d'intervenir.

— Pourquoi ? On était quittes. Vous ne me devez rien.

— Peut-être que je suis un type sympa, répondit-il en haussant les épaules.

Je ricanai.

— C'est ça. Ou peut-être que vous cherchez à obtenir une autre faveur.

— Ça n'a rien à voir, dit-il avec un regard grave. Vous m'avez aidé alors que nous sommes censés être ennemis. Je n'oublie pas ce genre de choses.

— Et j'imagine aussi que sauver le chef des vampires sera du plus bel effet sur votre CV.

— Vous me blessez, inspectrice Bellamy, répondit Webb avec un clin d'œil. Mais vous avez raison. Réussir un exploit pareil, ce n'est pas rien.

Je tournai la tête vers Lukas. Il était couché sur le sol de l'appartement de Webb et n'avait pas bougé, mais sa respiration était régulière et sa peau avait une bonne couleur. La substance que Ted lui avait injectée dans le sang n'était certainement pas mortelle.

Même si j'étais sérieusement désorientée, j'avais quand même déchiffré l'expression du visage de Ted. Il était ravi d'avoir Lukas entre ses griffes, tout comme il avait été déçu quand Moira était morte. Ted ne cherchait pas à tuer un vampire, il voulait en kidnapper un. Mais je ne savais absolument pas pourquoi.

— Et maintenant ? demanda Webb. Je peux vous ramener là où vous voulez aller, ou vous pouvez retourner à Soho une fois que les vampires seront venus chercher Lord Horvath. Ils devraient bientôt arriver.

Je me grattai la tête. Lukas ne semblait pas en danger mortel, mais je voulais m'en assurer. J'allais retourner avec lui et attendre qu'il reprenne connaissance. Et ensuite, j'agisais.

— Je repartirai avec les vampires, répondis-je. Nous allons au même endroit, de toute façon. Je reviendrai chercher Tallulah demain matin.

J'avais hâte de reprendre l'enquête et de suivre la trace de Ted tant qu'elle était encore chaude, mais je savais aussi que j'étais épuisée, ce qui voulait dire que je risquais de commettre plus d'erreurs. Comme celle de ne pas me demander pourquoi il y avait une trace de main boueuse aussi évidente sur la barrière ou pourquoi Ted avait couru vers une impasse où il serait piégé.

La vérité, c'était que Ted s'était montré plus malin que moi. J'étais en train d'accuser le coup (je n'avais pas le choix, de toute façon), mais je ne comptais pas le laisser recommencer. Autrement dit, j'avais besoin de

sommeil avant de faire quoi que ce soit d'autre. J'étais peut-être immortelle, mais je n'étais certainement pas invincible.

— Je peux laisser quelques-uns de mes hommes en surveillance près de la maison et du garage, dit Webb.

— Non, répondis-je. Des agents de police sont déjà sur le coup.

De toute façon, ça n'avait pas d'importance ; je doutais que Ted revienne dans cette maison. Pas tout de suite, en tout cas.

— Merci quand même, ajoutai-je poliment.

Webb inclina la tête en guise d'assentiment.

— Qui est-ce ? ne pus-je m'empêcher de demander. Qui voulez-vous transformer en loup-garou ?

— Je vous aime bien, inspectrice Bellamy, me répondit-il. Mais je ne peux pas répondre à cette question.

— Pourquoi ? insistai-je.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Les vampires sont là, lança une voix.

— Sauvé par le gong, murmura Webb avec un grand sourire avant de baisser les yeux vers Lukas. Il est temps de ramener le beau au bois dormant dans son lit.

Je m'attendais à ce que deux, peut-être trois vampires débarquent ; je ne pensais pas qu'ils seraient une douzaine. Je regardai les voitures garées au pied de l'immeuble de Webb et déglutis. La moitié des vampires de Londres devait être là.

Une vampire au rouge à lèvres écarlate, qui portait des talons aiguilles en cuir, avec une taille de guêpe semblable à celle de Jessica Rabbit, s'avança. Elle m'ignora pour s'intéresser à Lukas, qui était allongé sur un brancard de fortune. Elle lui caressa doucement la joue avec un ongle long comme une griffe.

Je ressentis un élan de colère. Pourquoi faisait-elle ça ? Et si elle lui égratignait la peau ?

— Lord Horvath, dit-elle d'une voix rauque.

Mon irritation ne fit qu'augmenter. Elle ne voyait pas qu'il ne pouvait pas l'entendre ? Puis je m'obligeai à me calmer. Waouh. Qu'est-ce qui m'arrivait, là ?

La vampire lui adressa un sourire.

— Vous êtes en sécurité à présent, dit-elle avant de se redresser. C'est très inquiétant.

Il me fallut un moment pour réaliser qu'elle était en train de m'adresser la parole. Je réprimai mon élan irrationnel de jalousie ; c'était une émotion que je n'avais pas le droit de ressentir.

— Très. Il était devant moi et a pris de plein fouet la grenade assourdissante.

Elle m'examina froidement. Je ne pus m'empêcher de me demander si elle m'en voulait pour ce qu'il s'était passé. Aurait-elle eu tort, si ça avait été le cas ?

— L'homme qui a fait ça a réussi à s'échapper ?

J'acquiesçai. Elle leva la tête et regarda le rassemblement de vampires.

— Nous allons trouver le salopard qui a fait ça à notre chef. Et quand on l'aura trouvé, on le...

Je la coupai en pleine phrase en me raclant la gorge avec force. Une expression impatiente naquit sur son visage.

— Quoi ?

— Je vais devoir vous demander de ne rien faire.

— Pardon ? dit-elle, incrédule.

Je redressai les épaules. Après tout, j'étais tout de même Emma Bellamy, inspectrice de la police de Londres, et j'avais affronté des choses pires qu'une vampire. Bien pires, même.

— Pour commencer, expliquai-je, l'homme qui lui a fait ça est humain. Ce qui veut dire qu'il tombe sous le coup de la loi humaine, quand bien même vous préféreriez que ce ne soit pas le cas. S'il lui arrivait quoi que ce soit, en dépit de ses crimes, vous devriez subir de lourdes conséquences.

La vampire eut un reniflement impérieux.

— Vous êtes en train de sous-entendre qu'on est incapables de se contrôler parce qu'on est des vampires ?

— Non, dis-je sans me laisser intimider. J'ai déjà vécu une situation similaire à celle dans laquelle vous vous trouvez en ce moment, et je sais à quel point c'était dur pour moi. C'est tout. Dans le feu de l'action, il peut se passer des choses terribles.

Je fis une pause et repris :

— Il y a une autre raison pour laquelle vous devez rester à l'écart. Cet homme, celui qui a attaqué Lord Horvath et qui est responsable de la mort de votre amie Moira, vise délibérément les vampires. Il *veut* que vous le

poursuiviez. Il est intelligent, il possède des armes efficaces, et il est déterminé. La meilleure chose à faire pour vous serait de rester à Soho pour le moment. Je vais le traquer, ajoutai-je en durcissant la voix, et je m'occuperai de lui moi-même. Ce n'est pas négociable.

La vampire m'observait. Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi elle était en train de penser.

— Il est très élogieux quand il parle de vous, vous savez ? dit-elle finalement.

Inutile de lui demander de qui elle parlait. Je plantai mon regard dans le sien.

— Je ne laisserai pas son agresseur s'échapper après ce qu'il lui a fait.

— Je vous crois, dit-elle en tendant la main. Vous pouvez m'appeler Scarlett.

Étonnant. Sa bouche tressaillit.

— Ce n'est pas mon vrai nom. Votre réputation vous précède, inspectrice Bellamy.

Décidant de le prendre comme un compliment, je tendis la main et serrai la sienne. Elle n'était pas si désagréable que ça, finalement.

Scarlett leva de nouveau la voix pour s'adresser aux autres vampires.

— Changement de plan. C'est la police qui va s'occuper de cette affaire.

Un murmure de mécontentement parcourut la foule, et je reçus plusieurs regards noirs.

— Merci, murmurai-je à Scarlett, qui inclina la tête. Est-ce que je pourrais rentrer avec vous ? Je voudrais attendre que Luk... que Lord Horvath aille mieux avant de repartir.

Il y eut un faible grognement derrière moi. Je me retournai ; Scarlett reporta également son attention sur Lukas.

— Je vais bien, murmura-t-il, levant la tête et en luttant pour se mettre en position assise. Où est...

Puis il m'aperçut, et ses épaules s'affaissèrent.

— Vous êtes là...

— Je suis là, répondis-je en souriant.

Il allait bien. Je m'en doutais, mais c'était quand même un sacré soulagement d'en être sûre. Lukas lâcha une profonde expiration.

— Tant mieux, dit-il en hochant la tête pour lui-même. Tant mieux.

— Ça va ? demandai-je. Comment vous vous sentez ?

— Fatigué, grogna-t-il. Groggy. Endolori. Mais ça va.

Le reste des vampires s'avancèrent, probablement désireux de se rassurer également en le voyant conscient et alerte. Lukas se frotta la tête et leva la main pour leur faire signe.

— Vous avez besoin de repos, le réprimanda Scarlett. Assez parlé pour le moment.

Elle me jeta un regard en coin, visiblement plus détendue maintenant que Lukas avait repris connaissance.

— Nous vous déposerons chez vous, inspectrice Bellamy. Lord Horvath ne serait pas content, sinon.

En entendant ses mots, Lukas marmonna quelque chose. Je ne compris pas ce qu'il disait, mais Scarlett lui adressa un sourire.

Je déglutis. Elle avait raison. Lukas avait besoin de calme, de silence, et d'être parmi les siens. Il n'avait pas besoin de moi.

— OK.

Je me tournai vers lui : il avait les yeux posés sur moi, mais son regard était vague. Qu'il soit conscient ou non, la drogue que Ted lui avait injectée était toujours dans son sang.

— Quelqu'un pourrait m'appeler si son état empire ?

— Je vous le promets.

Je lâchai un petit soupir de soulagement et me détendis. Lorsque je baissai les yeux, je remarquai la belle chaîne autour du cou de Scarlett.

Soudain, je me figeai.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien, répondis-je en dépit du frisson glacial qui me parcourut le dos. Vous portez un joli collier.

Scarlett baissa la tête.

— Je l'ai eu à trois livres dans une friperie près de Covent Garden, confia-t-elle.

Je me forçai à rire. Difficilement.

Chapitre 16

Même si c'était terriblement frustrant de céder aux limites de mon corps, je me sentis tellement mieux après une bonne nuit de sommeil que je sus que le repos en avait valu la peine. Cerise sur le gâteau, j'avais un message de Scarlett sur le répondeur, m'informant que Lukas allait très bien et que son état semblait revenu à la normale. C'était ce à quoi je m'attendais, mais je me sentis tout de même incroyablement soulagée.

Maintenant que j'étais débarrassée de la fatigue et de l'inquiétude, mon esprit était lucide, et une sombre détermination avait pris possession de moi. Quand j'entrai dans le bureau de la Brigade Para, même Liza eut l'air surprise.

— Je ne t'attendais pas si tôt.

— J'ai quelque chose d'important à faire, lui répondis-je.

De *très* important.

— Tout va... Tout va bien ?

— Ça va. J'ai encore un tintement dans les oreilles, mais ça a déjà bien diminué. J'espère que ce sera complètement parti cet après-midi.

Elle cligna des yeux.

— C'est ce qui arrive quand tu meurs ? demanda-t-elle en se penchant, visiblement fascinée. Est-ce qu'il y a d'autres symptômes aussi ?

— Quoi ?

Je la dévisageai sans comprendre. Puis je me rappelai soudain qu'elle avait pris sa journée la veille et qu'elle n'avait aucune idée de ce qu'il s'était passé au cours des dernières vingt-quatre heures. J'avais presque oublié ma troisième résurrection, mais pour Liza, c'était toujours le sujet brûlant du moment.

— Oh. Non, je ne parlais pas de ça.

Je lui racontai ce qu'il s'était passé la veille. Fred nous rejoignit et son expression s'assombrit lorsque je leur décrivis la grenade assourdissante et la fuite de Ted.

— Fred et moi allons devoir retourner à sa maison le plus vite possible, dis-je. Tallulah est toujours là-bas, alors il faudra que tu conduises, Fred.

— C'est faisable, dit-il en hochant la tête.

— J'ai contacté la police du coin, ils ont envoyé des agents surveiller la rue. Il n'est pas réapparu, donc il est sans doute parti se planquer quelque part. Il sait qu'on est après lui, donc soit il essaiera de disparaître, soit il mettra un coup d'accélérateur à ses projets. En tout cas, il faut qu'on le traque et qu'on l'arrête. Cet homme est dangereux.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? demanda Liza, visiblement troublée.

— Déterre tout ce que tu pourras sur lui. Chaque petite infraction, chaque excès de vitesse, la moindre information qui est disponible sur lui doit être recherchée et collectée.

— C'est comme si c'était fait.

Puis elle eut un instant d'hésitation et ajouta :

— Il n'y a pas que ça, je me trompe ?

Non, elle ne se trompait pas. Je me mordis la lèvre.

— Julian Clarke, répondis-je.

— L'enquête devra être mise en attente, répondit Fred avec une grimace. Les exhumations ne sont pas prévues avant encore une semaine et personne, à part ses parents, ne considère son cas comme une priorité. Je sais que c'est moche, ce qui lui est arrivé, mais des vies pourraient être en danger à cause de l'autre type.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, répondis-je, attirant leur attention à tous les deux. Ted portait un collier.

— Et alors ? demanda Liza, l'air perplexe.

— C'était un pendentif avec une dent de requin. Je ne suis pas sûre à 100 %, mais je pense que c'est le même que celui que Julian Clarke portait sur une vieille photo que j'ai vue.

Je n'avais même pas fait le rapprochement jusqu'à ce que je voie le collier de Scarlett – à présent, c'était tout ce à quoi je parvenais à penser.

— C'est sans doute une coïncidence, dit Fred lentement. Non ?

— Je ne sais pas. Liza, appelle Mme Clarke et demande-lui si tu peux obtenir une copie de la photo qu'elle m'a montrée. Essaie de savoir si Julian a été enterré avec son collier ou non. Demande-lui où il l'a eu.

— Tout de suite.

— Et sors tous les dossiers qu'on a sur la mort de Julian. Il faut que j'examine tout.

— Tu ne crois pas que tu tires des conclusions un peu hâtives ?

— Je l'espère, répondis-je sombrement. Je l'espère de tout mon cœur.

Mon téléphone sonna au moment où la voiture entrait dans la rue de Ted. Après avoir jeté un regard au nom qui s'affichait, je décrochai immédiatement.

— Lukas ! m'exclamai-je. Tout va bien ?

Fred me jeta un regard en coin, mais il ne fit pas de commentaire.

— Ça va, grogna Lukas. Et vous ? Vous étiez là aussi. Vous avez été touchée aussi.

— J'étais plus loin de la grenade que vous. C'est vous qui étiez en première ligne. J'ai encore des acouphènes, mais sinon, ça va.

Ça allait très bien, même – surtout maintenant. J'observai la maison de Ted, qui avait l'air parfaitement normale dans la lumière du matin.

— Vous savez ce qu'il vous a injecté ?

— Mon sang a été analysé, répondit-il.

Je me demandai si c'était Scarlett qui l'avait goûté pour le tester. Il continua :

— Il a utilisé un sédatif. Rien d'autre. Où êtes-vous ?

— Je suis retournée chez lui.

— Aucune trace de lui ?

— Non.

Je l'entendis prendre une profonde inspiration.

— Restez-là. Je vous rejoins tout de suite.

— Non. Il faut que vous restiez à l'écart. C'est après les vampires qu'il en a, pas les humains.

— Vous n'êtes pas humaine.

— Sauf qu'il ne le sait pas, ça, répondis-je. Et honnêtement, on n'en sait rien non plus.

— Si, on le sait.

Je ne relevai pas sa remarque.

— Il n'est pas ici et il ne reviendra pas. Restez où vous êtes et reposez-vous. Si je trouve quoi que ce soit, je vous le dirai.

— Je ne vous laisserai pas vous mettre en danger pendant que je me tourne les pouces ! s'exclama Lukas.

— Je ne suis pas en danger, répondis-je en gardant mon calme. C'est mon enquête, et je vous promets que je le retrouverai. Faites-moi confiance.

— Ça n'a rien à voir avec la confiance.

— Ne quittez pas Soho, Lukas.

— Emma...

— Je préfère quand vous m'appellez D'Artagnan, répondis-je d'une voix légère. Restez chez vous. Je vous rappelle dans quelques heures.

— Attendez !

J'ignorai son ordre et raccrochai. Fred me regardait avec un mélange d'horreur et d'hilarité.

— Je rêve, ou tu viens de donner un ordre au chef des vampires ?

— Eh oui, répondis-je sereinement. C'est pour son bien.

Mon téléphone sonna à nouveau. Voyant le numéro de Lukas s'afficher, j'éteignis l'écran.

— Allons-y, agent Hackert, dis-je. Allons attraper notre assassin.

Je sortis de la voiture et me dirigeai vers la porte d'entrée. Fred me suivit un instant plus tard.

Une fois devant la porte, je sortis une paire de gants. L'un des agents de police en uniforme s'approcha de moi et me salua respectueusement. Il m'avait l'air terriblement jeune, les cheveux courts et bruns, la peau sombre et lisse, l'air honnête.

— Mme, dit-il, une équipe médico-légale sera là bientôt.

— C'est bon à savoir, dis-je. Vous avez parlé aux voisins ?

— Oui, on a parlé à tout le monde dans cette rue et celle de derrière, où se trouve le garage. Tout le monde le décrit comme un homme poli et discret.

Je n'étais pas surprise. Je ne savais pas grand-chose de Ted, mais tout indiquait que c'était un loup solitaire, assez intelligent pour donner une bonne image de lui-même et pour ne pas attirer l'attention.

— On a son nom complet ?

— Edward Nappey. La voisine pense qu'il habite là depuis environ dix ans, dit-il en consultant ses notes. Il a signé un bail de location pour le garage il y a deux ans. Le propriétaire habite en Thaïlande, mais on l'a contacté quand même, au cas où il nous apprendrait quelque chose.

— Beau travail, dis-je en souriant. J'apprécie vos efforts. La Brigade Para s'occupe du reste. Je demanderai à vos supérieurs de faire en sorte qu'il y ait assez d'agents pour surveiller les deux propriétés pendant les jours à venir, au cas où Nappey reviendrait. Pour l'instant, vous pouvez vous retirer.

— Merci, Mme, dit-il sans pour autant bouger d'un poil.

— Autre chose ? demandai-je.

Il eut l'air nerveux.

— Je voulais en profiter pour vous demander s’il n’y avait pas des postes disponibles à la Brigade Para, expliqua-t-il en jetant un regard coupable à Fred. Si c’est le cas, j’aimerais bien être transféré.

Je clignai des yeux, surprise ; je ne m’attendais pas à ça.

— Je ne crois pas qu’il y ait de poste disponible pour le moment. On est une petite équipe.

Minuscule, en fait, pensai-je.

— Mais envoyez-moi un email avec vos coordonnées, ajoutai-je, et je verrai ce que je peux faire si jamais l’occasion se présente.

L’agent m’adressa un grand sourire, puis il tourna les talons et retourna vers la voiture de police.

— Il t’a appelée *Mme*, fit remarquer Fred en me donnant un coup de coude.

— Je sais, grognai-je.

— Et il veut venir travailler pour toi.

— Il veut venir travailler avec *nous*, corrigeai-je.

— Personne ne voulait jamais, avant, dit Fred. On est les parias de la Police Métropolitaine.

— Ça, c’était avant, dis-je en levant de nouveau les yeux vers la maison de Ted. Maintenant, c’est chez nous qu’il y a toutes les affaires intéressantes.

Fred cessa brusquement de sourire.

— Je ne sais pas si c’est une si bonne chose que ça.

— Moi non plus, je ne suis pas sûre, dis-je en lui lançant une paire de gants. Allez, viens. Voyons voir ce qu’on peut trouver sur Ted Nappey. Tu prends l’étage, je fais le rez-de-chaussée.

J’ouvris la porte et entrai dans la maison. La télévision était toujours allumée, puisque personne n’y avait touché depuis la veille, bloquée sur BBC One. C’était un ancien modèle, carré et massif, poussé dans un coin du salon. Il n’y avait pas de signe d’antenne satellite sur le toit, et quelque chose me disait que Ted ne s’intéressait pas aux services de streaming. J’aurais mis ma main au feu qu’il regardait les infos pour savoir si on allait parler de son crime, avant d’abandonner la télévision pour se préoccuper d’autre chose.

Le puzzle complexe, à moitié terminé, qui trônait sur la table basse ne faisait que confirmer ma théorie. Je plissai les yeux pour l’observer ; c’était une image de l’arche en bois élaborée qui menait à Lisson Grove, là où

résidaient les loups-garous. Peut-être que Ted était obsédé par les créatures paranormales.

J'ouvris un petit placard et jetai un coup d'œil rapide à la pile de livres à l'intérieur. Il n'y avait aucune fiction, juste des ouvrages généraux sur les paras ; toutefois, à en juger par la fine couche de poussière qui s'était déposée dessus, Ted ne les avait pas ouverts depuis un moment. J'en pris tout de même une photo que j'envoyai à Liza, afin qu'elle puisse faire une recherche sur le contenu des livres lorsqu'elle aurait le temps.

Je me dirigeai vers la cuisine. Ted semblait vivre assez chichement. Je ne trouvais rien d'autre que des spaghettis en conserve. Il y avait une grande assiette et une assiette à dessert ; dans le tiroir à couverts, il n'y avait qu'un couteau de cuisine, un couteau normal, une fourchette et une cuillère. Je m'imaginai brusquement l'homme assis devant son puzzle, en train de manger des spaghettis froids à même la boîte de conserve. Il n'était pas du genre à faire la fête.

Le réfrigérateur était aussi vide que les placards. Il y avait une bouteille de lait en carton et un pot de yaourt esseulé. En revanche, il fallait l'admettre, le frigo était propre. Je continuai mes recherches un moment, puis, après en être arrivée à la conclusion qu'il n'y avait rien d'autre à trouver, je montai à l'étage pour voir ce que Fred avait découvert.

Je le trouvai dans la salle de bain, le front plissé devant le contenu de l'armoire au-dessus du lavabo.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Des médocs. Des tonnes et des tonnes de médocs, répondit-il en me montrant tout un tas de boîtes similaires. Rien qui nécessite une ordonnance, mais beaucoup de remèdes aux herbes et de médicaments en vente libre.

Fred me jeta un regard entendu et ajouta :

— À en croire le contenu de sa pharmacie, Edward Nappey a de sérieux problèmes de santé.

— Sauf qu'il ne prend pas ses médicaments, de toute évidence, fis-je remarquer. Peut-être qu'il veut simplement faire croire aux gens qu'il a des problèmes de santé.

— Tu crois vraiment qu'il a autant de maîtrise sur lui-même ?

Je repensai à ce que j'avais appris de lui jusqu'à maintenant.

— Oui, répondis-je simplement. Je le crois.

Puis je relevai les yeux vers l'armoire. Tout dans la maison, y compris cette armoire à pharmacie, semblait avoir été mis en scène. Mais dans quel but, ça, je n'en savais rien !

— Tu as trouvé autre chose ? demandai-je.

— Rien du tout, grogna Fred, visiblement frustré. Dans sa garde-robe, il y a juste trois survêtements à capuche, tous identiques. Son lit est fait à la façon d'un hôpital et tous les murs sont blancs, sans rien dessus.

— Il y a des objets en rapport avec la religion ?

— Pas le moindre. Pas de préservatifs, pas de sex toys, pas de magazines. Pas de couleur, ajouta Fred comme s'il était personnellement offensé par le mode de vie de Fred. Pas de joie.

Mmh. Je me mordis la lèvre inférieure.

— Il y a un grenier ? demandai-je.

J'étais en train de me raccrocher aux branches, mais il fallait bien tenter quelque chose.

Alors que Fred ouvrait la bouche pour me répondre, une voix nerveuse se fit entendre depuis le rez-de-chaussée.

— Ted ? Tu es là ?

Je fis aussitôt signe à Fred pour lui indiquer qu'il allait devoir m'imiter. Il hocha la tête, l'air méfiant. Puis je sortis de la salle de bain et regardai en bas des escaliers.

— Bonjour ! Ne paniquez pas. Je suis l'inspectrice de police Bellamy, et voici mon collègue, l'agent de police Hackert.

Le visage ridé d'une femme d'environ soixante-dix ans me fixait depuis le bas de l'escalier.

— Que se passe-t-il ? Il est arrivé quelque chose à Ted ?

— C'est ce que nous essayons de savoir.

Tout en lui adressant un sourire rassurant, je descendis les escaliers. Ses yeux se posèrent sur mes gants, et je la vis déglutir.

— Nous avons reçu un coup de téléphone de la part d'un voisin qui s'inquiétait, repris-je. Quand nous sommes arrivés, sa porte était ouverte et il n'y avait aucune trace de lui à l'intérieur. En fait, il n'y a pas grand-chose dans la maison. Nous pensons qu'il a peut-être été cambriolé.

Elle porta la main à la bouche, choquée.

— Oh, mon Dieu !

— Vous êtes proche de Ted ? demandai-je, cherchant à profiter de son désarroi pour obtenir une réponse à ma question.

— C'est mon fils, répondit-elle avec un regard horrifié. Vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Nous essayons de le découvrir, répondis-je sans m'avancer. Comment vous appelez-vous ?

— Agnes, dit-elle. Agnes Nappey.

— Vous êtes mariée ?

— Non, divorcée. Depuis longtemps. Mais j'utilise toujours mon nom de femme mariée et je demande à ce qu'on m'appelle « Madame ». Ted préfère ça.

Il était du genre autoritaire, alors. Et il essayait d'empêcher sa pauvre mère de rencontrer un partenaire romantique. Il la voulait pour lui tout seul.

— Vous lui rendez souvent visite ? demandai-je.

— Toutes les semaines. Ted est vulnérable. Il a besoin de mon aide.

Mmh...

— Et comment l'aidez-vous, exactement ?

— Je vais lui chercher ses médicaments. Sa survie en dépend, vous savez. Je m'assure qu'il prenne soin de lui-même, dit-elle en se tortillant les mains. Il a beaucoup de problèmes.

— Il travaille ?

— Non... Mais il aimerait bien. Il travaillait dans la construction, avant, et il était excellent. Tout le monde l'adorait, dit-elle avec une véhémence que seule une mère pouvait avoir. Mais il a dû abandonner quand il est tombé malade. Il a commencé à avoir des migraines, des insomnies, des douleurs aiguës dans les jambes, ce genre de choses. Certains jours, il peut à peine sortir de son lit. Les docteurs ne font rien. Il est allé les voir plusieurs fois, mais ils ne servent à rien.

Ou alors, ils s'étaient rendu compte qu'il simulait ses symptômes. Même si je ne comptais pas le dire à Mme Nappey, bien sûr.

— Quand est-il tombé malade ? demandai-je.

— Il y a environ quatre ans.

C'était à peu près à partir de cette époque que les corps avaient commencé à disparaître du cimetière de l'église St Erbin. Il n'y avait pas de preuve (du moins, pas encore), mais c'était quand même une coïncidence intéressante. S'il ne travaillait pas, Ted Nappey devait avoir beaucoup de temps libre, pour planifier des agressions sur des vampires, par exemple. Peut-être que je me trompais au sujet des médicaments à l'étage ; peut-être que c'était

simplement une façon pour lui de faire en sorte que sa mère lui lâche les baskets, afin qu'il soit libre de se concentrer sur autre chose.

— Je ne veux pas me montrer indiscrete, Mme Nappey, mais si votre fils est sans emploi, comment peut-il se permettre de vivre dans cette maison ?

— Son grand-père est décédé. Il a tout laissé à Ted, soupira-t-elle. C'était avant que Ted ne tombe malade. Je me dis souvent que le décès de son grand-père a eu une influence sur sa maladie. Ils étaient très proches, vous savez.

Je hochai la tête.

— Et le garage ? Pourquoi est-ce que Ted l'a loué ?

Elle me dévisagea, surprise.

— Quel garage ? Ted n'a pas de voiture.

Apparemment, elle n'en savait pas autant sur son fils qu'elle le croyait.

— Excusez-moi, je me suis trompée, dis-je d'un ton léger. Ted ne possède pas d'autre propriété, n'est-ce pas ?

— Non, répondit Mme Nappey, l'air stupéfaite. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? Pourquoi n'êtes-vous pas en train de chercher mon Ted ?

— Il faut d'abord qu'on essaie de comprendre qui il est. Ça nous aidera à le retrouver.

Je fis une légère pause. Je voulais la prendre par surprise avec ma prochaine question, afin de pouvoir observer sa réaction.

— Mme Nappey, est-ce que Ted s'est déjà montré violent envers vous ?

Elle recula, horrifiée.

— Quoi ? Non ! Ted n'aurait jamais... Pourquoi me demandez-vous ça ? s'exclama-t-elle, épouvantée. C'est Maggie qui vous a dit ça ?

— Qui est Maggie ?

— Son ex-petite amie, répondit-elle en retroussant les lèvres d'un air dégoûté. Il était trop bien pour elle.

Ted avait eu une petite amie ? Ça ne correspondait pas au profil que j'étais en train de créer dans ma tête.

— Vous connaissez son nom de famille ? demanda Fred.

— Tomkinson. Maggie Tomkinson. Elle est infirmière à l'hôpital Fitzwilliam Manor. Mais ce n'est pas une très bonne infirmière, lui répondit Mme Nappey avec un regard entendu.

Évidemment.

— Nous irons lui parler, promis-je. Avant que nous partions, ça nous serait très utile si vous pouviez nous donner une description de Ted, en particulier des signes distinctifs, des vêtements qu'il pourrait porter. Ça sera plus facile pour nous de le retrouver.

— Quand il va mieux, il aime bien faire du sport. Il porte toujours un survêtement de couleur sombre. Il dit que c'est ce qu'il y a de plus confortable.

Elle hésita, puis ajouta :

— Et il a un collier. Il prétend que ça lui porte chance. Je ne l'aime pas, personnellement, mais il le porte tout le temps.

— Quel genre de collier ? demandai-je avec nonchalance.

— Une dent sur une chaîne d'argent. La dent est fausse. Ted dit qu'elle est en plastique. C'est un vieil ami qui lui a donné. Il la porte depuis des mois.

— OK, dis-je avec un sourire. Je vous assure que nous faisons tout ce que nous pouvons pour retrouver votre fils. Nous sommes très inquiets pour lui. S'il vous contacte, pourrez-vous nous prévenir immédiatement ?

— Bien sûr.

— Voici notre numéro, dit Fred en lui tendant une carte de visite.

Elle la prit, puis demanda :

— Qu... Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

— Rentrez chez vous, répondis-je gentiment. Laissez-nous faire notre travail. Quand nous le retrouverons, vous serez la première à le savoir.

Ses épaules s'affaissèrent, et pendant un moment, elle me rappela Vivienne Clarke. Deux mères, deux fils qui avaient disparu pour des raisons très différentes.

— Prenez soin de vous, Mme Nappey, dis-je doucement.

Elle hocha la tête.

— Oh, Ted, soupira-t-elle. Mon pauvre garçon.

Chapitre 17

— Est-ce que tu te sens coupable ? demanda Fred tandis que nous fouillions le garage de Ted Nappey. De ne pas avoir dit à Mme Nappey que son fils est un dangereux criminel ?

— Non.

Je fronçai les sourcils en observant la rangée bien ordonnée de grenades posées sur le banc de travail. Visiblement, Ted se préparait à passer à l'action depuis un moment. Les services de déminage étaient en chemin pour s'assurer que tout soit trié en sécurité. Les grenades, ce n'était pas ma spécialité.

— Notre priorité, c'est de le retrouver le plus vite possible, ajoutai-je. Et elle serait du genre à le prévenir de notre arrivée si elle savait ce qu'on faisait vraiment. Ce serait différent si elle était en danger avec lui, mais à en croire sa réaction à ma question, il ne lui a jamais fait de mal physiquement. Mais il faudra tout de même qu'on la surveille et qu'on aille la voir régulièrement. Je ne pense pas que Ted cherchera à entrer en contact avec elle, mais on ne sait jamais.

Fred hocha la tête.

— Je vais faire des recherches sur le grand-père. Si ça se trouve, il l'a tué pour s'approprier l'héritage.

— Bonne idée. Je vais récupérer Tallulah pour aller faire un tour à l'hôpital. Maggie Tomkinson aura sans doute beaucoup de choses à nous dire.

Une voiture au moteur rugissant apparut au bout de la rue. Elle accéléra jusqu'à s'arrêter à quelques mètres de nous. C'était une voiture noire d'aspect luxueux, sans doute très chère ; pas besoin de se creuser les méninges pour savoir à qui elle appartenait. Je lâchai un juron à mi-voix lorsque la portière du conducteur s'ouvrit et que Lukas en sortit.

Il avança vers moi à grands pas, en balançant les bras avec force.

— Je croyais vous avoir dit de rester à Soho, dis-je calmement.

Ses yeux noir d'encre me fixèrent avec fureur.

— J'ai du mal à obéir aux autres.

— Écoutez, commençai-je, vous êtes peut-être le chef des vampires, mais...

Lukas m'interrompit en me tendant son téléphone.

— Prenez-le.

— Quoi ?

Une voix aux sonorités métalliques résonnait dans l'écouteur.

— Inspectrice Bellamy ? Vous êtes là ?

Je serrai les dents. Aucun doute : c'était la commissaire divisionnaire Lucinda Barnes. Lukas avait agi dans mon dos pour outrepasser mon autorité. Je le fusillai du regard en prenant le téléphone.

— Bellamy à l'appareil, j'écoute.

— Ah, Emma, dit la commissaire Barnes. Je suis contente de vous parler. J'espère que vous vous sentez mieux après ce qui vous est arrivé avec la grenade assourdissante.

— Je vais parfaitement bien, répliquai-je, les dents serrées.

— Parfait. L'enquête avance bien ?

— On a plusieurs pistes à suivre.

— Encore mieux. J'ai parlé à Lord Horvath et je pense qu'il serait préférable qu'il se joigne à l'enquête. Puisque les vampires sont impliqués dans cette affaire, autant qu'il soit au courant de tout.

J'inspirai profondément.

— Avec tout mon respect, commissaire Barnes, puisque les vampires sont impliqués, comme vous dites, ce serait plus logique que Lord Horvath garde ses distances avec cette enquête.

— C'est un vampire puissant. Il est parfaitement capable d'assurer sa propre sécurité.

— S'il était vraiment capable d'assurer sa propre sécurité, il ne se serait pas retrouvé en situation de faiblesse hier soir.

— Et vous, ajouta Barnes, si vous étiez capable d'assurer *votre* propre sécurité, vous n'auriez pas été attaquée par le clan Sullivan.

Je serrai les dents et lançai un regard noir à Lukas. Il croisa les bras et m'observa d'un air impassible.

— Je m'en suis occupée toute seule, rétorquai-je à Barnes.

— Peu importe pour quel service vous travaillez, vous êtes quand même une inspectrice de la Police Métropolitaine de Londres. Je refuse que ce genre d'attaque ridicule survienne à nouveau. C'est complètement absurde !

J'essayai de rester calme.

— Impliquer Lord Horvath dans cette affaire n'aidera pas à apaiser les tensions avec les clans.

— Au contraire, répondit-elle. De cette façon, les loups prendront conscience qu'ils seront laissés sur le carreau s'ils continuent à montrer ce genre d'attitude. La dernière chose qu'ils souhaitent, c'est que les vampires et la police aient une relation forte et qu'ils en soient exclus.

Je tirai sur mes cheveux, exaspérée. Pour Barnes, tout était toujours une question de politique.

— Ce n'est pas ouvert à la négociation, Emma, continua-t-elle. La Brigade Para est petite, et je n'ai pas le bras assez long pour y assigner davantage d'inspecteurs. Cependant, cette enquête nous donnera peut-être le petit coup de pouce dont nous avons besoin.

C'est ça, c'est ça. Je jetai un coup d'œil à Lukas. Ça ne m'aurait pas surpris qu'il ait offert d'autres avantages à Barnes sans que j'en sois informée ; mais ça ne servait à rien de débattre là-dessus, de toute façon. Je n'aimais pas l'idée, mais j'allais être obligée de l'accepter.

Je raccrochai et lui tendis le téléphone.

— Vous avez entendu parler de ce qu'il s'est passé avec le clan Sullivan, alors.

Il me regarda d'un air implacable.

— Vous n'êtes pas la seule à avoir développé un réseau d'informateurs. Ça fait un bail que je fais ce boulot, D'Artagnan.

— Vous détestez l'idée que la Brigade Para grandisse et gagne du pouvoir. En faisant ça, vous donnez la main à la commissaire Barnes.

— C'est ce qu'elle pense, répondit-il en haussant les épaules. Alors qu'au contraire, je suis en train de prouver que la Brigade Para n'a pas besoin de plus d'agents ou d'inspecteurs... puisque les paras sont prêts à tout pour vous aider.

Il hocha la tête en direction de Fred et moi, puis il fit un geste vers la voiture et Scarlett en sortit.

— Elle aidera l'agent Hackert, et moi, je vous aiderai. Diviser nos ressources, c'est ce qu'il y a de plus sensé.

C'était peut-être habituellement le cas, mais pas lorsque ça les mettait en danger.

— Vous êtes tous les deux des cibles. Ce n'est pas une bonne idée.

Lukas s'approcha et pencha la tête. Sa langue vint lécher ses lèvres. J'aurais voulu reculer, mais je n'y arrivais pas.

— Quand vous dites ça, dit-il doucement, les yeux brillants, ça donne presque l'impression que vous n'avez pas envie de passer du temps seule

avec moi. Mais je sais que c'est faux, D'Artagnan. C'est gentil de votre part de vous inquiéter pour ma sécurité, mais tout ira bien.

D'une voix plus dure, il ajouta :

— Par ailleurs, je ne me ferai pas avoir une deuxième fois comme je l'ai été hier. Je vous le garantis.

Je jetai un regard à Fred. À en juger par ses joues empourprées, il avait l'air très heureux à l'idée de passer les prochaines heures en compagnie de Scarlett. Je soupirai.

— On n'a pas le choix, de toute façon.

— Exactement, dit Lukas avec un grand sourire, avant d'incliner la tête. Vous auriez dû me parler de ce qu'il s'est passé avec Lady Sullivan.

Je lâchai un grognement irrité.

— Je suis capable de me protéger. Vous êtes capable de vous protéger. On est tous parfaitement capables de se protéger.

J'avais l'impression d'être en train de réciter mes conjugaisons.

— Bon, venez. Mais celle-là, elle reste ici, grommelai-je en montrant la luxueuse voiture. On prend Tallulah. Elle est restée ici toute la nuit toute seule.

Lukas eut un sourire en coin.

— Vous vous souciez vraiment beaucoup de cette voiture, D'Artagnan. Et maintenant, ajouta-t-il, je sais que vous vous souciez de moi aussi.

Sans que je m'y attende, ses lèvres frôlèrent ma joue, puis il se tourna et se dirigea vers Tallulah.

Pendant quelques longues secondes, je fus incapable de faire quoi que ce soit d'autre que de le regarder s'éloigner.

Je devais énormément à Laura Hawes. Non seulement elle m'aidait à chaque fois que je me réveillais d'entre les morts, mais elle avait aussi réussi à appeler Maggie Tomkinson pour moi.

Lorsque nous arrivâmes à l'hôpital, Lukas et moi, l'infirmière nous attendait à l'entrée. Elle jeta un regard au seigneur vampire et j'eus l'impression qu'elle le reconnaissait, mais elle n'en pipa pas un mot. Maggie semblait être quelqu'un de pragmatique ; qu'elle ait fréquenté quelqu'un comme Ted Nappey était étrange.

— Je ne peux pas dire que je suis surprise de voir la police frapper à ma porte pour me poser des questions sur Ted, dit-elle. J'ai toujours su qu'on

en arriverait là.

Elle nous mena vers une petite pièce et ajouta :

— Venez, on pourra parler plus tranquillement ici.

Lukas et moi échangeâmes un regard et nous la suivîmes. À l'intérieur de la salle, il y avait une table et des chaises. Nous nous assîmes et l'entretien commença.

— Vous êtes sortie avec Ted ? demandai-je.

— Malheureusement, oui, répondit Maggie. On est sortis ensemble pendant environ deux ans. C'était avant qu'il ne devienne bizarre.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

— Ici. Ted avait eu un accident de travail. Il était tombé d'un échafaudage et s'était cassé le poignet. Ce n'était pas très grave, mais ça a mis longtemps à guérir. Il est venu plusieurs fois en tant que patient. Une fois guéri, il m'a contactée, et...

Elle pinça la bouche avec une expression de dégoût, né du recul qu'elle avait pris depuis.

— Et on a commencé à se fréquenter, acheva-t-elle.

— Vous dites qu'il est devenu bizarre, repris-je. Qu'est-ce que vous voulez dire par là, exactement ?

— C'étaient des petites choses, au début, soupira Maggie. Il est devenu obsédé par mon travail. Il était persuadé que je ramenaïs toutes sortes de microbes avec moi.

Elle leva la tête vers Lukas et continua :

— Et il a développé une haine farouche pour les paras. Il disait qu'ils gardaient les secrets de leur bonne santé et de leur force pour eux-mêmes, mais que s'ils acceptaient de laisser les labos du monde entier analyser leur sang et en garder des échantillons, ce serait mieux pour toute la population humaine. Il a même écrit à un député là-dessus. Plusieurs fois. Il n'a jamais eu de réponse.

Un faible sourire naquit sur ses lèvres. Lukas croisa les jambes.

— Notre sang a déjà été analysé. En fait, on se soumet régulièrement à toutes sortes de tests et d'études. C'est le meilleur moyen pour que le gouvernement nous laisse tranquilles.

— C'est ce que je lui ai dit, mais il ne voulait pas accepter la vérité. Il avait sa propre version et il y croyait. C'était absolument impossible de le détromper, en dépit de toutes les preuves que je lui mettais sous le nez. Il passait des heures sur Internet à parcourir des forums de théorie du complot.

Il n'a jamais rien écrit lui-même parce qu'il se méfiait tout autant d'Internet que du reste, mais il lisait ce que les autres pensaient. Et ensuite, il a trouvé le livre.

— Le livre ?

— Un vieux livre tout abîmé appelé *Enchantements Infernaux*. Il le transportait partout avec lui. Il a dû le lire en entier au moins une douzaine de fois. C'était son trésor le plus précieux, et personne n'avait le droit d'y toucher. Quand je m'en approchais, il me criait dessus.

Je jetai un regard à Lukas. Peut-être qu'il avait déjà entendu parler du livre, mais si c'était le cas, il ne le montra pas.

— Nous avons visité sa maison, lui dis-je. Elle était assez... vide.

Maggie n'eut pas l'air surprise.

— Oui. Il a commencé à se débarrasser de toutes ses affaires. Il disait qu'elles contrôlaient sa vie et qu'il aurait l'esprit plus clair s'il vivait dans une maison plus nette. Il voulait me pousser à faire pareil, dit-elle en fronçant le nez. Il était assez manipulateur, parfois. Il voulait que je pense comme lui, et quand je n'étais pas d'accord avec lui, il était furieux. C'est dur de rester avec quelqu'un qui se fait engloûtir par les ténèbres.

Je me raidis. Elle avait raison. Mais au moins, Maggie s'était rendu compte du plongeon dans les ténèbres de son petit ami. Moi, en ce qui concernait Jeremy, je n'avais jamais compris qui il était vraiment. Ça m'avait coûté la vie. Deux fois.

Lukas me toucha doucement le pied avec le sien sous la table. Ce n'était qu'un petit geste de réconfort, mais je fus surprise de voir à quel point il fut efficace.

— Il a déjà été violent envers vous ? demandai-je à Maggie.

— Non, au contraire. La violence l'effrayait. Le monde entier l'effrayait. Il était bizarre et il ergotait beaucoup, mais il n'aurait pas fait de mal à une mouche.

Je repensai aux rangées d'armes dans son garage, son agression sur Moira et sur nous ensuite. Peut-être qu'il n'était pas violent, à l'époque, mais maintenant, il l'était devenu.

— Et pourtant, dis-je en gardant une voix neutre, vous n'êtes pas surprise de nous voir ici, à poser des questions sur lui.

Maggie prit un moment avant de répondre.

— Plus je restais avec lui, plus je me rendais compte que son état empirait. Il devenait vraiment... obsessionnel. Parfois, je me disais qu'il

allait finir par rejoindre une secte, ou bien qu'il en créerait une lui-même. Sans compter qu'il a très mal vécu notre rupture. Il a fallu un long moment avant qu'il arrête de me contacter. Ça fait environ un an que je ne lui ai plus parlé.

Elle inspira profondément et ajouta à voix basse :

— En fait, je m'attendais surtout à ce qu'il se soit fait tuer en allant prêcher son bla-bla habituel à la mauvaise personne. Mais ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne s'en prenne aux paras. S'approcher des vampires pour essayer de leur faire avaler des théories du complot, ça n'apporte que des ennuis.

— On n'est pas tous si méchants que ça, dit Lukas d'un air amusé.

Maggie eut un sourire triste.

— Allez dire ça à Ted.

OceanofPDF.com

Chapitre 18

— Donc il n'est pas typiquement violent, mais il voue une haine viscérale aux paras, résumai-je.

Lukas mit les mains dans ses poches.

— On dirait plus de la jalousie que de la haine. Il n'a ni les pouvoirs, ni la santé, ni les capacités d'un para. Il veut ce que nous avons, dit-il en se tapotant la bouche. Je demanderai à quelqu'un de vérifier toutes les requêtes que nous avons reçues. Si jamais il a un jour demandé à être transformé en vampire, on en saura plus sur lui.

— Ça vaut le coup de regarder, approuvai-je, mais ça m'étonnerait que ce soit son style. Il veut les capacités des paras, mais il ne veut pas *être* un para, d'après ce que j'ai compris.

Je me mordis l'intérieur de la joue et ajoutai :

— Il y a autre chose qu'il faut que je vous dise. Il se peut que Ted soit celui qui ait dérobé de leur tombe les cadavres des loups-garous.

— Pardon ? sursauta Lukas.

Je lui racontai l'histoire de la dent de requin.

— Il n'y a pas qu'un seul collier avec une dent de requin au monde, fit-il remarquer.

— Je sais. Mais je n'aime pas ce genre d'étrange coïncidence.

Lukas se gratta le menton d'un air pensif.

— St Erbin est en plein milieu de Soho. Comment se pourrait-il que quelqu'un creuse des tombes sans que personne ne le remarque ? L'endroit fourmille d'humains et de vampires aussi bien le jour que la nuit.

— Le mauvais temps, répondis-je. À chaque fois qu'une tombe a été dérangée à St Erbin, le temps était mauvais.

— Même en pleine tempête, ce serait risqué, grimaça-t-il. Mais on sait déjà que Ted Nappey aime prendre des risques. On a des bleus qui le prouvent.

— Ouais, répondis-je sombrement. J'ai quelque chose à vous avouer, au fait.

Une lueur d'intérêt traversa le regard de Lukas.

— Ah bon ? demanda-t-il d'une voix de velours. Quoi donc ?

— J’ai promis au révérend Knight de vous demander de lui rendre une petite visite. Il a du mal à... comprendre certaines choses. Je me disais que vous pourriez avoir une petite discussion, vous et lui.

— Moi ? Discuter avec un pasteur ? répondit-il en secouant la tête. Je dois admettre, D’Artagnan, que ce n’était pas le genre d’aveu que j’espérais.

Qu’est-ce qu’il espérait, alors ? Je détournai le regard.

— Ça pourrait valoir le coup d’aller rendre une autre visite à l’église. Et une fois là-bas, si vous pouviez parler un peu avec Knight, ça me ferait plaisir.

— À quel point ?

Je clignai des yeux sans comprendre.

— À quel point est-ce que ça vous ferait plaisir ? répéta-t-il.

Il y avait une note de taquinerie dans sa voix – et peut-être quelque chose d’autre aussi. Je déglutis.

— Très plaisir, murmurai-je.

Je le sentis m’observer.

— Très bien, dit-il finalement. Ça ne me tuera pas, après tout. Mais d’abord, on devrait essayer de retrouver ce livre que Nappey aimait tellement.

Un sourire de prédateur naquit sur ses lèvres, dévoilant soudain ses crocs.

— Et je sais exactement où on pourrait trouver un exemplaire, ajouta-t-il.

— La Bibliothèque Carlyle ? demandai-je en levant les yeux vers lui.

Le sourire de Lukas s’élargit.

— La seule et unique.

Située près de la gare de King’s Cross, la Bibliothèque Carlyle était un bâtiment gigantesque, créé par un vieux philanthrope à la fin du dix-huitième siècle. Son objectif était d’ouvrir une institution qui permettrait à tous d’avoir accès à des livres rares et à un savoir jalousement gardé – une sorte de version ancienne des recoins les plus sombres d’internet. Contrairement à son équivalent moderne, la British Library, la conception et l’agencement de la bibliothèque Carlyle étaient incroyablement désorganisés. À moins de savoir ce que l’on cherchait, trouver un titre dans ce fouillis pouvait être une vraie gageure. Mais lorsque le livre était en rapport avec le paranormal, c’était un peu plus facile. Loin au fond des entrailles du bâtiment principal se trouvait une section entière dédiée

uniquement aux paras. En dépit du souhait de Malcolm Carlyle, l'accès à la salle des œuvres d'Arcane était interdit même à la plupart des employés de la bibliothèque. Il y avait toutes sortes de livres dangereux, dont le contenu devait être protégé. Mais pour le seigneur des vampires et l'inspectrice en chef de la Brigade Para, y entrer fut un jeu d'enfant.

— Vous ne pouvez pas emmener de livres avec vous, nous informa notre guide, vêtu d'un costume gris, tandis que nous le suivions dans la salle. Mais vous pouvez parcourir n'importe lequel aussi longtemps que vous le désirerez.

— Il n'y a qu'un seul livre qui nous intéresse, dis-je. Ça s'appelle *Enchantements Infernaux*. Si vous tenez des registres de ceux qui en ont réclamé un exemplaire, ça nous aiderait beaucoup.

Ça ne nous aiderait pas à traquer Ted Nappey, même s'il était venu ici, mais ça nous permettrait de confirmer ce que Maggie Tomkinson nous avait dit. On n'était peut-être pas plus proches de trouver Ted, mais au moins, on commençait à très bien comprendre son caractère.

— Je vais regarder, promit le bibliothécaire. Ça ne devrait pas prendre longtemps.

Parfait.

— Combien de gens demandent à avoir accès à la salle des œuvres d'Arcane ? demandai-je.

— Très peu, répondit-il en fronçant les sourcils. Vous voudriez une liste ? Je peux vous en imprimer une.

— Ce serait super. Merci beaucoup.

Au moins, il se pliait en quatre pour nous aider, même si je ne savais pas si une liste de noms nous apprendrait quoi que ce soit. Devereau Webb avait dit qu'il avait mené sa propre enquête ici avant d'approcher les clans ; n'importe qui d'autre aurait pu venir. Mais peut-être que l'information se révélerait tout de même utile.

Le bibliothécaire acquiesça joyeusement, puis nous emmena vers un escalier en spirale étroit. Il nous montra une porte richement décorée, barrée par un portail en fer orné d'enjolivures et de fleurs de lys. D'un geste théâtral, il sortit une grosse clé de sa poche et déverrouilla le portail.

— La salle des Œuvres d'Arcane est à vous.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. La salle des œuvres d'Arcane était probablement ce que s'imaginaient les humains lorsqu'ils pensaient aux paras. Exit les ordinateurs, le Wi-Fi et les bureaux miteux de police ; ils

voyaient plutôt de grandes pièces avec d'anciennes cheminées, des bougies à la flamme vacillante et des étagères infinies remplies de vieux livres. Je frissonnai. Il faisait beau et relativement bon dehors, mais ici, l'air était frais.

— Pas d'électricité ? demanda Lukas.

— On y a pensé, il y a quelques années, répondit avec un petit rire le bibliothécaire, qui était resté sur le seuil comme s'il avait peur d'entrer dans la salle. Mais cette collection n'est que rarement visitée. En plus, en la modernisant, nous aurions dérangé les vieux textes.

Il nous jeta un regard entendu.

— Les mots ont du pouvoir. Les livres, encore plus, déclara-t-il avec des gestes si amples que je m'attendais presque à entendre un roulement de tambour.

Voyant que ni Lukas ni moi ne répondions, il s'inclina.

— Je vais aller chercher les registres pour le livre en question et je reviens.

— Merci, murmurai-je.

Je pris une boîte d'allumettes et allai de bougie en bougie pour les allumer. Au lieu d'offrir une lumière réconfortante, les flammes vacillantes créaient une ambiance encore plus sinistre.

Lukas ouvrit la vieille armoire près de la porte et commença à parcourir le très vieux catalogue. Je le rejoignis.

— Alors ? demandai-je.

En fronçant les sourcils, il sortit un vieil index crasseux ; au même moment, une légère brise qui semblait venue de nulle part fit danser les flammes des bougies, et les ombres s'étendirent.

— Relax, D'Artagnan, dit-il doucement. Ce n'est qu'un courant d'air.

Je déglutis et hochai la tête. Bien sûr.

— C'est ça ? demandai-je en indiquant l'index. C'est ce livre ?

— *Enchantements Infernaux*, lut-il. *Une compilation encyclopédique de sortilèges de magie.*

— La magie n'existe pas.

— Non, acquiesça-t-il, mais ce livre existe, lui.

Il plissa les yeux en direction des étagères, et ajouta :

— Je pense que ça devrait être par là. Allons-y.

Je me rendis dans la section sur la pointe des pieds, sans vraiment comprendre pourquoi je m'efforçais d'être aussi silencieuse. J'avais

l'impression que c'était nécessaire, dans cet endroit. J'aurais de loin préféré affronter une bande de criminels plutôt que de rester trop longtemps dans cette salle.

Les étagères étaient pleines à craquer de livres aux reliures de cuir ; certains étaient tellement usés par le temps que leurs titres étaient à peine déchiffrables. D'autres donnaient l'impression de n'avoir jamais été ouverts. Lukas leva les yeux.

— Je crois que c'est là, dit-il.

Il fit un bond, attrapa du bout des doigts le dos d'un des livres les plus lourds, et arriva facilement à l'extraire de l'étagère. Lukas retomba sur ses pieds en silence et me le tendit pour que je puisse mieux voir.

J'observai la couverture rouge fané, ses lettres dorées encore visibles.

— C'est lui, dis-je d'une voix sombre, avant de montrer du doigt un bureau près de la sortie. Il y a suffisamment de lumière là-bas.

Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Je tendis la main pour ouvrir le livre au même moment que Lukas, et nos doigts s'effleurèrent ; je reculai d'un bond, comme si j'avais été piquée.

Lukas eut un léger sourire.

— Laissez-moi faire.

Il souffla pour enlever la fine couche de poussière sur le livre et l'ouvrit. Je m'attendais à un envol de mites, ou à un grondement de tonnerre venu de nulle part, mais il ne se passa strictement rien. Mon imagination commençait vraiment à s'emballer.

— Respirez, me conseilla Lukas.

Je ne m'étais pas rendu compte que je retenais ma respiration. Je relâchai tout l'air de mes poumons d'un seul coup. *Ce n'est qu'un livre*, me dis-je. Il n'y avait pas de raison d'avoir peur.

Nous nous penchâmes dessus pour lire le sommaire. Les titres de chapitres ne nous étaient pas très utiles. *Concoctions distillées. œuvres de sang. Herbes de la forêt.*

— Essayons l'index à la fin du livre, suggérai-je. Commençons avec *Vampire*.

Lukas tourna les pages jusqu'à y arriver. Il y avait des douzaines de références croisées pour l'entrée *vampire*. À ce rythme-là, on y serait pendant des heures.

— Il faut qu'on rétrécisse le champ de recherches, murmura-t-il.

Je me mordis l'intérieur de la joue.

— *Cadavre*, proposai-je. Essayez avec ça.

Il me jeta un regard en coin, puis tourna de nouveau les pages. Il n'y avait que quatre entrées référencées mentionnant des cadavres. Je me triturai les mains tandis que Lukas ouvrait le livre à la première mention.

— *Un cadavre humain en état correct de décomposition, lut-il à haute voix, peut être utilisé à de nombreuses fins. Les ongles d'une femme morte depuis quatorze jours contiennent des propriétés qui...*

— Ce n'est pas ça, coupai-je, parcourue d'un frisson.

Lukas hocha la tête et tourna les pages à nouveau.

— *Les goules se nourrissent de...*

— Non. Pas ça non plus.

Lukas grogna son assentiment et passa à la section suivante.

— *Le cadavre d'un loup-garou est en effet très utile. Le crâne peut être utilisé comme récipient pour la préparation de potions ; de même, si vous souhaitez prédire l'avenir, la fourrure taillée d'un loup transformé peut être brûlée avec une sélection d'herbes choisies.*

Lukas fit une pause et leva la tête.

— Je commence à me dire que ce livre ne raconte que des conneries.

— Continuez quand même, répondis-je, même si j'étais parfaitement d'accord avec lui.

— *Les os d'un jeune loup-garou, lut-il, peuvent être réduits en poudre pour préparer l'Élixir de Force.*

Un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale.

— Celui-là, murmurai-je. Allons lire cet article-là.

Lukas fit ce que je demandai et trouva la page indiquant la recette de l'élixir. Nous lûmes ce qui était écrit.

— *De la fine poudre d'os d'un loup-garou mort récemment. Une tasse d'eau bénite dans un bol de chêne, tenue à l'écart du soleil. Une pincée de pollen de pissenlit récolté un Bon Vendredi, souffla Lukas. Cet Élixir renforcera le corps et l'esprit, guérira les maladies physiques et solidifiera la psyché. Le récipiendaire de cet Élixir possédera une force supérieure à celle de n'importe quel être, vivant ou non.*

Il repoussa le livre avec dégoût.

— C'est du gros n'importe quoi !

Je me penchai et continuai à lire.

— *Si les effets désirés ne sont pas obtenus, l'Élixir peut être amélioré. Trois tasses de sang extrait d'un vampire toujours en vie devraient...*

Lukas lâcha une exclamation et tira le livre vers lui pour lire à son tour.

— Les salopards ! gronda-t-il. Ce n'est quand même pas ce qu'Edward Nappey essayait de faire ? Préparer une potion débile à partir d'un livre bourré d'âneries ? Il est encore plus fou que je ne l'imaginais. On perd notre temps, D'Artagnan.

— Peu importe que ce livre dise la vérité ou non, Ted Nappey y croit, en tout cas.

Je me frottai les mains l'une contre l'autre pour essayer de me réchauffer un peu. Mon instinct me disait que c'était ce que Ted avait fait pendant tout ce temps ; il voulait jouer aux sorciers et concocter une potion magique qui le mettrait à égalité avec n'importe quel para du pays. J'étais convaincue que nous venions de trouver son but. Malheureusement, ça ne nous aidait pas à le retrouver.

— Hello !

Lukas et moi sursautâmes de concert.

— J'ai ce que vous m'aviez demandé, lança le bibliothécaire en agitant une liasse de feuilles. J'ai imprimé la liste de tous ceux qui ont tenté d'accéder à cette pièce au cours des dix dernières années.

Je clignai des yeux. Ça faisait beaucoup de noms, tout ça.

Lukas repoussa sa chaise et se releva. Je jetai un regard aux pages ouvertes d'*Enchantements Infernaux* pendant encore quelques instants, puis je sortis mon téléphone et pris une photo. Nous avions ce pour quoi nous étions venus. Je refermai le livre. Puis une pensée me vint et je le rouvris. Il y avait quatre mentions pour le mot-clé *cadavre*. Nous n'en avions vérifié que trois.

Je trouvai la dernière mention vers la fin du livre.

Même si beaucoup le souhaiteraient, il est impossible de réanimer des cadavres. La mort ne peut pas être trompée ; tôt ou tard, nous devons tous nous retrouver face à notre créateur. La seule créature capable d'échapper temporairement à la mort est l'insaisissable phénix. Bien que cet être ait une espérance de vie normale, il ne peut être tué par d'autres moyens. Toute tentative de le détruire causera sa résurrection par les flammes. Bien qu'il soit capable de concevoir une progéniture, il est important de noter que la magie d'un phénix est unique. Il ne peut y avoir deux phénix en vie en même temps.

— Tout va bien ? demanda Lukas en se penchant sur mon épaule.

Je refermai le livre d'un coup.

— Oui, dis-je en me levant d'un bond. Parfait. Tout va bien.

Il me jeta un regard curieux.

— Notre ami bibliothécaire nous a trouvé trois noms. Au cours des quarante dernières années, seules trois personnes ont cherché ce livre. Et aucune d'entre elles n'est Ted Nappey, dit-il en pinçant les lèvres. Selon les registres, M. Nappey n'est jamais venu.

Il fit une pause, puis ajouta :

— Mais ce n'est pas tout. Il y avait autrefois deux exemplaires d'*Enchantements Infernaux*. Mais lors d'une inspection de la salle des œuvres d'Arcane il y a quelques années, on a découvert que le deuxième exemplaire avait disparu.

Je tentai d'oublier ce que je venais de lire et me concentraï.

— D'après ce que nous a dit Maggie Tomkinson, Ted avait son propre exemplaire. Il aurait pu le trouver n'importe où – dans une boutique de livres d'occasion, dans une vente de charité. Ou dans le grenier de quelqu'un. Ou alors, continuai-je en grimaçant, il a utilisé une fausse identité pour s'introduire ici et voler l'exemplaire qui a disparu.

— C'est possible, acquiesça Lukas. Même si on ne peut rien prouver.

Je me mordis la lèvre et repris :

— Je serais curieuse de savoir pourquoi ces trois autres personnes étaient intéressées par ce livre.

Lukas agita le papier.

— J'ai leurs noms. Ce sera sans doute plus utile que cette liste d'idiots qui se prennent pour des spécialistes sur les paras, dit-il en montrant l'autre liasse de feuilles. Vous en avez besoin quand même ? Il y a beaucoup de noms, là-dessus.

Je fixai l'exemplaire d'*Enchantements Infernaux*.

— Emma ?

— Mmh ?

Je me rendis compte que Lukas fronçait les sourcils.

— Oh. Oui, je vais prendre la liste. On ne sait jamais, ça peut être utile. Je vais remettre le livre sur l'étagère.

Je me penchai pour le prendre. Mes doigts picotèrent quand je touchai la couverture. Lukas m'observait. Il savait que quelque chose n'allait pas, mais il ne savait pas quoi.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de me cacher, D'Artagnan ?

Je levai le menton et rencontrai son regard intense.

— Rien, à part que j'ai hâte de sortir d'ici, répondis-je simplement.
Puis je me détournai pour éviter d'avoir à le regarder plus longtemps.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

Un phénix. C'était ce que j'étais ?

— Écarte les jambes un peu plus.

Mais un phénix, c'était un oiseau. Je n'avais pas d'ailes. Je ne savais pas voler.

— Concentre-toi sur ta respiration.

Deux phénix ne pouvaient pas exister en même temps ? Alors j'étais unique ? Vraiment unique ?

— Vise.

Comment était-ce possible ?

— Tire.

Il y eut un léger sifflement lorsque le carreau à pointe d'argent vola dans les airs. Je baissai l'arbalète, la rechargeai et la relevai. Puis je jetai un coup d'œil à Kennedy. Il avait les lèvres pincées, mais il n'avait pas l'air réprobateur. Loin de là, même.

— Bien joué.

Je regardai le mannequin. Incroyable ! J'avais tiré droit dans sa tête. Je plissai les yeux, visai, et tirai mon deuxième carreau. Il se planta dans le mannequin, à moins de trois centimètres du premier.

— Je ne suis pas souvent impressionné, déclara Kennedy, mais je crois que ça commence à venir.

— Tirer sur un mannequin, ce n'est pas la même chose que tirer sur un être vivant.

— Exact.

— Ce n'est pas une cible mouvante.

— Exact.

— Je ne suis pas en train d'essayer de me protéger, ou de protéger quelqu'un d'autre.

— Exact.

— Mais oui, dis-je en adressant un sourire au satyre. Finalement, j'avais besoin d'un expert pour me mettre sur le droit chemin. Merci, Kennedy.

— De rien.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Ses longues oreilles couvertes de fourrure tressaillirent. Il semblait bien plus satisfait de mes progrès que ce qu'il montrait.

— N'oublie pas que l'arbalète est une extension de toi-même, dit-il en se dirigeant vers le mur le plus éloigné. Vous n'êtes pas séparées, elle et toi. Comme c'est une arme à distance, c'est facile de tirer puis de filer. Les objectifs les plus louables peuvent donner lieu aux meurtres les plus terribles.

Il prit l'une des dagues accrochées et inspecta la lame avant de se tourner et de revenir vers moi. Puis il tendit la dague jusqu'à ce que son extrémité tranchante m'égratigne la joue. Je ne bougeai pas.

— Quand on brandit une lame, reprit Kennedy d'une voix douce, on n'a pas d'autre choix que de se rapprocher. C'est bien plus dur de blesser quelqu'un quand on est juste à côté de lui et qu'on le sent respirer. Une arbalète peut être utilisée à distance, mais tuer quelqu'un ne devrait jamais l'être.

Il se rapprocha de moi. Je sentis son souffle sur ma joue.

— Si tu n'es pas prête à tuer d'ici, ça veut dire que tu n'es pas prête à tuer quelqu'un à une centaine de mètres de distance.

L'arbalète n'était pas aussi puissante que ça, mais je comprenais ce que voulait dire Kennedy.

— Ça m'est déjà arrivé, dis-je. J'ai déjà eu la peau tranchée par un couteau. Je sais ce qu'est la mort, et je ne la prends pas à la légère.

— Dans ce cas, murmura Kennedy, ce qu'ils disent de toi est vrai.

— Que disent-ils ?

Au lieu de répondre, il m'adressa un sourire énigmatique. Il se contenta de remettre la dague à sa place, ramassa son sac et s'apprêta à partir.

Au bout d'un instant, je décidai que ça ne servait à rien d'insister.

— Merci pour ton aide, dis-je à nouveau.

Puis j'attrapai le flacon de pommade que Liza s'était procuré pour moi et en enduisis le bout irrité de mes doigts. Kennedy, pour sa part, s'arrêta à la porte.

— Prends soin de toi. Et fais attention à Lukas. C'est l'un des meilleurs vampires que je connaisse. Mais il n'est pas devenu Lord Horvath parce qu'il était gentil et chaleureux. C'est quelqu'un de dangereux. Tu ne serais pas la première à succomber à ses charmes, mais il faut que tu saches que ça ne se termine jamais bien, avec lui. Sa priorité absolue, ce sont les vampires.

Je relevai la tête d'un coup.

— Je n'ai pas succombé à...

Mais Kennedy était déjà parti. Je lâchai un juron. Mes sentiments pour Lukas étaient de plus en plus complexes jour après jour, ça ne servait à rien de le nier, mais je n'avais pas l'intention de laisser un homme – n'importe quel homme – me faire du mal à nouveau. J'avais retenu la leçon. Et la dernière chose que je voulais était d'être le joujou d'un vampire.

Je remis mon chemisier, le boutonnai et retournai au bureau principal. Cet interlude avec Kennedy avait été utile et divertissant, mais il était temps de revenir à mon véritable travail.

Le bureau était plus bondé que je ne l'avais jamais vu. Fred et Scarlett étaient dans un coin, leurs têtes penchées l'une vers l'autre. Lukas se tenait près de la fenêtre avec trois vampires à l'air sombre postés autour de lui. Liza, à son bureau, mettait fin à un coup de téléphone.

Je pris un instant pour savourer l'agitation pleine de concentration qui régnait. J'aimais la liberté que me donnait mon statut d'unique inspectrice au sein de la Brigade Para, mais pour moi, ce genre d'ambiance était aussi très utile. Nous travaillions tous pour atteindre le même but, et ça faisait plaisir de faire partie d'une équipe pleine d'énergie.

Je tournai le regard vers Lukas. Une mèche de cheveux noirs tombait sur son front et ses yeux étaient d'une intensité troublante. Les mots de Kennedy résonnèrent dans mon esprit.

Je déglutis et me raclai la gorge.

— Réunion d'équipe, déclarai-je. J'ai besoin de savoir où on en est et quelles informations nous possédons.

Les vampires regardèrent Lukas, mais il se dirigeait déjà vers le centre de la pièce. Immédiatement, ils le suivirent et se réunirent derrière lui. Fred se posa sur le dos de son canapé adoré et Liza se redressa sur sa chaise.

— Je vais commencer, dit-elle. J'ai vérifié toutes les bases de données que j'ai pu trouver, mais il n'y avait pas grand-chose dessus. En matière d'activité criminelle, soit Edward Nappey a réussi à cacher ses méfaits, soit il n'a jamais rien fait. Pas d'amende de stationnement, pas de contravention pour excès de vitesse. Son nom n'est cité dans aucune activité illégale. Il a trente-deux ans, un parent encore en vie. Il est au chômage depuis cinq ans et a demandé plusieurs fois à obtenir une pension d'invalidité. Mais il a des épargnes considérables, donc ses demandes ont été refusées à chaque fois.

— Ces épargnes viennent de son grand-père, intervint Fred. Il tenait une petite chaîne de quincailleries jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix, quand il a pris sa retraite. Les magasins ont tous fermé et ont été vendus.

— Vous avez trouvé de quoi il est mort ? demandai-je.

— Une crise cardiaque, répondit Scarlett. On a vérifié toutes les archives et on a parlé à l'hôpital. Il n'y avait rien d'inhabituel.

Ça ne me surprenait pas. Bien que Ted Nappey ait grandement bénéficié de la mort de son grand-père, je doutais qu'il puisse faire du mal à un membre de sa propre famille. Ou à sa petite amie. En fait, il était même possible que Nappey ne souhaitait pas tuer qui que ce soit pour fabriquer son stupide Élixir de Force. La mort de Moira était un accident, et Nappey avait essayé de kidnapper Lukas plutôt que de le tuer.

Puis une pensée complètement différente me vint, et mon sang se glaça.

— Sa voiture, demandai-je à Liza. De quelle marque et de quel modèle était-elle ?

— C'était une Ford Escort bleue, dit-elle en consultant son dossier.

J'inspirai un grand coup.

— Où est le dossier sur le chauffard qui a percuté Julian Clarke ?

— Attends une minute ! s'exclama Fred. Tu ne crois pas que...

— Le dossier est ici, l'interrompit Liza en l'agitant, avant de l'ouvrir et de le parcourir. La voiture qui a tué Julian Clarke n'a jamais été trouvée, mais c'était une Ford bleue. Peut-être une Escort, mais les témoins visuels n'en étaient pas certains.

L'ambiance s'alourdit significativement dans la pièce. Ce n'était pas une preuve irréfutable que Nappey avait intentionnellement renversé Julian Clarke, mais c'était ce que nous pensions tous. Selon Maggie, son ex-copine, Ted Nappey avait autrefois détesté la violence sous toutes ses formes, mais on savait aussi qu'il était petit à petit tombé dans les ténèbres et qu'il haïssait les paras. Et il avait son propre arsenal de protection. Si l'idée de créer l'élixir l'obsédait véritablement, personne ne pouvait dire ce qu'il aurait été capable de faire pour l'obtenir. Les gens changeaient vite.

— OK, dis-je en hochant la tête. OK. Liza, tu as réussi à entrer en contact avec Vivienne Clarke ? La mère de Julian ?

— Oui, répondit-elle d'un air sombre. Julian a eu le collier à la dent de requin lors d'un voyage de famille en Australie lorsqu'il avait dix-sept ans. J'ai la photo où il le porte.

Elle leva l'image. Je la fixai : il ressemblait vraiment à celui que Ted Nappey avait autour du cou.

— Mme Clarke a dit qu'il avait été enterré avec, ajouta-t-elle.

— Un trophée, murmura Lukas, les poings serrés. Il a pris les bijoux de Moira aussi. Edward Nappey est obsédé par l'idée de fabriquer cet élixir. Il s'est probablement persuadé que c'était pour faire le bien. Mais il a gardé un trophée, ce qui signifie qu'il prend du plaisir à faire ce qu'il fait. Tuer provoque en lui des frissons d'excitation et il a gardé le collier pour ne pas l'oublier.

J'aurais aimé pouvoir le contredire, mais malheureusement, je savais qu'il avait raison. La seule lueur d'espoir, c'était que ceux qui couraient après le frisson prenaient des risques, et ceux qui prenaient des risques faisaient des erreurs.

— Quel élixir ? demanda Fred.

Je lui racontai ce que nous avions trouvé à la Bibliothèque Carlyle. Tout le monde dans la pièce eut l'air écœuré.

— Renforcer le corps et l'esprit ? ricana Scarlett. Si c'est ce qu'il veut, il devrait devenir un para.

Je ne manquai pas de remarquer le regard adorateur que Fred lui jeta.

— C'est tout le problème, dis-je. Il veut le pouvoir que possèdent les paras, mais il les méprise.

— Est-ce que ça pourrait fonctionner ? demanda l'un des vampires d'un air dubitatif. Est-ce qu'une potion magique à la manque comme cet élixir pourrait guérir les maladies ?

— C'est hautement improbable, répondit Lukas.

— Comment pouvez-vous en être sûr ? demanda Liza en haussant un sourcil.

— Parce que Ted Nappey essaie de créer cet élixir depuis cinq ans, répondis-je à sa place, sans le moindre succès. S'il avait réussi, il n'essaierait pas de kidnapper un vampire afin d'utiliser son sang pour l'améliorer.

Après une légère pause, je repris :

— On peut supposer qu'il a un laboratoire de fortune quelque part. C'est sans doute là qu'il se trouve en ce moment. Si on peut trouver le labo, on le retrouvera, lui.

— Plus facile à dire qu'à faire, grogna Fred. Le garage était la seule autre propriété enregistrée à son nom.

— Et il voulait qu'on le trouve, ajouta Lukas d'un ton mordant.

Je commençais à croire qu'il nous avait bernés comme des bleus. Tant que Ted Nappey ne déciderait pas de réapparaître, on continuerait à pédaler dans la semoule.

— Il bossait dans le bâtiment, dis-je. Ça fait cinq ans qu'il est sans emploi, mais il a dû travailler sur de nombreux sites de construction avant ça. Il connaît sans doute plusieurs endroits où se cacher sans que personne ne le remarque.

Je me tournai vers Fred.

— Parle à ses anciens employeurs. Vois si tu peux te procurer une liste des endroits où il a travaillé.

Scarlett fit un pas en avant.

— Je l'aiderai, déclara-t-elle. Freddy et moi irons inspecter les lieux ensemble.

Les joues de Fred s'empourprèrent.

— Liza, dis-je, essaie d'utiliser tes talents de magicienne en informatique pour voir où Nappey pourrait être allé lorsqu'il s'est enfui du garage. Les caméras de surveillance, les itinéraires de bus, les témoignages d'habitants qui pourraient nous mettre la puce à l'oreille... Tout ce qui pourrait nous donner une piste sur la direction qu'il a prise.

— Très bien, répondit-elle en hochant la tête.

Lukas croisa les bras.

— Mes vampires feront des recherches sur le livre, *Enchantements Infernaux*, et essaieront de retrouver les trois personnes qui ont demandé à l'emprunter.

Le trio sévère de vampires derrière lui releva le menton comme un seul homme.

— Soyez prudents, les avertis-je. Et restez groupés. Souvenez-vous, Nappey veut un vampire. Il est peut-être humain, mais il possède des armes capables de blesser n'importe quel para.

— Ne soyez pas trop sûrs de vous, approuva Lukas avant de se retourner vers moi, le sourcil dressé. Quant à nous, D'Artagnan, et si nous allions rendre visite au révérend Knight pour que je puisse avoir avec lui la petite discussion dont vous parliez ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Dans peu de temps, Devereau Webb serait de retour au night-club de Fairfax.

— En fait, répondis-je d'un ton d'excuse, on peut se retrouver plus tard ?
Je dois aller quelque part d'abord.

— Quelque part ? répéta Lukas, les yeux plissés.

— Oui, une histoire de loups.

— Je viens avec vous.

— Ça ne vous concerne pas, rétorquai-je en redressant les épaules.

— La dernière fois que vous avez eu affaire aux loups et que je n'étais pas là, ils ont essayé de vous tuer.

Liza redressa vivement la tête vers nous, l'air alarmé.

— Je vous l'ai déjà dit, répondis-je avec un calme parfait, je m'en suis occupée toute seule. Ils ne réessaieront plus.

Lukas ouvrit la bouche pour répliquer une nouvelle fois, mais je l'arrêtai.

— Je n'ai pas besoin de votre protection. Vous assurez votre propre sécurité et j'assure la mienne, vous vous souvenez ? La dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'accroître les tensions entre les vampires et les loups. On a déjà assez de problèmes comme ça.

Il pinça les lèvres.

— Très bien, céda-t-il. On se voit plus tard à St Erbin ?

— Entendu.

Un par un, tout le monde sortit de la pièce jusqu'à ce que seules Liza et moi restâmes présentes.

— On dirait que tu as beaucoup de soucis, dit-elle. Et je ne suis pas en train de parler de l'enquête sur Nappey.

— Tu n'imagines même pas, soupirai-je.

— Il t'a déjà proposé un dîner d'affaires ?

Je détournai le regard et Liza se mit à rire.

— Fred a l'air d'en pincer pour Scarlett, dis-je pour détourner son attention sur un autre sujet.

— Complètement, acquiesça-t-elle. J'ai déjà vu ça de nombreuses fois auparavant. En fait, ce qui me surprend, c'est de voir à quel point Fred a tenu longtemps avant de se faire embobiner.

Voyant mon regard interrogateur, Liza eut un sourire.

— C'est ce qu'ils font tous, expliqua-t-elle. Ce sont des vampires. Ils vous séduisent, jouent avec vous, ils vous attirent. C'est une danse de séduction, parfois pour du sexe, parfois pour du sang, et toujours pour le pouvoir. C'est dur de résister à un vampire quand il a les yeux rivés sur vous.

— On dirait que tu parles d'expérience.

— J'ai travaillé ici pendant très longtemps. Tôt ou tard, les vampires tentent toujours le coup avec la Brigade Para. Pour eux, c'est la gloire de nous ramener dans leur lit. Ou dans leur cercueil, ajouta-t-elle en me regardant. Peu importe. Lord Horvath ne s'est jamais abaissé à ça, mais tu n'es pas comme les autres inspecteurs que nous avons eus auparavant. Il faut bien une première fois pour tout.

Un frisson de malaise me parcourut les veines. D'abord, c'était Kennedy qui me donnait un avertissement, et maintenant, voilà que Liza faisait la même chose. La drague de Lukas était légère, mais l'idée que ce n'était rien d'autre qu'un jeu pour lui me pesait sur le cœur.

— Je ferais mieux d'y aller, dis-je pour changer de sujet. Je vais prendre une arbalète avec moi. Si tu n'as pas de nouvelles de moi d'ici seize heures, appelle la commissaire Barnes et dis-lui que je suis allée chez Lord Fairfax.

— Alors c'est vrai ? Les loups-garous ont vraiment essayé de te tuer ?

— Lady Sullivan, oui, mais je ne pense pas que les autres étaient au courant de ce qu'elle voulait faire, répondis-je avant de faire la moue. C'est probablement juste qu'ils n'y ont pas pensé en premier.

— Et tu penses qu'ils vont réessayer, même si tu as dit l'inverse à Lord Horvath ?

Je fis la grimace.

— Honnêtement, Liza, vu comment ma semaine se déroule, tout est possible.

Chapitre 20

Je sus que j'étais suivie dès que je quittai le bureau de la Brigade Para. Mes petits cheveux se dressèrent sur mon cou et je sentis un frisson me parcourir l'échine. Malgré ce que j'avais dit à Liza, je ne m'attendais pas vraiment à ce que les loups-garous s'en prennent de nouveau à moi, mais, voyant que la sensation d'être épiée se faisait de plus en plus forte, je me demandai si je ne m'étais pas trompée.

J'hésitai à rester sur les artères principales afin de m'assurer que mon poursuivant ne tente rien, mais je n'étais pas une petite souris terrifiée ; je n'allais pas passer le reste de ma vie à regarder par-dessus mon épaule parce que j'avais peur de ce qu'il y avait derrière moi. Certains avaient le choix entre fuir et se battre ; moi, je ne l'avais plus. *En plus*, pensai-je ironiquement, *si je suis vraiment un phénix, je n'ai normalement rien à craindre.*

Je tournai et pris la direction de la ruelle étroite où Buffy m'avait attirée la veille. L'arbalète était dans mon dos, accrochée à un harnais, et je pourrais l'attraper en quelques secondes si j'en avais besoin. Pour l'instant, je la laissai où elle était, mais c'était réconfortant de savoir qu'elle était là, et que je parvenais enfin à l'utiliser correctement. Enfin, parfois.

Je continuai à avancer d'un pas nonchalant jusqu'à ce que je dépasse la maison dans laquelle j'étais entrée la veille. Je tendis l'oreille, mais à part le bruit des voitures dans les rues voisines et le roucoulement occasionnel d'un pigeon, je n'entendis rien. Je balançai les bras, me grattai distraitement la jambe, puis je me retournai d'un coup. Rien. Il n'y avait personne. Pas la moindre ombre. Je plissai les yeux et scrutai les cachettes les plus évidentes. Il était possible que je sois juste paranoïaque (même si j'en doutais), mais puisqu'il n'y avait personne à affronter, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire. Au moins, je n'étais pas complètement sans défense.

Je pris l'arbalète et la tins dans mes mains pendant un instant ou deux, puis je glissai mon pied dans l'étrier et je la chargeai avant d'enlever la sécurité et de la lever. Avisant un vieux couvercle de poubelle en métal, je visai et tirai. Le carreau fila vers lui à toute allure et un claquement sonore retentit lorsqu'il le frappa. Non loin, un corbeau effrayé s'envola en

croassant et en battant des ailes. Je m'autorisai un sourire satisfait. Pour un tir d'avertissement, ce n'était pas si mal que ça. Au moins, c'était assez bruyant pour attirer l'attention.

Je ne pris pas la peine de récupérer le carreau. Si c'était bien un loup-garou qui me suivait, il l'inspecterait et se rendrait compte que la pointe était en argent. Ça devrait suffire à le tenir à distance.

Je rechargeai l'arbalète au cas où et repris ma route, aux aguets ; mais visiblement, mon avertissement avait fonctionné. Lorsque je retrouvai l'avenue bondée au bout de la ruelle, je ne pus me retenir de chanter joyeusement. Mon sourire resta collé à mes lèvres jusqu'à ce que j'arrive devant le night-club de Lord Fairfax.

Le videur qui m'avait fait entrer la veille était encore là, cette fois rejoint par trois collègues, qui me jetèrent tous un regard noir. Aucun n'eut l'air surpris de me voir débarquer – et aucun n'en eut l'air heureux non plus. Mais ce n'étaient pas leurs expressions identiques qui m'intéressaient, c'était l'étiquette sur leur manche, indiquant qu'ils étaient tous des selsas venant de clans différents. C'était inhabituel pour un loup haut gradé de faire ce genre de boulot ingrat – quant à voir quatre loups des quatre différents clans travailler ensemble, c'était encore plus rare.

Je penchai la tête et les regardai.

— Fairfax, déclarai-je en pointant du doigt le premier loup. Carr, McGuigan et Sullivan. Je me trompe ?

— Vous n'êtes pas la bienvenue aujourd'hui, dit le videur de Fairfax.

— Et pourquoi donc ?

— Retournez à la Brigade Para, grogna le loup du clan Carr. Personne ne veut de vous ici.

Intéressant. Je les observai les uns après les autres. Ils venaient peut-être de clans différents, mais ils étaient tous d'une immobilité déterminée.

Je me tapotai la bouche.

— Je ne vois qu'une seule raison pour laquelle je ne suis pas admise aujourd'hui alors que j'étais dans le coup hier. Et c'est parce que vos alphas prévoient de faire quelque chose d'illégal.

Je n'étais probablement pas la seule à trouver étrange le fait que Devereau Webb ne veuille pas nommer la personne qu'il voulait transformer. Aussi charismatique qu'il soit, Webb était un criminel. Ce ne serait pas étonnant qu'il veuille contourner le système légal en place en s'arrangeant pour

qu'un de ses amis criminels devienne un loup-garou pour échapper à la justice. Après tout, les loups-garous n'obéissaient qu'à leurs propres lois.

— Laissez-moi parler à vos alphas, ordonnai-je.

— Ils sont occupés, répondit le loup McGuigan.

— Tous ?

— Tous, répondit le loup Sullivan en croisant les bras sur sa poitrine.

Mmh. Ils jouaient avec le feu s'ils s'imaginaient pouvoir me garder dehors.

— Dans ce cas, dis-je d'un ton léger, merci de rappeler à vos alphas qu'il est illégal de transformer en loup-garou un humain qui est accusé d'un crime ou suspecté d'en avoir commis un. Si ça devait arriver, le clan entier serait tenu pour responsable.

— Oooh, dit le loup Carr d'une voix moqueuse. J'ai peur.

— Je peux vous assurer que même s'il est tentant d'avoir le droit d'utiliser Regent's Park pour y jouer pendant les nuits de pleine lune, transformer quelqu'un de façon illégale ne vaut pas le coup, ajoutai-je calmement.

— Je ne vois pas de quoi elle parle, dit le videur de Fairfax en reniflant. Vous avez une idée, les gars ?

— Pas la moindre, mon pote. Pas la moindre.

Je commençais à doucement m'énerver.

— Écoutez, commençai-je.

— Va te faire foutre, chérie.

J'aurais pu lever l'arbalète pour les menacer. J'aurais pu exiger d'être admise à l'intérieur. Mais légalement, je n'avais aucune raison d'être là. M'introduire par la force risquait non seulement de dégrader les relations de la Brigade Para avec toute la communauté des paras, mais en plus, je risquais la suspension.

Je serrai les dents. Puis je décelai un mouvement du coin de l'œil, derrière les quatre loups.

— Très bien.

Je les dépassai et fis semblant de ne pas entendre leurs ricanements dans mon dos. Je n'avais pas dit mon dernier mot. Loin de là.

Je continuai à avancer, consciente que les videurs m'observaient. Lorsque j'atteignis le coin et tournai à gauche pour échapper à leurs regards, je m'arrêtai net.

— Ah, super, dit Buffy avec un sourire éclatant. Je ne savais pas si vous m'aviez remarquée. Comment ça va ?

— Qu'est-ce que tu veux ? demandai-je d'un ton sec, le doigt sur la détente de l'arbalète.

Son sourire ne faillit pas.

— Je ne vous attaquerai pas, si c'est ce que vous vous demandez. Je ne suis pas votre ennemie, inspectrice Bellamy.

— C'est bizarre, mais j'ai du mal à y croire.

Buffy rejeta ses cheveux en arrière.

— J'obéissais à des ordres, dit-elle en haussant les épaules. En plus, vous avez gagné. Vous m'avez échappé. Sans rancune.

Facile à dire, pour elle.

— C'était toi qui me suivais sur la route pour venir ici ?

Son sourire s'élargit.

— C'était moi, oui.

Je soupirai. Au moins, elle ne le cachait pas.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je suis là sur les ordres de mon alpha.

— Très bien. Qu'est-ce que Lady Sullivan me veut ?

— Elle veut se faire pardonner, bien sûr.

Je plissai les yeux. Ça ne semblait pas très plausible.

— Continue.

— Une petite minute, dit-elle en se tapotant la tempe. Je veux être sûre que je me rappelle le message. Je n'ai pas une très bonne mémoire.

Elle ponctua sa phrase par un petit gloussement féminin qui ne me trompa pas le moins du monde. Elle était assez forte pour résister à la contrainte, et l'idée d'assassiner un inspecteur de police ne la dérangeait absolument pas. Elle était extrêmement dangereuse.

— Dépêche-toi, dis-je.

Son sourire disparut.

— Comme vous voudrez.

Puis elle se pencha vers moi en découvrant ses dents pointues de louve.

— Vous avez fait preuve d'honneur, hier. Vous avez tenu votre promesse et vous nous avez donné votre échantillon ADN alors que vous n'aviez pas de raison de le faire. Nous apprécions votre geste. Et nous apprécions aussi que vous soyez restée discrète à propos de ce qu'il s'est passé.

— Et donc ? insistai-je, à bout de patience.

— Et donc, le clan Sullivan souhaiterait se faire pardonner, dit-elle en passant la langue sur ses lèvres. Suivez-moi, et tout deviendra clair.

— Si tu t’imagines que je vais tomber une deuxième fois dans le panneau...

— Mon vrai nom est Patricia. Patricia Sullivan.

Je clignai des yeux, surprise. Elle n’avait pas la tête d’une Patricia.

— Vous pouvez l’utiliser contre moi si vous le souhaitez. On sait toutes les deux que vous en êtes capable.

Je n’en étais pas si sûre, moi.

— Je vais me contenter de Buffy.

Il y eut un éclair de soulagement dans son regard et je me rendis soudainement compte qu’elle était bien plus nerveuse qu’elle ne le laissait paraître. Cette découverte m’aida légèrement à me détendre.

— Comme vous voudrez, inspectrice. Je vous promets que vous n’êtes pas en danger. Vous voulez savoir ce qu’il se passe avec Devereau Webb. Avec la permission de Lady Sullivan, j’accepte de vous aider.

Je lui jetai un long regard, puis remis mon arbalète dans mon dos et l’accrochai avec des straps pour qu’elle ne me dérange pas.

— Je te suis.

— Il y a une entrée arrière qui mène au night-club. Je peux vous faire entrer et vous emmener dans la salle de surveillance. Comme ça, vous verrez et entendrez tout ce qu’il se passe dans la salle de réunion.

— Je ne comprends pas, dis-je en fronçant les sourcils. En faisant ça, Lady Sullivan met en péril ses chances d’obtenir l’accès total à Regent’s Park.

Buffy n’hésita pas un instant avant de répondre.

— Aussi tentante que soit l’offre, nous ne cherchons pas à nous fâcher avec les autres clans. Devereau Webb veut nous monter les uns contre les autres. Nous, les Sullivan, nous sommes trop intelligents pour tomber dans ce genre de piège. Et en plus, nous avons une dette envers vous. C’est notre façon de nous racheter pour ce qu’il s’est passé hier.

Je l’observai pendant quelques instants. Les yeux noirs de Lukas, pleins de détermination, me revinrent en tête.

— Laisse-moi deviner, dis-je. Lord Horvath vous a menacés.

Buffy ne répondit pas, mais je compris tout de suite que j’avais raison. Ça n’avait rien à voir avec le fait de vouloir se racheter. D’un côté, Lady Sullivan avait une chance sur quatre d’obtenir les droits de Regent’s Park ;

de l'autre, elle risquait la guerre froide entre le Clan Sullivan et les vampires. Entre deux maux, elle avait choisi le moindre. Ça n'avait pas d'importance. Ses intrigues ne me dérangent pas si la Brigade Para et moi pouvions en tirer profit.

— Montre-moi la route, dis-je à Buffy.

Une porte coupe-feu était restée ouverte à l'arrière du night-club de Fairfax. Buffy m'adressa un autre grand sourire et posa son doigt sur ses lèvres pour m'indiquer de rester silencieuse. Je hochai la tête, tout en me demandant ce que risquait le clan Sullivan si Lord Fairfax découvrait qu'ils m'avaient aidée à entrer en douce dans son night-club. Puis je songai que ce n'était pas mon problème. On récolte ce que l'on sème, après tout.

Buffy poussa doucement la porte et nous pénétrâmes à l'intérieur. Je la suivis dans un couloir qui serpentait jusqu'à un escalier étroit. Une fois arrivée là, elle se tourna vers moi.

— Il faut monter d'un étage et tourner à droite, chuchota-t-elle. À partir de maintenant, vous devez vous débrouiller seule.

C'était parfait comme ça. Je hochai la tête pour la remercier et la dépassai. Quand je me tournai pour lui jeter un dernier coup d'œil, elle avait déjà disparu. Je continuai à monter, en espérant ne pas avoir raté une trop grosse partie de la réunion.

Arrivée en haut, je suivis les instructions de Buffy et aperçus une porte sur la droite. Tout en retenant mon souffle, je l'ouvris : elle donnait sur une petite pièce bourrée d'équipements électroniques, de talkies-walkies pendus au mur. Un grand miroir sans tain donnait sur la salle principale du night-club.

Je jetai un coup d'œil. Les quatre alphas et Devereau Webb étaient assis à la même table qu'hier. Personne d'autre ne semblait être présent. Les lèvres de Webb bougeaient, mais je n'entendais pas ce qu'il disait. En regardant autour de moi, je trouvai un casque branché sur un système de sécurité qui semblait compliqué. Je le mis sur mes oreilles. Bingo !

— Je peux vous assurer que les papiers sont authentiques. Je ne suis pas stupide au point de tenter d'arnaquer toute la population de loups-garous de Londres, disait la voix de Webb.

— Mes avocats ont examiné les dossiers, dit McGuigan avec une nonchalance affectée. À l'inverse du clan Carr, nous ne doutons pas de

vous. Personne ne vous force à être ici, Lady Carr. Vous êtes libre de partir si vous le souhaitez.

Ha ha ! Il léchait les bottes de Webb pour essayer de prendre de l'avance et de se débarrasser de ses compétiteurs par la même occasion. Toutefois, je doutais que Lady Carr se laisse faire – et j'avais raison.

— Espèce d'abruti de loup ! cracha-t-elle. Vous êtes peut-être prêt à accepter cet accord les yeux fermés, mais moi, je suis plus prudente.

— Je n'accepte rien les yeux fermés, rétorqua McGuigan. Je constate un fait, c'est tout.

— Mesdames, messieurs, intervint Webb en levant les mains, paumes en l'air. Inutile de se disputer. Les avocats de Lord McGuigan ont raison, mais Lady Carr a raison également. Ceci est un échange de bons procédés, et il est bon d'être prudent. À votre place, je le serais.

Lady Sullivan, qui devait savoir que je les regardais d'en haut, se pencha. Pas un instant elle ne leva les yeux vers moi.

— Dans ce cas, arrêtons de tourner autour du pot. Qui est cette personne que vous cherchez désespérément à transformer ? Qui mérite de devenir l'un des nôtres ?

Il y eut une longue pause. Devereau Webb observa les loups, les uns après les autres. Puis il leur adressa un petit sourire.

— Vous avez raison. Inutile de tourner autour du pot. Cette personne est ma nièce.

Je le regardai, stupéfaite. Sa nièce ?

— Elle est malade ? demanda Lord Fairfax en se frottant le menton.

— Oui, acquiesça Webb. Leucémie. Toutes les autres tentatives de guérison ont échoué. C'est sa dernière chance.

— Si elle est malade, elle risque de ne pas survivre à la transformation, fit remarquer Lady Carr. Son système immunitaire est déjà affaibli. Nous ne pouvons rien vous garantir, monsieur Webb.

— Je sais. Elle a terminé sa dernière chimiothérapie il y a quelques mois. Alice est en train de mourir, mais elle est forte. C'est un risque que je suis prêt à prendre.

— Est-ce que c'est un risque qu'*elle* est prête à prendre ? demanda Fairfax.

— Je suis son tuteur légal, dit Webb. C'est à moi de prendre la décision. Et elle comprend que la meilleure chose à faire pour elle serait d'être transformée.

Une minute. Quoi ?

— Que voulez-vous dire par tuteur légal ? demanda Lady Sullivan en se raidissant.

Webb croisa les jambes. Il y avait quelque chose de mécanique dans ses mouvements. Nous abordions enfin le cœur du problème – et tout le monde le savait.

— Alice a onze ans.

Mes épaules s'affaissèrent d'un coup. Ce n'était pas un criminel que Webb tentait d'aider ; c'était encore pire que ça.

Pendant un moment, tous les alphas restèrent silencieux ; puis ils se mirent tous à parler en même temps.

— Une enfant ? On ne peut pas transformer une enfant !

— C'est impossible.

— Si ça se sait...

Webb se racla la gorge.

— Je comprends vos inquiétudes. Je ne me serais pas démené pour attirer votre attention et je n'aurais pas négocié une si belle affaire si je n'étais pas conscient du côté inhabituel de ma requête.

La voix de Lord McGuigan, qui était mielleuse quelques instants auparavant, se fit soudainement glaciale.

— Il y a beaucoup de raisons qui font que nous n'acceptons pas d'enfants humains, monsieur Webb. Ce n'est pas une question de tradition, mais de nécessité.

Lady Carr hocha la tête, enfin d'accord avec son collègue alpha.

— Il n'y a pas que la loi humaine qui empêche les mineurs d'être transformés. La puberté peut causer toutes sortes de problèmes, voire de désastres. Tout est parfaitement documenté.

Fairfax se leva et commença à faire les cent pas.

— C'était quand, le dernier ? Un garçon dans les années cinquante, n'est-ce pas ? Celui qui a été accepté dans le clan Sullivan.

— Si c'est une critique, rétorqua Lady Sullivan, la mâchoire crispée, rappelez-vous que ça s'est passé bien avant notre naissance. Comme vous le savez tous. Mais oui, c'est une histoire tragique. Il a tué trois personnes, monsieur Webb.

— Un homme averti en vaut deux, contra Webb. Je suis sûr que vous saurez mettre en place des mesures pour éviter que ce genre de situation déplaisante ne se reproduise.

— Déplaisante ? répéta Lady Sullivan en haussant les sourcils.

— Nous avons durement lutté pour obtenir notre indépendance, dit Fairfax. Un cas pareil pourrait nous ramener des décennies en arrière.

— Elle n'est pas comme les autres enfants. Elle est intelligente. Sensée. Elle est...

— Elle sera incapable de contrôler ses hormones ! l'interrompit Lady Carr.

Webb décroisa les jambes, se leva et se dirigea vers la sortie. Pendant une seconde, je fus persuadée qu'il s'en allait, dépité – jusqu'à ce que je le voie revenir avec une petite silhouette sur ses talons.

Je dévisageai la petite fille aux couettes qui avait crié pour avertir les autres lorsqu'elle m'avait vue dans l'escalier de l'immeuble de Devereau Webb. Mon cœur se serra dans ma poitrine. Oh. Oh non.

— Voici Alice, dit simplement Webb.

Lady Sullivan secoua la tête. Elle refusait de la regarder.

— Non. Nous ne pouvons pas faire ça. Ça allait encore quand nous pensions que vous vouliez protéger un criminel, mais c'est différent lorsqu'il s'agit d'un enfant. C'est impossible.

Alice se tourna vers Webb.

— Tu vois ? s'exclama-t-elle en serrant les poings. Je te l'avais dit ! Je ne veux même pas devenir un putain de loup-garou !

— Alice, répondit-il sévèrement, on ne dit pas de gros mots.

Puis il leva les yeux et supplia les quatre alphas.

— Parlez-lui. Vous verrez vite à quel point elle est spéciale. Je ne serais pas là si je ne pensais pas qu'elle en vaut la peine.

— Bien sûr que vous pensez qu'elle en vaut la peine, monsieur Webb, répondit Lady Carr. C'est votre nièce. Mais ça ne change rien. Quand elle aura dix-huit ans...

— Elle ne vivra pas jusque-là ! s'exclama Webb, le visage contracté.

— Alors nous ne pouvons rien faire, déclara Lady Carr en se levant. Et si l'un d'entre vous souhaite accepter le marché, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous en empêcher.

— C'est inutile, dit McGuigan, le visage impassible. Nous sommes tous d'accord. Elle ne peut pas être transformée et elle ne le sera pas.

Webb n'était pas encore prêt à abandonner.

— Mais Regent's Park est...

— Ça ne suffit pas, coupa Fairfax.

Il était visiblement irrité, mais pas contre Webb ni Alice ; c'était probablement la situation dans sa globalité qui l'énervait.

— Vous devriez partir, ajouta-t-il. C'est mieux comme ça.

Pour la première fois, Devereau Webb eut l'air vaincu.

— Qu'est-ce qu'il vous faudrait ? demanda-t-il. Qu'est-ce que je peux vous offrir d'autre ?

— Rien, répondit Lady Sullivan. Cette conversation est terminée.

L'un après l'autre, les quatre alphas sortirent de la salle. Webb avait l'air effondré.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je suis vraiment désolé.

Alice renifla. Sa lèvre inférieure tremblait et ses taches de rousseur se détachaient nettement sur sa peau pâle. Elle passa les bras autour de sa taille et le serra fort contre elle.

— Ça fait rien, dit-elle en lui tapotant le dos. Rentrons à la maison, Oncle Dev.

Chapitre 21

Je ressortis par là où j'étais arrivée. Buffy avait disparu, mais avant même que j'aie fait cinq pas, une voiture luxueuse tourna au coin de la rue et s'arrêta à côté de moi. La portière du côté passager s'ouvrit et une main ornée de bijoux me fit signe d'approcher. Avec un soupir, je montai dans la voiture, mais je ne fermai pas la portière derrière moi. Je voulais pouvoir m'enfuir rapidement si j'en avais besoin.

— J'espère que votre curiosité est satisfaite, inspectrice Bellamy, dit Lady Sullivan sans la moindre trace d'émotion sur le visage.

— En effet, du moins si vous disiez la vérité dans cette salle, répondis-je. Vous étiez vraiment honnêtes ? Ou bien est-ce que l'un d'entre vous reviendra sur sa parole pour obtenir les droits sur Regent's Park ?

— Nous ne mentionnons pas, affirma-t-elle sans la moindre hésitation. Transformer un enfant humain en loup-garou présente trop de risques. Ce ne sont pas vos lois qui nous arrêtent, ce sont nos propres principes. Nous connaissons les conséquences, et nous avons tiré des leçons de notre passé lorsque d'autres ont essayé de faire la même chose. Aucun de nous ne désire en arriver là. Je peux vous l'assurer.

Elle baissa les yeux et ajouta :

— Devereau Webb pense probablement que c'est parce que nous manquons de compassion. Mais en vérité, c'est tout l'inverse.

Je ressentis un élan de commisération aussi bien pour Webb que pour sa nièce. Et j'étais heureuse de n'avoir pas dû être forcée d'intervenir pour faire respecter la loi.

— Pauvre petite, murmurai-je.

— Oui, soupira Sullivan. En effet.

Elle releva le menton et me regarda droit dans les yeux.

— J'espère que nous sommes quittes, maintenant, vous et moi.

— Nous sommes quittes, dis-je avant d'hésiter un instant. J'ai tenu ma parole. Je n'ai pas dit à Lord Horvath ce que vous aviez fait. Il l'a découvert tout seul.

— J'en suis consciente. Mais dites-lui tout de même que j'ai voulu me faire pardonner.

Je l'observai un moment, puis je posai la question qui me taraudait depuis longtemps.

— Pourquoi avez-vous peur de lui ?

Elle prit son temps avant de répondre.

— Il y a peut-être quatre clans de loups-garous et un seul groupe de vampires, et nous sommes trois fois plus nombreux qu'eux, mais ils sont plus organisés et plus forts, déclara-t-elle finalement. Sans parler de leur richesse. Avant l'arrivée d'Horvath, les suceurs de sang n'étaient pour nous qu'un léger désagrément. À présent, ils sont plus riches, plus intelligents et plus puissants que nous. Ce n'est pas de la modestie, je dis la vérité. Vous devriez vous méfier d'eux aussi, inspectrice. Ils cherchent à asseoir leur pouvoir et ils ne reculeront devant rien pour étendre leur influence. Vous pensez peut-être que vous commencez à comprendre la communauté des paras, mais vous n'avez fait que gratter la surface. Et en ce qui concerne les vampires, vous ne les comprendrez sans doute jamais.

Elle eut un sourire sans joie et ajouta :

— Considérez-vous comme avertie. Ce sont des prédateurs, et ils aiment partir en chasse.

Je l'écoutai attentivement puis hochai la tête.

— C'est noté.

— Je l'espère, dit-elle en jouant avec l'une de ses bagues. Je vous contacterai quand j'aurai reçu les résultats du test ADN.

J'étais à deux doigts de lui dire ce que j'avais appris du livre *Enchantements Infernaux*, mais je parvins à me retenir. Effectivement, les vampires étaient des prédateurs ; mais les loups-garous aussi. Leur rendre la vie plus facile ne m'apporterait rien. À la place, je me contentai de lui dire au revoir et m'éloignai.

Des nuages menaçants s'amoncelaient dans le ciel lorsque j'atteignis l'église St Erbin. Je ne vis aucun signe du révérend Knight ou de Lukas, mais une silhouette solitaire se tenait debout dans le cimetière, la tête penchée.

Je plissai les yeux et lâchai une exclamation de surprise en voyant de qui il s'agissait. Il était tentant de continuer ma route et d'espérer qu'elle ne me voie pas, mais ça aurait été lâche de ma part. Je pouvais faire mieux que ça – je *valais* mieux que ça.

J'ouvris le portail de métal et remontai silencieusement le chemin jusqu'à me tenir à environ un mètre derrière elle.

— Madame Clarke ? demandai-je. Est-ce que tout va bien ?

Elle tourna la tête vers moi et cligna des yeux. Ils étaient humides de larmes.

— Oui. Oui, tout va bien, répondit-elle avant de désigner d'un geste impuissant la tombe de Julian. Je sais qu'il n'est plus ici, mais je ne sais pas où il se trouve et il faut bien que je vienne me recueillir quelque part. Peut-être qu'il m'entend quand même. Peut-être qu'il sait que je l'aime toujours autant.

— Je suis certaine qu'il le sait.

Elle m'adressa un sourire plein de reconnaissance et de tristesse.

— Avez-vous des pistes pour le retrouver ? demanda-t-elle. La femme à qui j'ai parlé ce matin m'a dit que l'enquête était en cours, mais elle n'a pas voulu m'en dire plus. Pourquoi m'a-t-elle posé des questions sur le collier de Julian ?

— Nous cherchons tous les éléments qui pourraient nous aider dans notre enquête, qu'ils soient importants ou non, dis-je avant de me mordre la lèvre. Mais je peux vous dire que nous sommes près d'identifier un suspect. Il se pourrait également que la mort de Julian n'ait pas été un simple accident.

Mme Clarke ne lâcha aucun cri de stupéfaction, aucun sanglot ; elle se contenta de me répondre par un faible sourire.

— Je le savais, dit-elle sans la moindre trace de triomphe. Je l'ai toujours su. Qui est-ce ? Qui a tué mon fils ?

— C'est seulement une supposition pour le moment. Nous n'avons pas de preuve.

Sa voix se fit plus dure.

— Dites-le-moi.

— Nous pensons que c'est un homme appelé Edward Nappey. Ce n'est pas un loup-garou, il ne fait pas partie des paras. Il est humain à cent pour cent. Nous essayons de le retrouver. Nous y arriverons, madame Clarke. J'espère pouvoir vous donner plus de réponses à ce moment-là.

Elle se détourna de moi de façon à ce que je ne puisse plus voir son visage.

— Il a volé le corps de Julian ? Il a sorti le cadavre de mon fils de sa tombe ?

— C'est fortement probable. Il visait ce cimetière en particulier. On pense que d'autres tombes de loups-garous ont été profanées de la même manière au cours des dernières années. Nous attendons les exhumations pour le confirmer.

Je vis ses épaules se raidir.

— D'autres tombes ?

— Oui, j'en ai bien peur.

Quelques gouttes de pluie commencèrent à tomber et détremperent le sol à nos pieds. Ni Mme Clarke ni moi ne fîmes un geste pour nous mettre à l'abri.

— Merci, inspectrice Bellamy, dit finalement Mme Clarke d'un ton distant. J'apprécie votre honnêteté et tout ce que vous avez fait pour nous aider. Vous auriez pu décider de vous en tenir là, surtout après ce qui vous est arrivé à cause de nous. Quoi qu'il arrive, je vous serai toujours extrêmement reconnaissante.

Je ne faisais que mon travail, mais je savais que ce n'était pas la réponse qu'elle avait envie d'entendre. Pas pour le moment, en tout cas.

— Je vous laisse tranquille. Je vous contacterai dès que j'en saurai plus.

Mme Clarke baissa à nouveau la tête, mais ne répondit pas. Je restai là un instant, puis je tournai les talons et me dirigeai vers l'église.

À en croire les divers seaux placés sur les dalles de l'église, il ne faisait pas beaucoup plus sec à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les bancs étaient vides. Peut-être que j'avais raté Lukas et qu'il était déjà parti ? Pourvu qu'il soit resté poli avec le révérend Knight pendant mon absence. Un seigneur vampire et un pasteur n'étaient pas ce qu'on pouvait appeler des alliés naturels, mais je me plaisais à croire qu'ils étaient capables de se montrer civils l'un envers l'autre.

Puis j'entendis un éclat de voix venant de derrière l'autel et je me figeai. Oh oh.

Inquiète, je me dirigeai vers la petite porte en bois menant à la sacristie sur le côté de l'église. Juste au moment où je l'ouvrais, un deuxième éclat de voix se fit entendre. Le cœur battant, je courus dans le couloir. On aurait dit qu'il y avait un petit bureau au bout. Je levais déjà la main pour attraper l'arbalète qui pendait dans mon dos ; mais lorsque j'atteignis le couloir et que je regardai à l'intérieur, la scène qui m'attendait n'était pas celle que je m'étais imaginée.

Lukas et le révérend Knight étaient assis l'un à côté de l'autre derrière le bureau en désordre du pasteur. Les joues du révérend étaient empourprées, mais pas à cause de la colère. Apparemment, tous deux luttèrent pour retenir leur rire.

— Et ensuite, continua Lukas qui terminait visiblement de raconter une blague, le bas de sa soutane a pris feu sur une des bougies, et... pouf !

Knight ne put se retenir d'éclater de rire, en se penchant comme s'il avait mal au ventre. Lukas me jeta un regard en coin et m'adressa un clin d'œil. Pour ma part, je n'étais pas du tout amusée ; plutôt refroidie.

— Vous vous amusez bien ? demandai-je.

Le révérend Knight sursauta et se leva immédiatement.

— Inspectrice Bellamy ! s'exclama-t-il. Vous êtes venue. Ça fait plaisir de vous voir.

Il s'avança et, de façon parfaitement inattendue, m'étreignit avec force. Je restai là, figée, jusqu'à ce qu'il me relâche.

— Nous parlions du bon vieux temps, expliqua-t-il. Lord Horvath connaît des histoires fascinantes sur mes prédécesseurs.

— Vraiment ? murmurai-je.

— Oui, oui ! Des histoires extraordinaires, dit-il avec enthousiasme avant de se retourner vers Lukas. J'espère que nous pourrions améliorer nos relations, à présent.

— J'en suis sûr, répondit Lukas en souriant. Vous êtes un homme sensé et intelligent. Je suis content que vous soyez là.

Il regarda autour de lui et ajouta :

— Vous savez quoi ? Depuis que je vis ici, c'est la première fois que j'entre dans cette église. Vous êtes quelqu'un d'altruiste, Révérend Knight. Je suis persuadé que tout s'améliorera entre nous, à l'avenir.

— Moi aussi. Absolument, dit le révérend en attrapant la main de Lukas et en la serrant fermement. J'ai passé un merveilleux après-midi.

Il se tourna vers moi et m'adressa un sourire.

— Regardez ça, inspectrice !

Il prit un petit crucifix de bois sur son bureau et le donna à Lukas, qui referma sa main dessus.

— Vous voyez ? exulta Knight.

— Euh...

— Aucune brûlure !

Lukas ouvrit la paume.

— Même pas une simple marque ! rayonna Knight.

— OK, répondis-je en me grattant la tête. Tant mieux.

Lukas reposa le crucifix sur le bureau.

— Maintenant que vous êtes là, D'Artagnan, pourquoi est-ce qu'on n'irait pas examiner le cimetière ? Allons voir les tombes qui ont été dérangées et essayons de comprendre comment Nappey s'y est pris.

— Oui, répondis-je lentement. OK.

Le révérend Knight sortit, et Lukas et moi le suivîmes. Profitant de ce qu'il ne nous voyait pas, Lukas haussa un sourcil interrogateur, auquel je répondis par un sourire forcé. Il fronça les sourcils, visiblement conscient que quelque chose me dérangeait, mais sans savoir exactement quoi.

Heureusement, Mme Clarke n'était plus dans le cimetière. Je doutais qu'elle aurait apprécié de voir un vampire rôder autour de ce qui était censé être le lieu de repos éternel de son fils.

Il pleuvait beaucoup plus fort maintenant, et de grosses gouttes s'écrasaient dans des flaques d'eau. Avec le ciel qui s'assombrissait à cause de l'arrivée de la nuit, le cimetière devenait un endroit de plus en plus effrayant.

— Tout va bien ? demanda Lukas à voix basse. Je sais que c'est ici que vous avez été tuée la première fois, Emma. Si vous préférez attendre à l'extérieur...

— Ça va, dis-je en coinçant une mèche de cheveux derrière mon oreille et en relevant le menton. J'ai accepté ce qui m'est arrivé. Je n'ai pas de traumatisme.

L'expression de Lukas ne changea pas.

— OK. Si vous changez d'avis, dites-le-moi.

Je hochai vaguement la tête et mis les mains dans mes poches. Le révérend Knight s'arrêta devant une tombe tout au bout, près du portail en fer qui barrait l'accès au cimetière du côté nord. La pluie plaquait ses cheveux contre son crâne et son expression était devenue bien plus sombre.

— Il y a eu deux incidents majeurs depuis que je suis entré en poste. Ici, dit-il en montrant du doigt la tombe, et là.

Je suivis la direction qu'indiquait son doigt et posai les yeux sur l'endroit où se tenait la tombe de Julian Clarke.

— Les autres incidents ont eu lieu avant que vous n'arriviez ici ? demanda Lukas.

— Oui. C'est le révérend Baxter qui m'a montré les autres tombes dérangées.

— C'était votre prédécesseur ?

Knight hocha la tête.

— Et que pensait-il de tout ça ?

— C'était quelqu'un de vieux jeu, répondit le révérend en détournant le regard. Ça faisait des décennies qu'il était là. Il n'avait pas que des bonnes choses à dire sur la communauté paranormale.

— Mmh, marmonna Lukas en acquiesçant, l'air sombre. Nos chemins se sont parfois croisés, mais ce n'était jamais d'agréables rencontres. Dommage. Vous êtes très différent de lui. Je pense qu'on pourra travailler ensemble de façon plus productive, à présent.

Malgré la pluie, je vis que Knight semblait flatté.

— Je l'espère, murmura-t-il. Je l'espère vraiment.

De mon côté, je fronçai les sourcils.

— Si Baxter méprisait à ce point la communauté para, pourquoi a-t-il accepté que des loups-garous soient enterrés ici ?

— Il n'avait pas envie, mais il n'a pas eu le choix. L'Église lui a dit qu'il ne pouvait pas enlever aux loups-garous leur dernière chance de rédemption. Après tout, ajouta Knight avec un petit rire, comme vous l'avez dit vous-même, inspectrice Bellamy, nous sommes tous capables de faire le mal. Nous sommes tous des pécheurs, jusqu'au dernier d'entre nous.

— C'est parfaitement vrai, dit Lukas.

Il se tourna vers moi. Il ne portait qu'une chemise blanche ; détrempée par la pluie, elle était devenue transparente et adhérait à son torse.

— Restez ici, ordonna-t-il. Je veux vérifier quelque chose.

Puis il sortit du cimetière.

— Je ne l'imaginais pas comme ça, vous savez, me dit le révérend. Lord Horvath est quelqu'un de vraiment charmant.

— Oui, répondis-je d'un ton distant. En effet.

Toutefois, je n'avais pas envie de parler de lui, aussi ajoutai-je :

— C'est le révérend Baxter qui vous a dit que c'étaient des goules qui dérangeaient les tombes ?

— Oui, acquiesça Knight. Il m'a montré toutes les archives. Il a dit qu'il faudrait que je le déclare à l'église et que je sois prudent si jamais j'en voyais. Ce sont des créatures dangereuses.

En le voyant frissonner, je repensai à Albert Finnegan, qui ne semblait absolument pas dangereux. J'aurais dû trouver ça fascinant de constater à quel point nos préjugés altéraient non seulement nos croyances, mais aussi nos actions. À la place, je trouvai ça plutôt déprimant.

Lukas nous appela depuis l'autre côté du portail.

— Avancez un peu. Dirigez-vous vers la tombe de Julian. Puis celle des autres.

Knight et moi obéîmes à son ordre. Après quelques instants passés à nous regarder, Lukas revint. Les gonds du portail rouillé crissèrent lorsqu'il l'ouvrit.

— Il pleut et il commence à faire noir, dit-il en fronçant les sourcils. Les conditions sont similaires à celles qu'il y avait lorsque les tombes ont été attaquées.

— Et ? demandai-je. Vous pouviez nous voir depuis la rue ?

— À peine. Je crois que vous aviez raison, l'autre fois – il est possible de creuser une tombe sans être vu par personne. Ce ne serait pas facile, et il faudrait trouver une façon de transporter les corps hors d'ici, mais c'est faisable. Il suffit de se garer devant l'entrée.

— Ce serait risqué, même par mauvais temps. On est quand même dans le centre de Londres. Mais je ne vois pas d'autre explication, ajoutai-je en haussant les épaules.

— Edward Nappey s'est débarrassé de son véhicule, fit remarquer Lukas. Je me demande s'il en a un autre caché quelque part. Une camionnette, ou quelque chose comme ça.

Ça paraissait logique, et ça nous donnait également une piste supplémentaire. À ce stade, je prendrais n'importe quel élément qui puisse nous indiquer l'endroit où se cachait ce salopard.

— Je vais mettre Liza sur le coup. Rien n'est enregistré à son nom, mais on sait où il est allé. S'il avait une camionnette quand il s'en est pris à Moira, peut-être que ça apparaîtra sur une vidéo de surveillance, dis-je avant de regarder autour de moi. Et peut-être qu'il y a des caméras par ici qui l'auront filmée.

La frustration devenait intolérable. Je savais qu'on finirait par attraper Ted Nappey, mais j'aurais bien voulu que ce soit le plus tôt possible.

Lukas et moi prîmes congé du révérend Knight et quittâmes l'église. Pensive, je me dirigeai vers Tallulah, en faisant semblant de ne pas remarquer que Lukas m'observait d'un regard de faucon.

— Vous avez eu des problèmes avec les loups-garous ? demanda-t-il.

L'image de Devereau Webb en train de faire un câlin à sa nièce me revint à l'esprit.

— Pas vraiment, dis-je en lui jetant un coup d'œil. Le minimum d'âge pour transformer un humain en vampire, c'est bien dix-huit ans, n'est-ce pas ? Est-ce que vous avez déjà brisé cette règle ?

— Vous êtes en train de m'accuser ? demanda Lukas en se raidissant.

Je clignai des yeux, surprise.

— Non, répondis-je en luttant pour trouver les bons mots. C'est juste que... Appelez ça de la curiosité. Je ne suis pas en train d'essayer de vous arracher des aveux d'activités illégales, Lukas. Si vous ne voulez pas me répondre, vous n'êtes pas obligé.

Son regard noir me fixait avec une intensité brûlante.

— Nous n'avons pas brisé cette règle depuis plus de deux cents ans. Elle existe pour une bonne raison.

Il fit une légère pause, puis ajouta :

— Pourquoi me posez-vous la question ? Je dois vous avertir que si les clans envisagent de transformer quelqu'un en dessous de l'âge légal, il y aura des problèmes.

— Ce n'est pas le cas.

— Alors pourquoi est-ce que vous me demandez ça ?

Je soupirai.

— C'est une longue histoire et elle n'a rien à voir avec notre enquête sur Ted Nappey. Oubliez ce que j'ai dit.

Je voulus me détourner, mais Lukas s'avança vivement et me barra la route.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il en se penchant vers moi.

— Il ne s'est rien passé.

Il grinça des dents, frustré.

— Quelque chose vous agace. Depuis que vous êtes entrée dans cette église, vous me regardez d'un air bizarre, comme si j'avais fait quelque chose qui vous aurait offensée.

Mes pensées tumultueuses devaient être plus lisibles que je ne le pensais.

— Ce n'est rien.

— De toute évidence, ce n'est pas rien, dit-il avec sévérité. Dites-moi.

Je me tortillai, mal à l'aise sous son regard insistant. Parfois, il était important d'être honnête ; en tant qu'inspectrice de police, je le savais

mieux que quiconque. Et parfois, il était important de savoir quand se taire.

Finalement, je n'eus pas besoin de dire quoi que ce soit, car Lukas le fit pour moi.

— Ah, dit-il en hochant la tête. Vous ne vous attendiez pas à ce que je m'entende bien avec Knight. Vous m'avez demandé de lui parler, mais le fait que notre rencontre se soit bien passée vous agace. Vous pensez que, parce que je suis un vampire et lui un homme de Dieu, nous sommes naturellement ennemis.

Mon silence en disait assez long.

— Je ne suis pas devenu Lord à cause de ma famille, ou par la force. Je suis doué dans ce que je fais. Et ma capacité à charmer les autres joue un grand rôle là-dedans.

— Mmh. Je comprends. Vous êtes un vampire. Jouer de votre charme est dans votre nature. Vous l'utilisez pour obtenir ce que vous voulez. Ça fait partie de vous, tout comme les griffes pour un loup-garou. Vous séduisez les gens pour qu'ils s'ouvrent les veines pour vous.

Il continua à m'observer.

— Tout ne se résume pas au sang, D'Artagnan. Après tout, je veux vous séduire, *vous*, et pourtant, nous savons tous les deux que lorsque j'ai goûté à votre sang, il ne m'a pas vraiment plu.

Il faisait référence à ce qu'il s'était passé quelques semaines plus tôt, lorsqu'il avait passé sa langue sur ma peau pour refermer quelques blessures.

— Vous voulez me séduire ? demandai-je en croisant les bras sur ma poitrine, tandis que mes poils se hérissaient sans que je comprenne vraiment pourquoi.

— Pas pour les raisons que vous imaginez, répondit-il, le regard étincelant. En fait, mes intentions réelles pourraient vous surprendre. Je ne cherche pas à me servir de vous parce que vous faites partie de la Brigade Para. Je ne cherche pas à me servir de vous du tout, d'ailleurs. Et je peux vous assurer que ma relation avec Tony, votre prédécesseur, ne ressemblait pas du tout à... ça.

Qu'est-ce que ça voulait dire, « ça » ?

— Les gens n'arrêtent pas de me mettre en garde à votre sujet.

Un éclair de colère traversa son visage.

— Qui ? Qui vous met en garde contre moi ?

— Ça n’a pas d’importance, dis-je en exhalant lentement. Je vous aime bien, Lukas. Je vous fais confiance.

Enfin, jusqu’à un certain point.

— Vous m’avez aidée autrefois, et je sais que vous êtes en deuil à cause de Moira. Vous voulez attraper son assassin tout autant que moi, voire plus.

— Ça, c’est vrai, répondit-il sans détacher son regard de moi. Je ne suis pas une créature tout droit sortie de livres d’horreur, Emma. Je suis peut-être le méchant seigneur des vampires, mais vous êtes en sécurité avec moi. Je vous le promets.

Il fit un pas en arrière.

— Peut-être qu’on a besoin de souffler un peu, murmura-t-il autant pour lui-même que pour moi. On remet ça à demain ?

Je me balançai d’un pied sur l’autre. C’était sans doute une bonne idée. Je le fixai sans savoir quoi dire, jusqu’à finir par hocher la tête en me sentant idiote. Mesdames et Messieurs, Emma Bellamy, inspectrice sans peur et sans reproche, capable de détecter la vérité au premier coup d’œil.

— Arrêtez de vous prendre la tête, murmura Lukas avec un faible sourire. Parfois, vous réfléchissez trop. Adieu.

Après une pause, il ajouta :

— Pour l’instant.

Une seconde plus tard, il s’évanouit dans les ténèbres.

Chapitre 22

Je recontactai Fred et Liza pour les tenir informés avant de rentrer chez moi me reposer. Depuis ma conversation avec Lukas, mes pensées étaient en tumulte. Il avait raison, je cogitais beaucoup trop à propos de ce qu'il avait dit.

Il fallait que je me concentre sur mon enquête, mais pour ne rien arranger, la commissaire Barnes m'avait appelée plusieurs fois et avait harcelé Liza pour avoir des nouvelles sur la façon dont avançaient nos investigations. Je n'avais pas besoin qu'on me rappelle que c'était la première fois depuis des décennies que la Brigade Para était chargée de résoudre un véritable crime. Au cours des dernières années, soit c'étaient les paras qui se chargeaient des affaires, soit elles étaient confiées à la Police Judiciaire.

Même sans parler à Barnes, je savais que c'était ce qui finirait par arriver si je me foirais et que je n'arrivais pas à retrouver Ted Nappey très bientôt. En dépit des progrès que j'avais faits avec les paras, un échec de ma part aurait des conséquences terribles. Malheureusement, je ne me sentais pas plus avancée que douze heures plus tôt. D'un autre côté, beaucoup de choses pouvaient changer en douze heures : j'en étais la preuve vivante. Tout pouvait arriver, à partir de maintenant.

Il fallait que je prenne une pause et que j'observe toute cette affaire d'un œil nouveau. Je fermai la porte à clé, me dirigeai droit vers ma chambre et m'allongeai sur mon lit sans prendre la peine d'enlever mes vêtements. Puis je fermai les yeux et j'essayai de me détendre. Tout ce que je devais faire, c'était me vider l'esprit.

Mon oreiller était moelleux et réconfortant, et ça faisait du bien de s'allonger un peu. J'en avais bien besoin.

Moins d'une minute plus tard, j'ouvris de nouveau les yeux.

Je me relevai d'un bond du lit et allai à la salle de bain. Je m'aspergeai le visage d'eau et m'essuyai avec une serviette, puis je m'appuyai sur le lavabo et observai mon reflet dans le miroir. Un bouton commençait à naître en plein milieu de mon front. Je fixai le petit point rouge tandis que mes pensées tourbillonnaient dans mon esprit comme un nuage de papillons en panique.

Un instant plus tard, je me redressai et tournai les talons, puis j'attrapai ma veste pour me protéger de la fraîcheur de la nuit. Je fis trois pas dans les escaliers avant de faire demi-tour. Ce n'était pas très malin de sortir à cette heure-ci sans rien pour me défendre.

Une fois l'arbalète attachée dans mon dos, je ressortis dans le couloir. Mon cœur se serra lorsque j'entendis un bruit de pas lourds qui montaient les marches. Je savais déjà de qui il s'agissait. Quand le visage de Will, mon voisin, apparut devant moi, je fis de mon mieux pour sourire. À en juger par l'odeur rance de bière qui émanait de lui, il revenait d'une soirée en ville.

Il grogna quand il me vit.

— Oh, dit-il en retroussant la lèvre d'un air dégoûté. C'est vous.

Je fus tentée de passer à côté de lui en me contentant d'un rapide salut, mais c'était quand même mon voisin. Je n'allais pas déménager de sitôt, et lui non plus, sans doute. Il fallait au moins que j'essaie d'améliorer un peu nos relations tendues.

— Bonsoir, dis-je en lui adressant un sourire. Vous avez passé une bonne soirée ?

Au vu de la multitude d'émotions qui traversa son visage, je compris qu'il avait envie de me dire d'aller me faire voir. Mais en dépit de son ébriété, il avait tout de même été bien élevé et se força à me répondre par un hochement de tête poli.

— Je suis allé boire un verre avec des collègues de travail, dit-il avant de m'observer d'un air désapprobateur. Vous sortez ? À cette heure-ci ?

Il ne manqua pas de regarder exagérément sa montre pour bien appuyer sa remarque.

— Malheureusement, lutter contre le crime, c'est un boulot qui ne s'arrête jamais, répondis-je d'une voix délibérément mélancolique. Peut-être que j'ai mal choisi mon travail, mais il faut bien que quelqu'un assure la sécurité des autres.

— Le monde serait bien plus en sécurité sans les paras, marmonna-t-il.

Décidément, il ne pouvait pas s'en empêcher. Je fis semblant d'avoir mal compris sa phrase.

— Vous avez parfaitement raison, Will. Vous êtes vraiment intelligent, vous savez. On a beaucoup de chance que le taux de crime soit si bas grâce à la communauté para.

Il fronça les sourcils.

— Ce n'est pas ce que j'ai... oh, peu importe, acheva-t-il en levant les yeux au ciel.

C'était ce qui s'appelait l'oreille sélective.

— Je suis contente de vous voir, continuai-je. Je voulais vous remercier et je n'ai pas eu l'occasion de le faire avant. Vous avez été très compréhensif quand il y a eu cette histoire avec Tony...

— Vous m'avez dit que vous étiez sa nièce, dit-il en plissant le nez de dégoût. Vous avez menti.

— C'est vrai, répondis-je honnêtement. Et vous avez très bien réagi. Vous êtes un homme bien, Will. Sans parler de la façon dont vous avez réagi quand vous avez croisé Lord Horvath l'autre soir.

Will cligna des yeux. De toute évidence, il n'avait pas compris qui était Lukas lorsqu'il s'était plaint de ne pas vouloir l'inviter à l'intérieur.

— Vous savez, ajoutai-je, beaucoup de gens auraient eu peur de lui. Mais pas vous. Beaucoup de gens n'auraient pas osé élever la voix devant lui, mais vous, si. Vous savez ce que vous valez, et vous n'acceptez pas qu'on vous dise quoi faire. Ça demande du courage et de la force. J'ai de la chance de vous avoir comme voisin.

Will bomba le torse. Mes compliments l'amadouaient bien plus que je ne l'aurais cru.

— Bah, dit-il d'un ton faussement modeste, j'ai tout le temps affaire à des gens importants, à cause de mon travail. J'ai l'habitude de tenir tête aux autres.

Je lui adressai un petit sourire admiratif.

— Peut-être qu'un jour, je serai aussi sûre de moi que vous l'êtes.

— Peut-être, répondit-il en pinçant les lèvres comme s'il en doutait.

Puis il fit un signe de tête.

— Bonne soirée, Emma. Soyez prudente.

— Promis. Merci.

Je m'autorisai un sourire satisfait en passant à côté de lui. Ce n'était pas si dur que ça, finalement. S'il me suffisait de jouer un peu la comédie pour me rendre la vie plus facile, je le ferais plus souvent.

Tandis que je descendais les escaliers, je m'arrêtai un instant, en réalisant ce que je venais de faire : j'avais utilisé ma séduction pour améliorer ma situation, ce qui était précisément ce que j'avais accusé Lukas de faire.

Emma Bellamy, l'incarnation de l'hypocrisie.

Tallulah grommela, craqua et soupira pendant tout le chemin, visiblement mécontente de devoir sortir encore une fois en pleine nuit. Je conduisis lentement et appuyai doucement sur l'embrayage chaque fois que je devais changer les vitesses, mais ça ne fit pas une grande différence. Quand je m'arrêtai, son moteur toussa et cracha, et j'aperçus un nuage de fumée noire dans le rétroviseur.

— On dirait que ton pot d'échappement a des problèmes, lui dis-je. Peut-être que je devrais prendre rendez-vous au garage.

Elle se calma immédiatement. Je souris ; je savais que sa supposée conscience n'était que le fruit de mon imagination, mais c'était amusant quand même.

J'éteignis le moteur et mis les clés dans ma poche. La lumière du porche de la majestueuse maison devant moi s'alluma, et la porte s'ouvrit sur Albert Finnegan, vêtu de manière aussi élégante que la dernière fois. Je n'étais pas fan de tweed, mais j'appréciais sa constance.

Je m'extirpai maladroitement de Tallulah et lui fis un signe de la main.

— Bonsoir !

— Bonsoir, inspectrice, lança-t-il. Je suis surpris de vous voir à nouveau. Vous êtes ici pour m'arrêter ? Vous avez changé d'avis, vous pensez que nous avons enfreint la loi ?

Il jeta un coup d'œil à mon arbalète, mais son expression resta amicale.

— Pas du tout, monsieur Finnegan, dis-je en m'approchant de lui. En fait, j'ai une question et je me demandais si vous pourriez y répondre.

Il s'inclina.

— Je suis à votre service. Que voulez-vous savoir ?

— Quel âge avez-vous ?

Il haussa un sourcil surpris.

— C'est ça, votre question ?

— Ce que je voudrais vraiment savoir, expliquai-je avec un faible sourire, c'est si vous êtes assez vieux pour avoir fait partie des goules qui ont volé des cadavres au cimetière St Erbin.

— Si vous cherchez à m'inculper pour des crimes passés...

Je levai les mains en signe d'apaisement.

— Absolument pas, je vous assure. Rien de ce que vous direz ne sera utilisé contre vous.

— Je l'espère, répondit-il en m'observant calmement. Nous avons obtenu l'immunité pour ces faits il y a de cela des décennies. Mais oui, je suis assez vieux pour me souvenir de cette époque.

— Comment faisiez-vous pour ne pas être attrapé ? D'après ce que j'ai compris, en se servant de la météo, il est possible de faire... ce genre de choses sans être remarqué. Mais comment faisiez-vous pour déplacer les corps ? Il aurait suffi d'un simple passant qui aurait été témoin de la scène pour donner l'alarme. Et je suppose que vous deviez emporter les corps pendant la nuit, puisque le soleil est votre ennemi. Vos déguisements d'Halloween étaient suffisants pour vous protéger ?

Finnegan fronça les sourcils. Je me demandai si je l'avais offensé avec mes questions, mais quand il répondit, je réalisai que j'étais loin du compte.

— Vous êtes en train de me demander si nous nous baladions dans la rue avec des cadavres ?

— Oui.

— En plein centre de Londres ?

— C'est ça. Je sais qu'à cause de la pollution, la visibilité était mauvaise, mais est-ce que le brouillard était vraiment si terrible que ça ? Ou alors, est-ce que vous deviez attendre qu'il y ait une tempête et que tout le monde soit à l'intérieur, ou bien qu'ils soient incapables de voir plus loin que le bout de leurs chaussures ?

Finnegan m'adressa un regard troublé.

— Je suis désolé, inspectrice Bellamy. Je pensais que vous le saviez déjà. Je croyais que le pasteur vous en aurait parlé.

— Parlé de quoi ?

Il m'observa attentivement.

— Du tunnel.

J'inspirai profondément et attendis.

— Ah, dit-il. Vous ne saviez vraiment pas, alors.

Il fit un pas en arrière et ajouta :

— J'ai une vieille carte des lieux quelque part dans la maison. Je peux vous montrer, si vous voulez.

— J'aimerais bien.

Je le suivis et patientai pendant qu'il fouillait dans un buffet en teck.

— Je crois que c'est par ici, marmonna-t-il. Peut-être... Ha !

Il sortit triomphalement un morceau de papier plié aussi large que son bras. Le temps l'avait jauni et il était déchiré par endroits. Tout en faisant

attention à ne pas l'abîmer plus qu'il ne l'était déjà, Finnegan le porta sur la table et l'ouvrit.

— Nous sommes là, dit-il en indiquant un point dans le coin en haut à gauche.

Je plissai les yeux. La plupart des rues étaient les mêmes qu'actuellement. Deux ou trois choses avaient changé, car certaines routes étaient devenues plus larges afin de laisser passer les voitures et non plus les calèches et les passants, mais je reconnaissais quand même la zone.

— À l'origine, continua Finnegan, nous prévoyions de développer une série de tunnels qui nous conduiraient directement du cimetière jusqu'à cette maison. Un tel réseau nous aurait permis d'éviter le soleil sans problème. Il y a eu plusieurs incidents où certains d'entre nous se sont retrouvés coincés à l'extérieur alors que l'aube se levait, et refusaient d'abandonner le fruit de leur travail à l'église.

Son regard se fit vague alors qu'il se perdait dans ses souvenirs.

— Ça ne s'est pas bien terminé pour eux, murmura-t-il avant de secouer la tête. Bref, quoi qu'il en soit, ces plans n'ont jamais vu le jour. Un projet de construction d'égouts était en cours et nous aurait causé de grandes difficultés.

Avec un sourire sans joie, il ajouta :

— En réalité, les égouts de Londres ont été construits bien des années après que nous ayons abandonné l'idée de creuser nos tunnels. Le gouvernement n'avait pas envie de déboursier de l'argent pour un tel projet à moins d'y être forcé.

— *Plus ça change...* murmurai-je.

— *Plus c'est la même chose*¹, sourit Finnegan. En effet.

Il bougea le doigt sur la carte.

— Alors on s'est adaptés. Il y avait un seul point d'entrée, dit-il en montrant un endroit à une rue de St Erbin. Une trappe qui menait sous terre. Nous avons acheté la propriété au-dessus pour éviter qu'on remarque nos activités. Le tunnel faisait moins de quatre-vingts mètres de long.

Son doigt courut le long d'une fine ligne bleue.

— Ça va d'ici à là. Il mène directement sous le cimetière et la sortie se situe dans une petite crypte, dans le coin sud-est. La porte est invisible depuis le cimetière, et personne n'est venu se recueillir dans la crypte au cours de ces deux derniers siècles. Personne ne pouvait savoir que la porte se trouvait là sans connaître le secret. C'était parfait pour nous. Une fois

qu'on récupérerait les corps, on pouvait les transporter grâce au souterrain sans se soucier de l'heure qu'il était.

J'accusai le coup, puis passai à la question suivante.

— Pourquoi pensiez-vous que le pasteur de St Erbin m'en aurait parlé ? Si on ne peut pas voir la porte à l'intérieur de la crypte, comment pourrait-il savoir que ce tunnel existe ?

Finnegan cligna des yeux.

— Parce que l'entrée du tunnel se trouve à l'intérieur du presbytère.

— Du presbytère ?

— L'Église nous a racheté la propriété peu de temps après le changement des lois nous concernant. À l'époque, ils avaient peur que l'on continue à voler des cadavres malgré les promesses que nous leur avons faites. Ils voulaient être sûrs que le cimetière soit sécurisé. Ils ont transformé la bâtisse en résidence pour les titulaires de St Erbin. L'Église possède toujours la propriété, inspectrice Bellamy. Et il me semble que le pasteur actuel, un certain révérend Knight, y habite. L'entrée se trouve dans sa cave.

1 En français dans le texte. (NdlT)

Chapitre 23

Je tambourinai à la porte de Knight. Voyant qu'il ne répondait pas immédiatement, je continuai. Il travaillait tard le soir à l'église pour essayer d'alpaguer les passants et de les dissuader de se rendre dans le territoire des vampires – mais pas aussi tard que ça. Il était chez lui. J'en étais sûre.

Après deux bonnes minutes, alors que j'étais sur le point de défoncer sa porte, j'entendis le son du cliquetis de la serrure. La porte s'ouvrit en grand et Knight apparut derrière, l'air à la fois ensommeillé et alarmé, vêtu d'une robe de chambre à rayures et de pantoufles à carreaux. Il me fixa.

— Inspectrice Bellamy ? Qu'est-ce qu'il vous prend de venir si tard ?

Subitement, il sembla se rappeler de qui j'étais, ou plutôt de *ce que* j'étais, et un éclair de peur traversa son visage. Je n'en avais strictement rien à faire. J'entrai sans y être invitée et il recula vivement.

— Le tunnel ! grondai-je. Pourquoi est-ce que vous ne m'en avez pas parlé auparavant ?

— Je... Je... Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, balbutia-t-il en pâlisant.

Il fallut que je me force à me rappeler que j'étais une inspectrice de police, et pas une criminelle qui était là pour le menacer. Respirant un grand coup, je baissai les bras pour avoir l'air moins intimidante. Le fait que je sois deux fois plus petite que lui ne changeait pas grand-chose ; j'étais sans doute une para, et nous le savions tous les deux. Aux yeux du révérend, ça me rendait dangereuse et menaçante.

— Il y a une trappe dans votre cave, dis-je. Elle mène à un tunnel. Le tunnel débouche dans une crypte dans *votre* cimetière. Il y a deux cents ans, les goules utilisaient ce tunnel pour accéder au cimetière de façon à transporter les cadavres qui y étaient enterrés sans que personne ne le remarque.

J'attendis un instant, puis je le regardai dans les yeux et ajoutai :

— *Pourquoi* est-ce que vous ne m'en avez pas parlé plus tôt ? Je vous conseille de bien réfléchir avant de répondre.

La mâchoire de Knight se contracta et il jeta des regards nerveux sur les côtés. S'il espérait que quelqu'un sorte de l'ombre et vienne le secourir, il pouvait toujours attendre.

— Je ne suis pas allé dans la cave, inspectrice Bellamy, dit-il d'une voix tremblante.

— Ça fait presque un an que vous habitez ici ! Comment est-ce possible ?

Il eut un geste impuissant.

— Elle est fermée et je n'ai pas la clé. Je voulais appeler un serrurier et régler le problème, mais Reg m'a dit qu'il n'y avait rien en bas.

— Reg ?

— Reginald Baxter. Mon prédécesseur, expliqua Knight en resserrant la ceinture de sa robe de chambre. Je vous dis la vérité. Pourquoi est-ce que je vous mentirais ?

— Montrez-moi.

— Tout de suite ? Ça ne peut pas attendre demain matin ?

Je serrai les dents.

— Non, ça ne peut pas attendre. Montrez-moi cette foutue porte.

J'attrapai l'arbalète dans mon dos et Knight tressaillit de peur. Puis je la laissai tomber par terre, où elle atterrit avec un bruit sourd. Le pasteur sursauta. Je levai les mains en signe d'apaisement et pris une voix plus douce.

— Je ne transporte pas l'arbalète partout avec moi juste parce que c'est mon droit en tant qu'inspectrice de la Brigade Para. Je la transporte avec moi parce que j'ai peur. En deux mois, je suis morte trois fois. Si ça ne suffit pas à effrayer quelqu'un, je ne sais pas ce qu'il vous faut. Le pire, c'est que mes morts ne sont même pas la plus importante de mes préoccupations pour le moment. Ce qui m'inquiète réellement, c'est qu'il y a un homme en liberté qui a déjà tué au moins deux fois. Il a volé des corps de loups-garous de leurs tombes à cause d'une horrible recette dans un vieux livre. Il est dangereux. J'ai peur de ce qu'il fera ensuite.

Je secouai la tête.

— En fait, je n'ai pas peur. Je suis *terrifiée*. S'il utilise votre cave pour se faufiler sous le cimetière et voler à leur famille les corps de ceux qui y sont enterrés, il faut que je le sache.

Knight me dévisagea.

— Je ne... Il n'aurait pas pu... Impossible que...

Puis il baissa les épaules, vaincu.

— C'est par ici.

Il m'entraîna dans le couloir. C'était une grande maison pour une seule personne, et la plupart des pièces semblaient assez vides. Probablement pas

parce que Knight lui-même vivait de façon spartiate, mais sans doute parce qu'il n'avait pas eu le temps de faire du presbytère son foyer.

Nous atteignîmes une porte tout au bout du couloir ; après être passée devant plusieurs cartons dont les étiquettes indiquaient le contenu, je compris enfin quelque chose.

— Vous n'êtes pas sûr de rester ici, n'est-ce pas ? Vous n'avez même pas déballé tous vos cartons alors que ça fait des mois que vous êtes ici.

Knight hésita, la main sur la poignée de la porte.

— Vous n'êtes pas la seule à être terrifiée, inspectrice, murmura-t-il.

Merde. Il m'avait dit la vérité, alors.

— Je suis désolée, dis-je en m'arrêtant. Vous avez raison. Je devrais revenir demain matin. Ce n'est pas très juste pour vous de faire ça maintenant. Ça peut attendre. Vous n'êtes pas un criminel et vous ne méritez pas d'être tiré de votre lit en plein milieu de la nuit. Je n'aurais pas dû venir ici.

Il se tourna pour me regarder.

— Non, au contraire. Vous essayez de protéger votre communauté et moi aussi, à ma façon. Sauf que vous y arrivez mieux que moi.

— Je n'en suis pas si certaine.

Nos yeux se rencontrèrent, et nous échangeâmes un regard de compréhension.

— Je vais m'en aller, murmurai-je.

— Non, dit Knight en secouant la tête, les lèvres pincées, l'air sombre. Vous êtes déjà là. De toute façon, je n'arriverai pas à me rendormir après ce que vous m'avez dit. Autant le faire maintenant.

Il était plus fort que ce qu'il prétendait.

— Allons-y ensemble, alors.

— OK, inspectrice, dit-il en se forçant à sourire. OK.

Le révérend tourna la poignée et ouvrit la porte. Il tendit la main et appuya sur l'interrupteur. Il fallut un instant pour que la lumière s'allume et nous dévoile un escalier de bois branlant qui menait au sous-sol.

Je déglutis. On était en pleine nuit et je m'aventurais dans une cave humide avec un pasteur habillé en robe de chambre. Quels étaient les risques ?

Les escaliers craquèrent à chaque marche, et plus nous descendions, plus les murs semblaient se refermer sur nous. En bas de l'escalier, Knight s'arrêta. Il y avait une autre porte, et celle-ci était bien fermée.

— Voilà, déclara-t-il. Je ne suis jamais allé plus loin qu'ici.

Il saisit la poignée et secoua la porte.

— Elle ne s'ouvre pas. Il y a une serrure, grimaça-t-il, mais pas de clé.

J'observai la porte. Elle était en bois et n'avait pas l'air d'avoir été renforcée. Tout comme l'escalier, elle semblait avoir connu des jours meilleurs.

— Laissez-moi essayer, dis-je.

Je m'accroupis et examinai la serrure. Elle n'avait pas l'air bien solide, mais je n'étais pas serrurière. Auparavant, je n'aurais jamais osé faire une chose pareille sans l'équipement approprié, mais j'étais plus forte, maintenant. Peut-être que j'arriverais à la forcer.

— Reculez, ordonnai-je.

Je me relevai, et avec le plus de force que je pus rassembler, j'écrasai mon épaule contre la porte. Elle craqua et grinça, mais ne céda pas. Il y avait quand même de l'espoir. Je reculai, inspirai profondément, et recommençai.

Cette fois, la porte commença à se fendre. Le bois était vieux et pourri par endroits, ce qui m'aidait énormément. Je m'humectai les lèvres. Jamais deux sans trois. Je me jetai une nouvelle fois dessus. Le bois craqua davantage et la porte se mit à branler là où je l'avais frappée, mais elle ne s'ouvrit toujours pas. OK. Jamais trois sans quatre.

Je bandai mes muscles au maximum avant d'enfoncer la porte une nouvelle fois – finalement, le bois pourri céda. La porte s'ouvrit d'un coup ; je tombai vers l'avant et j'atterris sur des dalles de pierre.

J'avais réussi. J'avais vraiment réussi !

— Ça va, inspectrice ? demanda Knight d'un air anxieux.

Je me levai et époussetai mes vêtements.

— Ça va très bien, lançai-je.

En regardant autour de moi, j'aperçus un nouvel interrupteur sur le mur. Quand je l'actionnai, la lumière s'alluma dans la cave – qui était complètement vide. Il n'y avait même pas de vieilles boîtes moisies empilées dans les coins, comme on aurait pu s'y attendre dans une vieille pièce abandonnée. Toutefois, il y avait une trappe en plein milieu du sol. Albert Finnegan avait raison.

Knight me rejoignit et nous l'observâmes. Elle me fichait les jetons, et à en juger par la façon dont le révérend frissonnait, je n'étais pas la seule.

— Vous ne saviez vraiment pas qu'elle existait ? lui demandai-je.

J'avais déjà posé la question, mais il fallait que je sois sûre. Knight secoua la tête avec véhémence.

— Absolument pas, dit-il avant de détourner le regard de la trappe. Est-ce que... Est-ce qu'on essaie de l'ouvrir ?

J'en avais envie ; je voulais voir de mes propres yeux où menait ce foutu tunnel. Peut-être que j'allais trouver des indices à l'intérieur. Mais je risquais de contaminer une scène de crime ; il valait peut-être mieux attendre qu'une équipe scientifique en fasse un examen approfondi. De plus, une nouvelle priorité m'apparut soudainement.

— Mme Clarke, murmurai-je pour moi-même.

— Pardon ? sursauta Knight.

— Mme Clarke m'a dit que le révérend Baxter avait été très bon avec elle, répondis-je en levant les yeux vers lui. Il leur a donné des conseils, à elle et son mari, lorsque leur fils a rejoint les loups-garous. Elle m'a dit aussi qu'ils avaient choisi de l'enterrer à St Erbin grâce au soutien continu de Baxter.

— Et alors ? demanda Knight en fronçant les sourcils.

Je savais qu'il ne faisait pas exprès d'être obtus : il ne parvenait tout simplement pas à voir ce qui se trouvait juste sous son nez.

— Le cimetière a été dérangé deux fois depuis que vous êtes entré en poste à St Erbin, et plusieurs fois avant votre arrivée, dis-je en haussant les sourcils. À votre avis, comment est-il possible d'avoir accès à cette cave sans que vous le remarquiez ?

Knight écarquilla les yeux – soudainement, il devint très pâle.

— Vous n'êtes pas en train de dire que Reginald Baxter est derrière tout ça ? Qu'il vole des corps de leur tombe et qu'il... qu'il...

Je soupirai.

— Non. Ce n'est pas lui notre coupable.

Knight se détendit légèrement. Mon regard se durcit, et je continuai :

— Mais c'est son complice.

Le révérend me regarda, bouche bée.

— C'est impossible.

— Vous l'avez dit vous-même, pourtant. Baxter détestait l'idée que des loups-garous soient enterrés dans le cimetière de son église. Il vivait ici autrefois. C'est sans doute lui qui vous a donné les clés de la maison ?

— Oui, mais...

— Vous avez changé les serrures lorsque vous avez emménagé ?

— Non. Ça ne m'est même pas venu à l'esprit.

Je me grattai le bras distraitement.

— Baxter a sans doute fait un double de la clé de la porte d'entrée et l'a donnée à Edward Nappey, dis-je autant pour moi-même que pour le malheureux révérend. Et il lui a donné un double des clés de la cave en même temps. Il ne voulait pas que vous descendiez ici, que vous trouviez la trappe et que vous enquêtiez dessus. Il ne voulait pas que vous sachiez que les goules n'étaient pas celles qui volaient des cadavres. Il ne voulait pas que vous sachiez qu'il était impliqué dans cette affaire.

— C'est complètement absurde !

— Pourquoi ? demandai-je. Parce que c'est un pasteur ?

Knight agita les bras.

— Parce que ça n'a pas de sens ! Qui est cet Edward Nappey, déjà ?

— C'est l'homme qui est à la source de tous nos problèmes, répondis-je.

— Et pourquoi donc le révérend Baxter s'associerait-il avec un tel homme ?

— Ça, je n'en sais rien, commençai-je, mais...

Je m'interrompis brusquement. Peut-être que je le savais, en fait. Je sortis mon téléphone de ma poche. Il était presque deux heures du matin et Fred était sans doute endormi, mais c'était important. Je composai son numéro et mis le téléphone près de mon oreille tandis que Knight faisait les cent pas dans la cave vide en marmonnant.

Fred ne décrocha pas à la première sonnerie ; mais lorsqu'il parla enfin, je compris qu'il était tout de même réveillé. Déjà, j'entendis une musique avec de grosses basses derrière lui ; ensuite, sa voix joyeuse me parut un peu éméchée.

— Patronne ! Comment ça va ?

— Où es-tu, Fred ?

— Je suis en train de danser ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Je n'avais jamais dansé de ma vie avant, mais tu sais quoi ?

Je n'eus pas le temps de répondre ; il continua immédiatement.

— Je suis super doué ! Mieux que doué ! Je crois que j'ai raté ma vocation. Je perds mon temps dans la police. Je devrais me reconvertir en danseur !

Je passai une main sur mes yeux. Incroyable.

— Fred ! m'exclamai-je avec sécheresse. Reprends-toi. J'ai besoin de toi.

— Qu... Quoi ?

— Tu m’as très bien entendue. C’est le moment de quitter Cœur. Il faut que je te parle.

— Comment tu as su que j’étais à Cœur ? demanda-t-il d’une voix perplexe.

— Un coup de chance, j’imagine, marmonnai-je.

— Je ne fais rien de mal. La journée a été longue. J’ai besoin de relâcher la pression.

Je soupirai profondément.

— Je n’ai pas dit que tu faisais quelque chose de mal, dis-je, même si j’étais sûre qu’il était là-bas à cause de Scarlett. Je me fiche que tu fasses la fête dans un night-club de vampires. Je veux juste que tu ailles dans un endroit plus calme. C’est important.

— Hein ?

— Sors de là, je dois te parler, répétais-je en faisant de mon mieux pour rester calme.

Pendant quelques secondes, je n’entendis rien d’autre que la musique qui se faisait de plus en plus lointaine. Lorsque Fred parla de nouveau, il semblait beaucoup plus sobre.

— Je suis dehors, dit-il. De quoi tu as besoin ?

Je fermai les yeux brièvement. Fred répondait toujours présent ; je pouvais compter sur lui en cas de besoin.

— Le grand-père de Ted Nappey, dis-je. Tu faisais des recherches sur lui. Quel était son nom ? Il s’appelait Nappey, lui aussi ?

— Non, répondit Fred aussitôt. Pas Nappey. Il s’appelait Collins. Sean Collins.

Je jetai un regard à Knight, qui faisait toujours les cent pas.

— Est-ce qu’il y a un Sean Collins enterré à St Erbin ?

Le pasteur s’arrêta et balbutia :

— Q... Quoi ? Sean Collins ? Oui, mais...

Bingo. Ted Nappey s’était probablement rapproché du révérend Baxter aux funérailles de son grand-père.

— Autre chose ? demanda Fred d’un ton anxieux.

— Oui. Sur mon bureau, à la Brigade Para, il y a une liste de noms venant de la Bibliothèque Carlyle. Ce sont les noms de tous ceux qui ont demandé à avoir accès à la salle des œuvres d’Arcane au cours des dix dernières années. Je voudrais que tu étudies cette liste et que tu me dises si Reginald Baxter en fait partie.

Il y eut une légère pause.

— Maintenant ?

— Oui, Fred. Maintenant.

— OK.

Au lieu d'avoir l'air déçu de ne pas pouvoir continuer à danser et à boire, Fred avait l'air enthousiaste. Il n'était pas idiot ; il savait que j'étais sur une piste.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que tu as trouvé ?

Je fis un signe du doigt en direction de Knight.

— Vous savez où Baxter habite, à présent ?

— Travis Close, dit-il en hochant la tête. C'est à un peu plus d'un kilomètre d'ici.

— Parfait, dis-je avant de reprendre la communication avec Fred. Dis à Scarlett d'appeler Lukas – je veux dire, Lord Horvath. Il faut qu'il nous rejoigne à Travis Close le plus vite possible. Une fois que tu auras vérifié la liste de noms, rejoins-nous, toi aussi. Je t'expliquerai ce qu'il se passe quand tu seras là.

— À vos ordres !

Il raccrocha sans un autre mot.

Knight me regarda ranger mon téléphone. Il avait la bouche pincée, et il ne fallait pas être un génie pour comprendre que quelque chose le contrariait.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Il est deux heures du matin.

— En effet.

Sa bouche se pinça davantage.

— Même si vous pensez que le révérend Baxter est complice, c'est tout de même un vieil homme. Vous l'avez dit vous-même, ce n'est pas votre coupable. Vous ne pouvez pas attendre demain matin avant d'aller tambouriner à sa porte comme si vous étiez de la Gestapo ? Il n'ira nulle part. Je sais que vous voulez retrouver cet homme, Nappey, mais ça peut sans doute attendre qu'il fasse jour. Personne n'est en danger de mort pour le moment. N'est-ce pas ?

Voyant que je ne répondais pas, il fronça les sourcils.

— N'est-ce pas ? répéta-t-il.

Oh non, pensai-je, le cœur serré. J'étais vraiment une imbécile de première.

— Inspectrice ? dit Knight d'une petite voix.

— Il faut que j'y aille, dis-je en me précipitant vers les escaliers. Sortez de cette cave et n'y entrez plus. J'appellerai l'équipe scientifique pour qu'elle vienne dès demain matin.

— Que se passe-t-il ? lança-t-il derrière moi. Qu'est-ce qu'il y a ?

Je ne lui répondis pas. Je n'avais pas le temps.

OceanofPDF.com

Chapitre 24

Je me trompai trois fois de chemin avant de trouver Travis Close. Apparemment, même le GPS sur mon téléphone ne savait pas où aller. Quand j'aperçus enfin le panneau indiquant l'impasse, je ne me sentis pas soulagée pour autant. La seule émotion que je ressentais, c'était de la terreur.

La rue n'était pas longue. Il devait y avoir environ une trentaine de maisons – et seulement une dont les lumières étaient allumées. Il y avait une voiture dans l'allée et une autre garée juste devant. Je m'arrêtai derrière avec Tallulah et notai le numéro de la plaque avant de lancer un appel radio.

— Je voudrais identifier le propriétaire de cette voiture, dis-je sans préambule avant de donner le numéro.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Je venais à peine de détacher ma ceinture de sécurité et de sortir de la Mini pour me diriger vers la porte d'entrée de chez Baxter lorsque la réponse me parvint.

— Le véhicule est enregistré au nom de Vivienne Clarke, me dit l'opérateur. Souhaitez-vous son adresse ?

— Non, grimaçai-je. Merci.

Je savais où elle était – et où elle n'était pas, à savoir chez elle, dans son lit. Je me dirigeai vers la porte, laissant l'arbalète que j'avais récupérée en sortant du presbytère sur le siège arrière de Tallulah. Elle ne me servirait à rien ici. Avec ces deux humains, seule une approche calme et polie me donnerait des résultats ; une arme causerait plus de problèmes qu'elle n'en résoudrait.

Je me demandai s'il fallait que j'essaie d'entrer par derrière, mais il était clair que je manquais de temps, et quelle que soit la façon dont j'entrerais dans la maison de Baxter, ça n'aurait pas grande importance. Par conséquent, je toquai à la porte d'entrée, puis je tournai la poignée et entrai.

— Police ! criai-je. Que personne ne bouge !

Je courus vers le salon. Télévision. Fauteuil. Bibliothèque. En dehors des meubles, par contre, la pièce était vide. Puis j'entendis un cri étouffé qui venait de l'intérieur. La cuisine ! C'était forcément là. Je me détournai et courus vers la seule autre porte.

Avant que j'aie pu l'atteindre, une voix s'éleva.

— N’entrez pas, inspectrice Bellamy ! N’approchez pas !

Je fis de mon mieux pour garder une voix calme.

— Madame Clarke, quoi que vous soyez en train de faire là-dedans, ce n’est pas une bonne idée.

— Aidez-moi ! Aidez-moi ! Arrêtez cette femme !

C’était sans doute le révérend Baxter. Je me rapprochai pour essayer de regarder à travers l’entrebâillement de la porte ce qu’il était en train de se passer. Ma priorité était de calmer la situation et d’empêcher Mme Clarke de faire quelque chose qu’elle risquait de regretter, du moins, si c’était possible.

Incapable de distinguer autre chose que des ombres, j’ouvris légèrement la porte du bout du pied. Je n’entrai pas dans la pièce ; ça n’aurait servi qu’à la faire paniquer. Il ne faudrait pas grand-chose pour la pousser à passer à l’action ; elle avait besoin d’espace pour avoir l’impression qu’elle maîtrisait la situation.

Elle était en train de me tourner le dos. Je ne pouvais pas voir le visage de Baxter, mais il était assis sur une chaise de cuisine devant elle. Je m’humectai les lèvres et repris doucement la parole.

— Madame Clarke...

— Allez-vous-en. Je vous ai dit de ne pas entrer ici !

Elle tourna la tête vers moi, le regard affolé, les cheveux dans tous les sens, alors qu’elle était habituellement impeccablement coiffée. Je levai les mains.

— Je ne vais pas avancer. Je veux juste vous parler.

— Cette femme est folle ! hurla Baxter. Elle est folle ! Elle...

Mme Clarke lui donna une gifle. Il lâcha un glapissement sonore puis se tut. Dieu merci.

— Vivienne, repris-je. Je n’entrerais pas à moins d’y être forcée. Mais vous devez vous écarter du révérend Baxter. Nous savons toutes les deux qu’il n’ira nulle part. Faites juste trois pas en arrière.

Son corps était raide et tendu, mais elle n’était pas hors de contrôle au point de ne pas obéir à mon injonction. Elle recula, même si c’était juste d’un pas. Il faudrait bien que ça suffise pour le moment.

Je jetai un regard à Baxter. Il était lié à la chaise avec des cordes et saignait par endroits, mais d’après ce que je pouvais voir, il n’était pas en danger mortel. J’ignorai son regard suppliant et me concentrai sur Mme Clarke. Il fallait que je la persuade.

— C'est à cause de ce que je vous ai dit dans le cimetière, n'est-ce pas ? demandai-je doucement.

Elle hocha brièvement la tête.

— Je pensais que Julian était le seul. Je ne savais pas qu'il y avait d'autres tombes qui avaient été profanées. Je ne savais pas que le cimetière St Erbin avait été la cible de ce genre d'attaques.

Elle tourna un regard accusateur vers Baxter et ajouta :

— Vous nous avez dit que Julian serait enterré dans votre cimetière. Vous nous avez fait croire qu'il serait en sécurité chez vous.

— Je n'ai rien à voir avec cette histoire ! bafouilla Baxter. J'ai pris ma retraite il y a presque un an ! Si vous avez des problèmes, vous devriez parler à Knight. C'est de sa faute à lui ! Pas de la mienne !

— Ce n'est pas lui qui a tout fait pour s'attirer notre sympathie. Ce n'est pas lui qui a manipulé Patrick et qui a mis notre pauvre fils dans cette tombe, dit-elle en le fixant. C'était vous ? C'est vous qui l'avez renversé ?

— Ne soyez pas ridicule ! rétorqua Baxter. C'était un accident. Je ne sais rien de la mort de votre fils en dehors de ce que vous m'en avez dit.

— Dites-lui, inspectrice Bellamy, m'ordonna Vivienne Clarke. Dites-lui ce que vous avez découvert.

Après tout, peut-être qu'un peu d'introspection aiderait le révérend Baxter à s'en tirer. S'il montrait du remords véritable, Mme Clarke le laisserait peut-être s'en sortir à bon compte.

— Nous avons des raisons de croire qu'un homme nommé Edward Nappey est responsable de la disparition du corps de Julian Clarke, dis-je d'un ton prudent, ainsi que d'autres personnes. C'était également l'homme qui conduisait la voiture qui a percuté Julian et qui l'a tué.

— Ted n'est pas violent, répondit Baxter d'un ton méprisant. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

Le vieux pasteur nous adressa un regard noir triomphant. Il ne se rendait même pas compte de ce qu'il venait de dire.

— Vivienne ! m'exclamai-je, alarmée. Attendez !

Trop tard. Elle s'était déjà retournée vers lui.

— Vous le connaissez ? murmura-t-elle. Vous connaissez ce salaud de Nappey ?

Baxter cligna des yeux lorsqu'il se rendit compte de son erreur.

— Non, dit-il. Non. Je me suis trompé.

— Et moi qui pensais que vous saviez ce qu’il se passait dans votre cimetière et que vous n’en aviez rien à faire ! dit-elle. Mais c’est encore pire que ça ! Vous étiez *d’accord* ! Vous avez comploté avec cet homme, ce Nappey. Vous êtes aussi coupable que lui !

Baxter plissa les yeux. Je crus qu’il allait continuer à nier, mais visiblement, il ne se souciait plus d’être prudent.

— Je ne vois pas pourquoi vous êtes aussi en colère, dit-il d’une voix basse et irritée. Vous avez l’air d’oublier toutes les heures que j’ai passées avec vous et votre mari. Vous méprisiez votre fils pour ce qu’il avait fait. Vous saviez qu’en rejoignant les loups-garous, il s’éloignait de vous. Vous détestiez tout ce qu’il représentait. Vous ne pouvez pas revenir là-dessus juste parce qu’il est mort. Vous pouvez vous arracher les cheveux, vous pouvez grincer des dents, vous pouvez pleurer autant que vous voulez, mais au fond de vous, vous êtes contente qu’il soit mort !

Baxter ne me laissait pas le choix : il fallait que j’entre dans la cuisine.

— Je vous conseille vivement de la fermer ! m’exclamai-je avant de me tourner vers Mme Clarke. Vivienne, il faut que vous sortiez d’ici. Je vous ordonne de partir.

Elle ne me jeta même pas un regard.

— Comment osez-vous ? souffla-t-elle, le regard rivé à Baxter. Comment osez-vous me dire une chose pareille ?

— Votre fils était une abomination ! dit Baxter. Vous le saviez aussi bien que moi. Quelle importance si son corps n’est plus là ? Il ne méritait même pas d’être enterré là, de toute façon. Il...

J’aperçus le couteau trop tard. Vivienne Clarke le tenait probablement dans sa main pendant tout ce temps et je ne l’avais pas remarqué. Avec un cri terrible, elle se jeta sur Baxter. Serrant les dents, je me jetai entre eux. D’abord son mari, et maintenant elle.

— Ça suffit ! m’écriai-je.

Je lui attrapai le poignet et le tordis avec force. Elle lâcha immédiatement le couteau, qui tomba par terre dans un claquement métallique.

— Pourquoi essayez-vous de m’arrêter ? hurla-t-elle. Pourquoi est-ce que vous m’en empêchez ? Je n’ai plus rien, à présent, vous le savez ! Julian n’est plus là. Patrick n’est plus là. La seule chose que je puisse faire, c’est d’honorer la mémoire de mon fils en me débarrassant du salopard qui lui a fait tant de mal !

— Mais ce n'est pas lui, le salopard qui lui a fait du mal, intervint une voix calme près de la porte.

Lukas, qui respirait le calme, lui adressa un sourire plein de douceur.

— Il est complice, il est loin d'être innocent, mais ce n'est pas l'homme qui a renversé votre fils. Ce n'est pas l'homme qui a volé ses restes. En revanche, il sait où les trouver. Laissez l'inspectrice Bellamy faire son travail. Votre vengeance viendra, mais pour l'instant, vous devez nous laisser faire.

De temps en temps, j'étais capable de contraindre les paras les plus faibles à obéir à mes ordres rien qu'en utilisant ma voix, mais ce n'était rien comparé au pouvoir dont Lukas faisait preuve. Je savais qu'il manipulait les émotions de Vivienne Clarke pour l'empêcher de faire du mal à Baxter, mais ses mots recelaient assez de puissance pour me calmer, moi. Même Baxter sembla se détendre.

— Je veux le tuer, répondit Mme Clarke, le visage contracté, la voix suppliante. Je veux plonger ma main dans son ventre et lui arracher les entrailles. Je veux le voir souffrir.

Lukas lui attrapa les mains.

— Je sais. Et vous n'êtes pas la seule, croyez-moi. Mais votre mari est toujours là. Il a besoin que vous vous battiez pour lui. Et nous, nous avons besoin que le révérend Baxter nous dise où nous pouvons trouver Julian.

— Vous allez vraiment le retrouver ? demanda-t-elle.

— L'inspectrice Bellamy le retrouvera. J'en suis sûr, dit Lukas en levant ses yeux noirs vers moi. Je peux vous promettre que vous ne trouverez personne de plus compétent qu'elle.

Mme Clarke hocha la tête. Elle laissa Lukas la tirer par les mains et la mener vers les autres vampires qui attendaient dans le couloir.

Je lâchai un profond soupir. On n'était pas passés loin du désastre.

— C'est Lord Horvath, constata Baxter.

— Oui. Où est Edward Nappey, révérend ?

— Lord Horvath est un vampire.

— Oui, répondis-je en durcissant le regard. Dites-moi où se trouve Ted.

Le visage de Baxter commença à s'empourprer. Il lutta pour se libérer de ses liens.

— Je vous libérerai si vous me dites où je peux trouver Ted, lui dis-je. Soyez raisonnable et dites-le-moi.

Baxter ne sembla même pas m'entendre.

— Un vampire dans ma maison ! hurla-t-il. Comment un vampire ose-t-il entrer dans ma maison ?

— Monsieur Baxter, commençai-je.

— *Révérend* Baxter ! corrigea-t-il d'une voix de plus en plus aiguë et de plus en plus sonore. Ce n'est pas parce que j'ai pris ma retraite que je ne suis plus révérend !

— Très bien, révérend Baxter, dis-je en lui jetant un regard noir. Calmez-vous.

— La maison d'un homme, c'est son refuge. Je ne veux pas d'un vampire ici ! C'est hors de question ! Il faut qu'il s'en aille ! *Il faut qu'il s'en aille !* vociféra-t-il.

Baxter n'était plus seulement rouge ; son visage était en train de prendre une étrange teinte violette. Il commença à s'étouffer et ses doigts agrippèrent les accoudoirs de la chaise. Oh oh. Ça s'annonçait mal. Sa respiration devenait erratique, précipitée, et des gouttes de sueur perlaient partout sur son visage. Soit il était en train de faire une attaque de panique, soit une crise cardiaque. Malheureusement, je penchais pour la deuxième solution.

Je me penchai vers lui et détachai la corde aussi rapidement que je pus.

— Lukas ! criai-je en allongeant Baxter par terre. Appelez les secours !

— Que se passe-t-il ?

Il réapparut dans l'encadrement de la porte et grimaça en voyant Baxter.

— Merde, lâcha-t-il.

Baxter lâcha un gémissement.

— Il faut que vous restiez calme, lui dis-je. Vous avez de l'aspirine dans la maison ?

— Fait mal, exhala-t-il. Ça fait mal.

Puis ses yeux roulèrent dans leurs orbites et il cessa de respirer.

Je me hâtai de réagir. Après avoir écarté ses bras, je m'agenouillai près de lui et m'assurai que rien ne bloquait ses voies respiratoires.

— Révérend ? dis-je en lui tournant la tête. Révérend ?

Rien. Merde. J'entrelaçai mes doigts et commençai à lui faire des compressions thoraciques. Il resta inconscient. Après une minute ou deux, Lukas me remplaça.

— Dites-moi que vous avez un tour de magie vampirique qui permettrait de l'aider.

— Rien, répondit Lukas sans lever la tête.

Mon cœur se serra. On avait besoin de lui ; on avait besoin de Baxter pour retrouver Ted Nappey. Je refermai les mains en poings.

— Les secours sont là, lança l'un des autres vampires présents.

Je relâchai ma respiration. Dieu soit loué.

OceanofPDF.com

Chapitre 25

Debout devant la maison de Reginald Baxter, Lukas et moi regardions les gyrophares bleus de l'ambulance lorsqu'elle disparut au coin de Travis Close. Les voisins du vieux révérend avaient allumé les lumières, sortis du sommeil par l'agitation qui régnait. Plusieurs se tenaient sur le pas de leur porte et observaient la scène. Certains avaient l'air anxieux, d'autres plus stoïques. De toute évidence, Baxter n'était pas apprécié de tous, dans le coin.

Au moins, j'avais réussi à envoyer Vivienne Clarke vers le poste de police le plus proche pour qu'elle reprenne ses esprits. À l'inverse de son mari, elle serait probablement libérée sous caution. Je ferais de mon mieux pour la défendre auprès des autorités. Mais rien de tout ça n'allait nous aider à retrouver Nappey.

— Merde, marmonnai-je en secouant la tête, frustrée. Bordel de merde.

Lukas tendit la main et serra la mienne. J'avais l'impression que sa peau me brûlait.

— Vous allez bien ? demanda-t-il.

— Je suis énervée, répondis-je.

Super énervée, en fait.

— Mais oui, ajoutai-je, les dents serrées. Ça va.

— Tant mieux, répondit-il sans me quitter des yeux. Je suis content que vous m'ayez informé de votre venue ici. C'est gentil de votre part de m'inclure dans cette histoire, même si vous avez des doutes sur mes intentions.

— Parfois, je me dis que même *moi*, je ne devrais pas être ici, dis-je. Je viens à peine de devenir inspectrice et je ne connais presque rien aux paras.

Je fixai la route déserte devant moi et ajoutai :

— J'ai l'impression de tout faire au hasard.

— Vous ne vous donnez pas suffisamment de crédit. Vous n'aviez aucun moyen de savoir que Baxter allait s'effondrer comme ça. Ce qui lui est arrivé n'était pas votre faute. En plus, on souffre tous du syndrome de l'imposteur de temps en temps.

Je retins un rire amer.

— Sauf vous.

— Bien sûr que si, répondit-il sans le moindre sourire.

Nous nous fixâmes. J'avais soudainement l'impression de me tenir au bord d'un précipice, prête à sauter dans un ravin sombre et profond. Sauf que je n'avais pas peur. Pas le moins du monde. Et je n'étais pas seule.

— Emma...

Un vampire en capuche courut nous rejoindre.

— Lord Horvath, dit-il en s'inclinant légèrement. Un véhicule est en approche.

Nous nous raidîmes tous les deux. Une seconde plus tard, deux phares apparurent et se rapprochèrent. Ce ne fut que lorsque la voiture s'arrêta que je la reconnus.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ? demanda Fred en sortant du côté conducteur.

Je le regardai, les sourcils froncés.

— Tu as bu. Tu n'aurais pas dû prendre le volant.

Il haussa les épaules.

— J'ai bu deux bières, et c'était il y a déjà plusieurs heures.

On aurait dit qu'il avait bu plus que deux bières lorsque je lui avais parlé au téléphone. Puis il se rapprocha et je remarquai quelque chose sur son cou. Je plissai les yeux. Une égratignure ? Non, deux.

— Où est Scarlett ?

Elle sortit de la voiture du côté passager, un sourire nonchalant sur les lèvres.

— Je suis là.

J'observai Fred, puis Scarlett, puis Fred à nouveau. Lukas, qui me tenait toujours la main, la serra légèrement. Lorsque son pouce me caressa la paume, je la retirai.

— Vous l'avez trouvé ? demanda Fred avec une expression pleine d'espoir. Vous avez trouvé Ted Nappey ?

— Non, répondis-je. On a juste trouvé une nouvelle pièce du puzzle.

Ses épaules s'affaissèrent sous le coup de la déception.

— Reginald Baxter ?

— Oui.

Fred tendit le bras à l'intérieur de la voiture pour attraper une feuille de papier.

— Baxter a demandé plusieurs fois à avoir accès à la salle des Œuvres d'Arcane de la Bibliothèque Carlyle. En tant que pasteur de l'église St

Erbin, l'autorisation lui a été accordée à chaque fois.

— Il a demandé des titres en particulier ? demandai-je.

— Malheureusement non, répondit Fred. Mais la dernière fois qu'il a demandé l'accès à la salle des Œuvres d'Arcane, c'était il y a quatre ans... Trois semaines avant que le premier corps ne soit volé à St Erbin.

Mmh... Ce n'était sans doute pas une coïncidence. Puis je me souvins avoir aperçu une bibliothèque dans le salon de Baxter.

— Donne-moi une seconde, dis-je, l'air sombre.

Je courus vers la maison et me précipitai vers l'étagère de livres.

Baxter avait des goûts plutôt luxueux. Presque chaque volume était lourd, à la reliure de cuir ; il n'y avait pas un seul livre broché ou abîmé en vue. Tous les titres semblaient être à connotation religieuse, à part quelques rares volumes sur les paras.

— J'ai moi-même certains de ces livres, dit doucement Lukas derrière mon épaule.

Je sursautai ; je ne m'étais pas rendu compte qu'il était à côté de moi.

— Vous savez, continua-t-il, Fred n'est pas un enfant. Il faut qu'il prenne ses propres décisions. Scarlett ne l'aurait jamais forcé à faire quoi que ce soit dont il n'aurait pas eu envie.

Je ne répondis pas. À la place, je lâchai un cri triomphant.

— Le voilà ! m'exclamai-je en m'accroupissant et en sortant un livre aux lettres dorées, que je levai en l'air. *Enchantements Infernaux* !

J'ouvris la première page et regardai le tampon.

— *Propriété de la Bibliothèque Carlyle*. On dirait que le bon vieux révérend ne rechignait pas à voler quand ça l'arrangeait.

— Je me demande si c'est lui qui a approché Ted Nappey, ou si c'était l'inverse, s'interrogea Lukas d'un air sombre. Peut-être que Baxter a manipulé Nappey pour ses propres intérêts.

— Peut-être, répondis-je. Mais même si c'était vrai, j'ai l'impression que Ted s'est libéré de l'influence de Baxter depuis un moment.

Je me relevai.

— Je vais prendre ça, dis-je. Il faudra qu'on fouille le reste de la maison. Il y aura peut-être d'autres indices sur l'endroit où se trouve Ted Nappey.

Malgré tout, j'en doutais – j'étais sûre, à présent, que Nappey avait agi seul. Mais on ne pouvait pas se permettre de louper une piste. Plus il faudrait de temps pour le retrouver, plus il en aurait pour prévoir ce qu'il

ferait ensuite. Il était sans doute encore à la recherche d'un vampire à kidnapper.

— Les vampires qui sont venus avec moi sont doués, me dit Lukas. Je vais leur dire de s'en charger.

Je hochai la tête distraitemment.

— Eh, j'ai parlé aux voisins de Baxter ! intervint Fred en apparaissant sur le seuil de la porte et agitant les mains d'un air excité. Ils ne le connaissaient pas très bien et ne pensent pas qu'il a de la famille dans le coin. Mais ils ont dit qu'il recevait souvent la visite d'un jeune homme. Ils s'en souviennent parce qu'ils se sont plaints à plusieurs occasions, lorsque le visiteur se garait devant leur allée et les empêchait de sortir en voiture.

Je me raidis.

— Ils ont donné une description de l'homme ?

— Tête rasée. Des yeux glacials, dit Fred en me fixant. C'est Nappey. C'est sûr.

— Il conduisait une Ford Escort bleue ?

— Non ! dit-il, l'air rayonnant. Une camionnette blanche. Ils n'ont pas noté le numéro de la plaque et n'ont pas remarqué de signes distinctifs, mais ça nous confirme que Nappey possède un autre moyen de transport. S'il a une camionnette, il dort peut-être dedans.

Je lâchai un soupir de découragement.

— Il doit y avoir des milliers de camionnettes blanches sans signe distinctif à Londres.

— C'est déjà quelque chose.

Inconsciemment, il porta la main aux blessures dans son cou et les gratta d'un air absent. Je détournai le regard.

— Ouais.

Ce n'était tout de même pas énorme. Mais soudain, une pensée me frappa.

— Vous avez vu un téléphone ? demandai-je à Lukas. Est-ce que Reginald Baxter avait un téléphone ?

Une lueur optimiste traversa son regard.

— Il devait sans doute en avoir un, oui.

Je me redressai et m'adressai à ceux qui se trouvaient dans la pièce.

— Il faut qu'on trouve le téléphone de Baxter. Fouillez cet endroit de fond en comble.

Tout le monde passa aussitôt à l'action ; même la petite armée de vampires de Lukas fit ce que j'ordonnais sans même demander

l'autorisation à leur seigneur et maître. Lorsqu'un cri triomphant se fit entendre à l'étage du dessus, je compris que l'un d'entre eux avait touché le gros lot.

— Je l'ai ! s'exclama un vampire blond, qui dévala les escaliers en agitant un téléphone. Il était en train de charger dans sa chambre.

Il le tendit à Lukas. Sans un mot, Lukas me le tendit. Tout en retenant ma respiration, j'allumai l'écran et priai pour qu'il n'y ait pas de mot de passe de déverrouillage. Quand il s'illumina et que les applications de Baxter s'affichèrent dessus, je lâchai un soupir de soulagement. J'ignorai la plupart des icônes et me dirigeai droit vers les messages. Il devait forcément y avoir quelque chose là-dedans.

Je fis défiler des SMS envoyés par la banque du révérend Baxter et certains envoyés par un autre pasteur qui lui demandait quel était son handicap au golf. Il y avait un message d'un numéro inconnu. Je le montrai à Lukas avant de l'ouvrir, puis nous nous penchâmes tous les deux dessus.

Nouveau numéro. Dû me débarrasser de l'ancien téléphone. Besoin de moi, appelez-moi sur celui-ci. T.

— Il n'est pas très bavard, marmonna Lukas.

— De plus, ajoutai-je, il n'a rien dit à propos de la police ou du fait qu'il soit en fuite. J'imagine qu'il ne fait pas assez confiance à Baxter pour lui révéler ce genre d'information. Tout comme Maggie Tomkinson, Baxter était convaincu que Nappey n'était pas violent. C'était peut-être vrai autrefois, mais certainement plus maintenant. Ted Nappey a parlé à Baxter d'une partie de son plan, mais pas de tout.

Je sentis mon cœur battre d'excitation.

— Ça ne fait rien, continuai-je. Avec ce téléphone et ce numéro, on a ce qu'il faut pour attirer Ted à nous.

— Comment va-t-on s'y prendre ? demanda Lukas.

— Avec prudence, répondis-je. Videz la rue dehors. Assurez-vous que les voisins curieux restent chez eux.

Lukas claqua des doigts et une demi-douzaine de vampires quittèrent la pièce. Lorsqu'il vit que je le dévisageais, il haussa les épaules.

— Quoi ? Ils obéissent aux ordres.

Ça, c'était le cas de le dire.

— On sait que Nappey désire plus que tout un vampire, alors ce qu'il faut, c'est lui en donner un, dis-je pensivement. Baxter était outré de vous voir chez lui. Il faut qu'on creuse dans cette direction.

— Nappey ne lui a peut-être pas dit qu'il voulait du sang de vampire, avertit Lukas.

— Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte vraiment, ce n'est pas ce qu'on dira, c'est ce qu'on ne dira *pas*.

Je m'installai sur un fauteuil et lus quelques messages venant de Baxter pour essayer de copier la façon dont il écrivait. De ce que je pouvais voir, le révérend s'exprimait avec des phrases formelles, dégoulinantes de suffisance, et une ponctuation complète. Parfait.

— On est en plein milieu de la nuit, dit Fred. Nappey ne le verra peut-être pas avant demain matin.

— Ça m'est égal, lui dis-je avant de pointer du doigt ma tempe. Mais quelque chose là-dedans me dit que Ted est bien réveillé.

Je m'humectai les lèvres et commençai à composer mon message.

Qu'as-tu fait ? Il y a trente minutes, un vampire m'a réveillé en frappant à la porte. Il me posait des questions sur toi. Pourquoi cette créature répugnante est-elle venue chez moi ? Comment as-tu pu les pousser à venir dans un lieu qui m'est sacré ?

Je le montrai à Lukas.

— Remplacez « répugnante » par « impie », dit-il.

Je changeai la phrase et hochai la tête.

— Ça se tient.

Puis je levai le téléphone pour que Fred le voie. Il eut un grand sourire.

— On va l'attraper, ce salaud, dit-il. Il va nous tomber tout cuit dans le bec.

— Espérons-le, murmurai-je en croisant les doigts.

J'appuyai sur la touche « envoyer ». Nous fixâmes tous le téléphone, comme si nous nous attendions à une réponse immédiate. Il n'y en eut pas. Fred relâcha une profonde expiration.

— Bon, dit-il, je m'attendais à mieux que ça. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

— On attend, répondis-je, l'air sombre.

Une minute passa, puis deux. Lukas se dirigea vers la fenêtre et sonda la pénombre. Je baissai les yeux vers l'exemplaire d'*Enchantements Infernaux* qui était posé sur la table à côté de moi, mourant d'envie de tourner les pages jusqu'à la section sur le phénix. Je m'obligeai à détourner le regard. Je m'en soucierais plus tard ; pour l'instant, l'important, c'était Ted Nappey. Pourquoi est-ce qu'il ne répondait pas ?

Scarlett entra dans le petit salon et se dirigea droit vers Fred. Levant une main, elle se mit à jouer avec les boucles brunes sur sa nuque. Je plissai les yeux et ouvris la bouche, mais avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, une notification de message se fit entendre sur le téléphone.

Lukas fut à mes côtés en moins d'une seconde. Il tendit le téléphone pour que tout le monde puisse voir.

Que leur avez-vous dit ?

Tendue, je regardai autour de moi.

— Baxter serait furieux, dit Lukas. Comment est-ce qu'un vampire oserait se présenter à sa porte à cette heure indue ?

Je commençai à taper une réponse. *À ton avis ? Comment a-t-il osé venir chez moi ? Je ne me laisserai pas intimider par l'une de ces choses !*

J'envoyai le message. Cette fois, la réponse fut plus rapide. *Il est parti ?*

Je me léchai les lèvres.

Oui, écrivis-je. Mais la vile créature a dit qu'elle reviendrait.

— Vile créature ? dit Lukas en haussant un sourcil.

J'étais trop nerveuse pour sourire. Le téléphone sonna à nouveau.

J'arrive.

Je plaçai précautionneusement le téléphone de Baxter sur la table à côté de moi et me raclai la gorge.

— Il faut qu'on bouge les voitures pour qu'elles ne soient pas visibles, qu'on éteigne toutes les lumières, et ce sera bon.

Je fus enfin capable de faire un petit sourire.

— Ted Nappey arrive.

Chapitre 26

Aucun d'entre nous ne savait combien de temps Nappey mettrait à rejoindre la maison de Baxter. Il était probablement toujours à Londres, mais c'était une ville étendue. À cette heure-ci, il n'y aurait pas d'embouteillages, mais il était peut-être tout de même à des kilomètres de là ; ou alors, il était juste au coin de la rue. Dans un cas comme dans l'autre, il fallait qu'on se dépêche de tout préparer.

En cinq minutes, Travis Close était redevenue pareille à ce qu'elle était quand j'étais arrivée quelques heures plus tôt. J'avais garé Tallulah au coin de la rue, pour qu'elle soit invisible depuis la maison, et les vampires avaient fait la même chose avec leurs propres véhicules. On n'entendait rien d'autre que le son distant d'un hibou qui hululait. Pour donner une impression de normalité, et pour ne pas alerter Nappey, les fins rideaux du salon étaient tirés et une lampe était restée allumée.

Nous attendions tous à l'intérieur de la maison de Baxter, les vampires, Fred et moi. Dans un monde idéal, on aurait eu des gens postés à des endroits stratégiques, mais ce n'était pas un monde idéal et il n'y avait pas d'endroit où se cacher et pas de buissons derrière lesquels se dissimuler. Sans compter qu'on ne pouvait pas alarmer les voisins et courir le risque qu'ils fassent tout tomber à l'eau.

— Je sais qu'on est tous ici pour la même raison, murmurai-je à Lukas, mais ça reste *mon* enquête. Malgré tout ce qu'il a fait, Edward Nappey est humain. Vous ne devez pas lui faire de mal, sauf en cas de défense légitime ou pour l'empêcher de s'enfuir. Et c'est *moi* qui dois l'arrêter.

— Vous vous inquiétez trop, D'Artagnan, répondit Lukas, dont le sens de l'humour était de retour maintenant que notre gibier se rapprochait. Je sais que vous êtes la patronne. Vous pouvez être sûre que ni moi ni mes vampires ne vous mettrons des bâtons dans les roues.

— Je suis heureuse de l'entendre.

Ses yeux scintillèrent dans la demi-pénombre.

— Une fois que toute cette histoire sera terminée, dit-il, peut-être qu'on pourrait prendre le temps de mieux se connaître, afin d'éviter d'autres malentendus. Notre dernier dîner a été écourté par notre expédition chez Nappey. On devrait recommencer. Ce serait une bonne occasion de résoudre

les problèmes qu'il y a entre la Brigade Para et mes vampires et de parler de ce qui nous pèse sur le cœur.

Il ne jeta pas un regard à Scarlett et à Fred, qui étaient debout l'un près de l'autre dans le couloir. Il n'en avait pas besoin.

— Je connais un excellent restaurant thaï près de chez vous et de chez moi. Ou alors, ajouta-t-il après un instant, vous pourriez venir chez moi et je cuisinerai pour vous. Vous serez peut-être surprise de l'apprendre, mais je connais d'excellentes recettes végétariennes. Et j'ai une très belle collection de vins.

— Vous recommencez à user de votre charme, murmurai-je.

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondit Lukas en passant la langue sur ses lèvres. Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai envie de vous séduire. Si ça vous agace, il va falloir vous y faire.

— Ça ne m'agace pas.

— Tant mieux, sourit-il. Laissez-moi être clair, afin qu'il n'y ait pas de non-dits entre nous. Ce n'est pas D'Artagnan, l'inspectrice de police, qui m'intéresse. Non, celle qui m'intéresse réellement, c'est Emma Bellamy, la femme qui se cache derrière.

Il pencha la tête sur le côté, tandis que je le regardais, la bouche sèche. Je n'étais pas très douée pour ça. Les relations professionnelles, c'était une chose, mais les relations personnelles, c'était très différent. Après tout, mes antécédents amoureux suffisaient à le prouver.

— Il faut que je vous dise quelque chose.

Quelque chose dans ma voix dut l'alarmer, car il se figea.

— Je vous écoute.

— Le livre, lui dis-je. *Enchantements Infernaux*. Quand on était dans la Bibliothèque Carlyle, j'ai tourné les pages jusqu'à une section vers la fin. Il y avait des informations à propos d'une race qui...

— Tout est prêt, mon seigneur, nous interrompit Scarlett. Quatre dans le jardin de derrière. Trois à l'étage. Deux dans le couloir. Tous les autres sont ici. Peu importe de quel côté il arrive, nous serons prêts à le recevoir.

Lukas lui jeta un regard noir et menaçant.

— Nous sommes en pleine conversation, Scarlett, dit-il d'une voix dure et tranchante comme de l'acier.

Elle cligna des yeux et pâlit avant de me jeter un regard.

— Je suis désolée, dit-elle en baissant la tête et les épaules. Je ne voulais pas vous interrompre. Vous parliez de Devereau Webb ?

Ses yeux s'écarquillèrent lorsqu'elle se rendit compte de son erreur, mais trop tard.

— Merde. Désolée, je...

— Scarlett ! coupa Lukas. Dégage.

Elle disparut immédiatement, la queue entre les jambes.

— Devereau Webb ? demandai-je. Pourquoi est-ce qu'on parlerait de lui ?

— Oubliez ce qu'elle a dit.

Je fis un pas en arrière, soudainement désireuse de mettre de la distance entre nous.

— À vrai dire, dis-je lentement, je n'en ai pas l'intention. Pourquoi êtes-vous intéressés par Webb ?

Un muscle tressaillit sur la joue de Lukas.

— Ce que vous m'avez dit de lui m'a rendu curieux. Ce sentiment s'est accentué lorsque j'ai rendu visite aux quatre clans alphas... en même temps que vous, ajouta-t-il avec un hochement de tête.

— Comment avez-vous su que j'y étais ?

— Je vous l'ai déjà dit, D'Artagnan. Vous avez vos sources, j'ai les miennes. C'est toujours utile de garder l'œil sur les loups.

Il fit une pause et serra les poings.

— Après tout, on ne sait jamais quand ils feront quelque chose de stupide... comme assassiner un inspecteur de la Brigade Para en plein jour.

— J'ai réglé cette affaire. Vous le savez.

— Ça n'a pas d'importance, dit-il, le regard étincelant. Ils ont dépassé les limites.

Je croisai les bras.

— Ça ne m'explique toujours pas pourquoi vous êtes intéressé par Devereau Webb.

J'avais l'intuition qu'il ne me disait pas tout, et que ce n'était pas juste en rapport avec ce que Lady Sullivan avait essayé de faire.

— Je vous en parlerai une autre fois, dit-il en haussant un sourcil. Vous étiez sur le point de me parler de quelque chose que vous avez lu dans ce livre.

Je montrai du doigt l'exemplaire d'*Enchantements Infernaux*.

— Il est juste là, dis-je. Vous pouvez le lire vous-même.

— Emma, soupira Lukas sans détacher son regard du mien. Notre conversation était bien plus agréable il y a quelques instants.

— En effet, dis-je tristement.

Il continua à m'observer.

— Ce qu'il se passe entre vous et moi n'a rien à voir avec ce qu'il se passe entre les clans et moi. Ce sont deux choses différentes.

Bien sûr.

— Une camionnette ! s'exclama le vampire qui était près de la fenêtre qui donnait sur la rue. Une camionnette est en train d'approcher.

— On en parlera plus tard, marmonnai-je avant de me tourner vers la vitre.

À travers les rideaux, je ne voyais pas grand-chose, à part les phares du van. Personne ne bougea d'un muscle, mais l'atmosphère de la pièce s'alourdit considérablement. La camionnette s'arrêta juste devant l'allée de Baxter. Ce n'était pas un travailleur de nuit qui revenait chez lui. C'était forcément Edward Nappey.

— Souvenez-vous, rappelai-je, il ne faut pas lui faire de mal. Il doit être arrêté. Attendez qu'il soit loin de son véhicule. Une fois qu'il sera devant la porte d'entrée, je l'attraperai.

Les phares et le son du moteur s'éteignirent. Je retins ma respiration, l'oreille tendue, alors que la portière de la camionnette s'ouvrait. En silence, je passai dans le couloir jusqu'à être à quelques centimètres à peine de la porte d'entrée. C'était étrangement rassurant d'avoir autant de vampires pour m'aider en cas de besoin. *Allez, Ted*, pensai-je avec un sourire sans joie. *Ton heure est venue.*

Puis il y eut un autre bruit, et je fronçai les sourcils. Que se passait-il ? Une seconde plus tard, j'entendis des voix. Je me figeai. Il n'était pas tout seul ? Est-ce que Ted Nappey avait un complice ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ? grognai-je.

— Un voisin ! lança un des vampires postés devant la fenêtre. Un des voisins est sorti de sa maison.

Lukas se précipitait déjà, prêt à ouvrir la porte et à se précipiter à la suite de Nappey. Je l'arrêtai aussitôt.

— Non ! Il risquerait de le prendre en otage.

Lukas pinça les lèvres, mais s'immobilisa. Je relevai le menton.

— Quelqu'un parvient à entendre ce qu'ils se disent ?

Plusieurs personnes répondirent par la négative. Merde.

— Il s'en va, dit le même vampire à voix basse. Le voisin est toujours là, mais Nappey s'en va. Il se dirige par là-bas.

Je levai les yeux au ciel. Dieu merci. Redressant le dos, je tendis la main vers la poignée de porte. À cinq, j'y allais. Un. Deux.

— Merde ! Il retourne vers la camionnette !

Je me raidis.

— Quoi ?

Une demi-seconde plus tard, j'entendis le moteur rugir. Non, non, non, non, non ! J'ouvris la porte à toute volée et me précipitai dehors, juste à temps pour voir la camionnette s'éloigner.

Depuis la maison d'en face, un homme d'âge moyen, l'air très satisfait de lui-même, s'écria :

— Ça t'apprendra à donner des coups de pied à mon chien ! Toi et ton pote pasteur, vous êtes foutus ! Les vampires vont vous avoir !

Incroyable. Je lâchai un juron. Puis je courus.

Les vampires sortirent de la maison derrière moi. Sans même regarder, je savais qu'ils se dirigeaient vers la camionnette de Nappey, qui roulait en marche arrière pour sortir de l'impasse. Je ne pris même pas la peine d'essayer. Bien sûr, je serais ravie qu'ils parviennent à arrêter le véhicule, mais je devais voir plus loin : je fonçai vers l'endroit où Tallulah était garée, hors de vue.

Il y eut des cris et des rugissements derrière moi, ainsi que plusieurs exclamations de douleur. Puis, alors que j'atteignais Tallulah, la camionnette blanche passa à côté de moi et tourna au coin de la rue.

Je bondis dans la voiture et allumai le moteur. Heureusement, Tallulah avait décidé de se montrer coopérative, pour une fois. Alors que j'enlevais le frein à main, Scarlett s'engouffra du côté passager. Je lui jetai à peine un regard, trop occupée à appuyer sur l'accélérateur.

D'une main, j'attrapai la radio de police.

— À la poursuite d'un suspect. Homme. Camionnette blanche.

Je plissai les yeux dans la pénombre. Je n'arrivais pas à lire son numéro de plaque ; il était déjà trop loin.

— Il a tourné à gauche de Travis Close. Renforts demandés immédiatement.

La radio crachota lorsque je reçus une réponse.

— Il n'y a aucune unité dans votre zone, mais je vous en envoie plusieurs.

— Le suspect est possiblement armé et dangereux, ajoutai-je.

— Noté.

Nous tournâmes au coin de la rue suivante. Les feux arrière de la camionnette de Nappey étaient de plus en plus éloignés. Je changeai de vitesse et grinçai des dents. *Allez, Tallulah. Ne me fais pas faux bond maintenant.*

Scarlett attacha sa ceinture et se pencha en avant.

— Attrapez-le, grogna-t-elle. Attrapez ce salopard.

Je resserrai les doigts autour du volant.

— Pourquoi êtes-vous venue avec moi ? Pourquoi ne pas être restée avec vos amis ? Ou avec Fred ? demandai-je en grillant tous les feux rouges et les passages piétons sur la route et en remerciant le ciel que les rues soient désertes.

— Fred est un garçon adorable. Mais je n'ai plus besoin de lui. Vous avez l'air de savoir ce que vous faites, répondit Scarlett, qui semblait beaucoup plus calme que moi. S'il y a quelqu'un qui peut attraper ce salaud, c'est vous.

Elle se tut un instant tandis que je tournais à droite dans un crissement de pneus, puis reprit :

— De plus, mon seigneur tient énormément à votre sécurité. Si j'arrive à l'assurer, ce sera un bon point en ma faveur.

Je n'eus pas le temps de répondre. La camionnette tournait à nouveau. Je la suivis ; Tallulah allait si vite que nous n'étions plus qu'à quelques mètres derrière Nappey. Je pris à nouveau la radio pour indiquer notre dernière position.

— Les renforts sont à huit cents mètres, indiqua l'opérateur.

Je relâchai ma respiration. Il n'allait pas s'échapper, cette fois. C'était hors de question.

Nous passâmes devant un chat errant qui s'arrêta pour nous regarder. Je manquai de percuter la camionnette d'un boulanger qui se garait sur une place de livraison. Le conducteur appuya sur le klaxon avec fureur ; le son se répercuta pendant plusieurs secondes dans la rue vide. La camionnette blanche, elle, s'éloigna de nous une nouvelle fois.

Un instant plus tard, j'entendis le son de sirènes, et une voiture de police sortit de la rue suivante, s'insérant entre Nappey et moi. La cavalerie était là.

Nappey nous ignora complètement. Il grilla plusieurs feux rouges à la suite, et la voiture de police l'imita. Je les suivis, avant d'être obligée d'appuyer comme une folle sur les freins lorsqu'un poids lourd débarqua de

nulle part. Scarlett et moi fûmes projetées en avant tandis que le conducteur du camion gesticulait d'un air furieux. Seules nos ceintures de sécurité nous empêchèrent de traverser le pare-brise de Tallulah.

Je redémarrai le moteur. La camionnette et la voiture de police avaient disparu.

— Merde, marmonnai-je.

— Tournez à gauche, indiqua Scarlett.

— Vous êtes sûre ?

Elle secoua la tête.

— Non.

Je me tendis, mais fis ce qu'elle me disait ; puis j'aperçus un éclair bleu, à peine visible, tout au bout de la rue. Là-bas ! Ils étaient là-bas. Je remis le pied au plancher. Tallulah crissa lorsque nous tournâmes à droite. Les boutiques et les maisons commençaient à laisser place à des entrepôts.

— On arrive sur le fleuve, dit Scarlett. Il ne pourra pas continuer à nous échapper.

Je parvins à répondre par un hochement de tête. On était en train de le rattraper. Puis j'entendis un fracas terrifiant de métal tordu et de tôle cassée. Le cœur tambourinant dans la poitrine, je tournai au coin de la rue. Le van avait percuté la voiture de police sur le côté et tous deux s'étaient arrêtés en plein milieu de la route. La Tamise était juste devant nous. Quelle que soit la direction où je regardais, il n'y avait rien d'autre que des rues désertes.

J'appuyai avec force sur les freins. Alors que Scarlett bondissait dehors, je laissai un message radio pour les tenir au courant de la situation. Une seconde plus tard, après avoir pris l'arbalète sur le siège arrière où je l'avais laissée, je la suivis.

Le moteur de la camionnette gronda. Scarlett avait déjà atteint les portes arrière et essayait de les ouvrir. Je courus vers elle, tout en jetant un regard à la voiture de police lorsque je passai à côté ; puis je ralentis le pas en reconnaissant le conducteur. C'était l'agent de police qui m'avait demandé s'il pouvait rejoindre la Brigade Para. Sa tête avait tapé contre le pare-brise et un filet de sang s'écoulait le long de sa joue depuis sa tempe. Il se tourna vers moi, cillant rapidement, le visage contracté de douleur.

Scarlett lâcha un grognement et les portes de la camionnette s'ouvrirent, juste au moment où Nappey commençait à s'éloigner. Dans un dernier sursaut d'énergie, je me jetai à l'arrière du van après la vampire.

Je fus obligée de lâcher mon arbalète pour essayer de garder mon équilibre et de ne pas me faire éjecter comme les divers cartons qui tombaient sur la route derrière nous. Scarlett, pour sa part, n'avait pas ce problème. Elle avait déjà les bras autour du cou de Nappey.

La camionnette s'arrêta une nouvelle fois, et Scarlett plongea pour planter ses crocs dans le cou de Nappey. Déséquilibrée, je tombai en avant sur le sol de métal de la camionnette. Je me relevai aussitôt, mais pas assez vite.

Scarlett laissa échapper un petit cri, les yeux écarquillés. Elle se tourna vers moi, un filet de sang lui coulant de la bouche. Au début, je pensais que c'était celui de Nappey, puis je me rendis compte que c'était le sien et qu'au moins un de ses crocs s'était brisé en deux. Pour ne rien arranger, une seringue était plantée dans son cou. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites et ses genoux se dérobèrent sous son poids.

Nappey se leva et se faufila entre les sièges pour nous rejoindre. Il n'avait pas l'air en colère ; en fait, il semblait plutôt content de lui-même. Il jeta un regard au corps de Scarlett et hocha la tête.

— C'était tellement dur de se procurer un vampire, murmura-t-il. Enfin.

Puis il leva les mains en l'air, comme s'il remerciait les dieux.

— Enfin ! répéta-t-il.

Je lâchai un grognement. Nappey tourna aussitôt la tête vers moi.

— Vous, dit-il. Je me souviens de vous. Vous étiez avec l'autre, dans mon garage.

Il pencha la tête et ajouta :

— Mais vous n'êtes pas une vampire.

— Edward Nappey, dis-je à voix haute. Vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre d'un vampire et pour le vol de plusieurs cadavres de loups-garous.

— Oh ! s'exclama-t-il comme s'il comprenait soudain. Vous êtes de la police, alors.

Il enleva sa capuche, révélant un large ras-de-cou en métal. Sur la vidéo de surveillance que Moira m'avait envoyée, ça ressemblait à un tatouage, mais je m'étais trompée. Pas étonnant que Moira et Scarlett n'aient pas réussi à le mordre ; il portait une protection contre les vampires.

— Vous avez le droit de garder le silence, continuai-je en ignorant la nausée qui me retourna l'estomac. Tout ce que vous direz pourra être utilisé contre vous au tribunal.

D'une main, Nappey se frotta le crâne.

— On dirait que vous m’avez eu, dit-il doucement. Sauf si j’ai un dernier atout dans la manche.

Il fouilla dans sa manche droite et en sortit un long poignard.

— Eh bien, eh bien, regardez ça, susurra-t-il. On dirait bien que j’ai quelque chose, finalement.

Alors que son regard se posait sur un point derrière mon épaule, je jetai un coup d’œil à mon arbalète. Elle était prise sous le corps de Scarlett. Si je parvenais à l’attraper...

— Lâchez votre arme ! lança une voix masculine.

Je n’avais pas besoin de me retourner pour savoir que l’agent de police qui conduisait la voiture était là.

— Reculez, l’avertis-je. Je maîtrise la situation.

Il y eut un bruit sourd lorsque l’agent entra dans le van.

— Lâchez votre arme, répéta-t-il. Vous ne pourrez pas vous échapper. Des renforts arrivent.

— J’ai pour règle de ne jamais faire de mal aux humains, dit Nappey d’un ton convaincu. Nous sommes spéciaux, vous savez. Pourquoi les paras devraient-ils avoir tout le pouvoir rien que pour eux ?

— Ted, commençai-je.

Il fit un pas en avant et brandit l’arme.

— Cependant, continua-t-il, je suis prêt à faire des exceptions si nécessaire.

Une lueur de démente traversa son regard. Subitement, je compris quelque chose : peut-être que Ted Nappey aurait pu être raisonné à une certaine époque ; mais cette époque était depuis longtemps révolue.

— J’y ai consacré trop de temps, ajouta-t-il. Trop d’années de ma vie pour arriver là où j’en suis. Si vous voulez rester vivants, tous les deux, vous devez partir immédiatement.

— Vous ne pensez tout de même pas que cet élixir fonctionnera, si ? demandai-je.

Les yeux glacials de Nappey se posèrent sur moi.

— Comment avez-vous entendu parler de l’élixir ? C’est Baxter qui vous l’a dit ? demanda-t-il en m’observant, comme pour essayer de comprendre, avant de secouer la tête. De toute façon, ça n’a pas d’importance. Ce vieux n’y a jamais cru, mais maintenant que j’ai le vampire, ça fonctionnera enfin. Seulement, vous ne serez pas là pour le voir.

Il bondit vers moi, le couteau levé. Comme un imbécile, le policier derrière moi se précipita vers lui. Je lâchai un juron. Il allait se faire tuer ! Tout en marmonnant dans ma barbe, je m'interposai entre lui et Nappey en train de plonger – moi aussi, j'étais une belle imbécile.

Nappey fit un mouvement transversal avec le couteau, qui traversa mon chemisier et fit apparaître une longue trace de sang le long de ma poitrine. Le policier sortit son Taser, le leva et appuya sur la détente. Il manqua Nappey de trois bons centimètres.

Je reculai et me servis de mes coudes pour pousser l'agent hors de la camionnette avant que Nappey ne puisse vraiment lui faire du mal. Bien entendu, celui-ci m'attaqua de nouveau. Cette fois, son coup porta ; le poignard s'enfonça dans ma poitrine avec une facilité déconcertante.

Je lâchai un cri surpris en sentant la vie me quitter.

— Les renforts arrivent, croassai-je. Si vous perdez encore du temps ici, vous êtes foutu.

Nappey se pencha vers moi. Son haleine aigre ne faisait qu'empirer les choses.

— Pas autant que vous, dit-il.

Il attrapa le poignard par le manche et le tira avec force. Un flot de sang s'échappa de ma blessure.

Je baissai les yeux. Bizarre – je ne sentais plus la douleur. Je me laissai tomber vers l'avant, sachant qu'il ne fallait pas que je laisse Nappey se débarrasser de mon corps agonisant. Il n'y avait aucun signe de Lukas et des autres vampires, et aucune autre voiture de police pour venir nous aider. Je ne pouvais compter que sur mes étranges pouvoirs.

J'atteignis l'arrière du siège passager et enroulai ma main autour. Mon pied se prit dans la jambe de Scarlett et je m'effondrai par terre. J'entendis vaguement le policier crier et d'autres sirènes déchirer l'air.

Nappey marmonna quelque chose que je ne compris pas, et passa à côté de moi pour fermer les portes du van. Tandis que ma vision s'assombrissait, il revint sur ses pas et me marcha dessus pour rejoindre le siège du conducteur. Le moteur s'alluma et le sol de la camionnette se mit à vibrer sous mon corps.

Puis tout disparut.

Chapitre 27

L'odeur familière du soufre était réconfortante, même si elle était forte au point de me faire pleurer ; mais quand j'ouvris les yeux, le visage réconfortant du Dr Laura Hawes n'était pas là pour m'accueillir. Je n'étais pas non plus dans la morgue de l'hôpital Fitzwilliam Manor.

J'étais plus désorientée que d'habitude ; pendant un moment, je ne compris pas où je me trouvais. Il faisait très sombre et plusieurs objets pointus me rentraient dans le dos. Le seul avantage, d'après ce que je pouvais en juger, c'était que Ted ne s'était pas débarrassé de mon corps d'une façon déplaisante. Apparemment, mon cadavre n'était pas très haut sur sa liste de priorités. Il allait le regretter.

Lorsque je me levai, je me cognai la tête contre un plafond bas. Toujours incapable de voir quoi que ce soit, je plissai le nez et tendis les bras en l'air. Mes doigts raclèrent du métal froid. Ha ! J'étais toujours dans sa camionnette. Il m'avait laissée là où j'étais morte.

Maintenant, il ne me restait plus qu'à croiser les doigts et à espérer qu'il n'ait pas abandonné le véhicule en rase campagne, dans un endroit isolé. J'avais besoin d'un moyen de communication et de vêtements à porter. Aucune lumière ne filtrait à travers les fenêtres de la camionnette ; j'en conclus que celle-ci était rangée dans un garage.

Je tâtonnai autour de moi du bout de mes doigts, cherchant à m'envelopper dans quelque chose. À part me mettre une boîte en carton sur la tête, il n'y avait aucune autre option. Mais bon, j'avais déjà vécu pire que ça.

Il fallait voir le bon côté des choses : même si mes vêtements avaient brûlé au cours de ma résurrection et qu'il n'y avait rien d'autre à mettre dans le van, je retrouvai tout de même mon arbalète. C'était illégal de l'utiliser contre un humain, mais comme on disait, aux grands maux les grands moyens.

Il n'y avait aucun signe de Scarlett. Ça faisait maintenant douze heures qu'Edward Nappey avait enfoncé son poignard dans mon cœur, ce qui voulait dire qu'il devait être environ seize heures. Il avait pu se passer n'importe quoi pendant ce laps de temps.

Je ne pouvais pas en perdre davantage à m'inquiéter sur ma nudité ou sur des détails techniques. Je devais retrouver Nappey et Scarlett et mettre un terme à ce qu'il prévoyait de faire. J'étais la seule à pouvoir y arriver.

À tâtons, je me dirigeai vers l'arrière du van et cherchai la poignée de porte. Une vague de soulagement me submergea quand je la trouvai et que je l'ouvris. Je sortis de la camionnette et posai les pieds sur un sol de béton. Il n'y avait pas de doute : c'était bien un garage.

Je cherchai une sortie. Je finis par trouver une porte avec un bouton-poussoir situé près d'une poubelle très odorante. Je pressai mon oreille contre le battant quelques instants, puis, comme je n'entendais rien, je tournai la poignée. Fermé. Zut. Et la porte semblait en bon état ; elle n'était pas pourrie comme celle dans la cave du révérend Knight.

Je fis quelques petits sauts ; ça faisait du bien. Je me sentais *forte*. Je haussai les épaules, puis je levai une jambe, sur un coup de tête – après tout, ça ne me coûterait rien d'essayer. Un instant plus tard, je mis toutes mes forces dans mon pied et l'écrasai contre la porte. À ma grande stupéfaction, il y eut un craquement sonore et la serrure se brisa. La vache. Je pliai la jambe, éberluée. Je devenais vraiment de plus en plus forte à chaque fois que je mourais.

Puis il me vint à l'esprit que si Nappey était dans le coin, il avait dû m'entendre. Je reculai vivement au cas où il apparaîtrait – et je fus un peu déçue en voyant que ce n'était pas le cas.

Plus confiante, à présent, je jetai un coup d'œil par la porte. Une moquette d'un beige immaculé menait à un couloir inondé de soleil ; apparemment, la porte du garage menait à l'intérieur d'une maison. J'entendis les basses rythmées d'une musique dance. Ha ha ! Voilà pourquoi il ne s'était pas intéressé au bruit. Je sortis du garage. Peut-être qu'avec un peu de chance, je tomberais sur un téléphone.

La pièce à ma droite était une chambre, petite, mais bien rangée. En regardant à l'intérieur, j'aperçus une couverture moelleuse et des oreillers rembourrés. La différence avec la maison de Nappey était saisissante. J'observai la brosse à cheveux sur la table de nuit et les rideaux bordés de dentelle. C'était une chambre de femme. Pendant un moment, je me demandai si Nappey avait réussi à aller se cacher chez sa mère sans que personne ne le remarque ; puis mon regard tomba sur une blouse d'infirmière pendue sur le radiateur. Merde. Maggie Tomkinson, l'ex-petite amie de Nappey, était infirmière. Mon sang se glaça.

Tout en me maudissant silencieusement de ne pas avoir gardé un œil sur elle, je me précipitai, attrapai la blouse bleue et l'enfilai. Les basses lourdes continuaient à pulser, faisant légèrement trembler les murs. En jetant un regard par la fenêtre, je vis une rue calme, pleine de feuilles mortes, et d'autres pavillons. La rue était complètement déserte.

Fallait-il que je me précipite vers une de ces maisons pour demander de l'aide ou que je continue toute seule ? Je n'hésitai pas très longtemps. J'avais encore les veines pleines d'adrénaline à cause de ma mort et de la résurrection qui avait suivi, et je voulais voir la tête de Nappey quand je débarquerais d'outre-tombe juste devant lui. L'affronter toute seule n'était pas très malin, mais je ne voulais pas lui donner la moindre chance de s'échapper à nouveau.

Je quittai la chambre et vérifiai la pièce d'en face. Une salle de bain vide. En apercevant une trace de paume ensanglantée sur le bord de la baignoire, je resserrai ma prise sur l'arbalète. Je ne doutais pas que Ted Nappey était venu ici, mais à présent, j'en avais la preuve. Tout en me raidissant en vue de ce qui allait arriver, j'avançai dans la maison.

Le salon était tout aussi vide et silencieux que les autres pièces. En face de moi, il ne restait plus que la cuisine. La porte était légèrement entrouverte et j'aperçus un sol en linoléum avec des motifs, ainsi qu'une ombre qui se déplaçait. La musique provenait de là.

Je me rapprochai autant que je l'osai. Avant de faire quoi que ce soit, je voulais me familiariser avec l'environnement. Retenant ma respiration, je jetai un coup d'œil par l'entrebâillement. Juste là, le dos tourné, en train de bouger les hanches en rythme avec la musique, se tenait Ted Nappey. L'étrange tour de cou en métal qu'il portait scintillait dans la lumière du soleil qui entrait par la fenêtre. Scarlett était affalée à l'extrémité d'une petite table en bois dans un coin. De l'autre côté de la table, Maggie Tomkinson était assise, attachée et bâillonnée. Mes doigts tressaillirent.

Je tournai la tête pour essayer d'apercevoir un peu mieux la pièce. Au début, c'était difficile de dire ce que Nappey était en train de faire. Mais quand il se retourna pour s'adresser à Maggie et que je vis les bouteilles en verre et le kit de chimie pour enfants, je compris qu'il était en train de finir son élixir. Je serrai les dents. Tout ça pour une mixture idiote qui n'avait aucune chance de fonctionner de toute façon.

Les lèvres de Nappey bougèrent lorsqu'il parla à Maggie, qui avait le regard vague. Il fronça les sourcils, puis se tourna vers la petite radio et

baissa le son pour qu'elle puisse l'entendre.

— Tu n'as jamais eu de très bons goûts musicaux, Mag. Mais ne t'inquiète pas. Quand j'aurai fini l'élixir, tu auras tout le temps du monde pour apprécier de bonnes basses, dit-il avec un grand sourire.

Il avait l'air très satisfait de lui-même. Je réprimai un frisson.

— Il m'a fallu tellement de temps pour en arriver là. C'est plus dur que tu ne l'imagines de distiller du liquide à partir d'os de loups-garous. Si tu ne te procures pas son corps précisément au bon moment, tu rates ta chance. C'était plus compliqué que ce que je pensais. Mais maintenant que j'ai du sang de vampire pour fortifier le liquide, tous mes efforts seront récompensés – je te le promets.

Rayonnant, il ajouta :

— En fait, ce sera même plus que ça. Pense à tout le temps que tu as passé dans cet hôpital minable, à piquer des gens et à leur injecter toutes sortes de drogues... Une gorgée de ce liquide, et ils seront à nouveau en pleine forme.

Il se retourna fièrement, tenant à la main une bouteille au goulot étroit. Je plissai les yeux en regardant le liquide boueux qu'elle contenait, et en voyant le collier à dent de requin qu'il portait autour du cou.

Maggie leva la tête et regarda l'élixir d'un air hébété.

— Plus de cancers, Mag, souffla Nappey. Plus de crises cardiaques. Plus de sentiment d'infériorité par rapport aux paras et à leurs coutumes repoussantes. Cet élixir, c'est l'avenir. Et c'est moi qui l'ai créé. On chantera mes louanges dans la rue pendant des décennies.

Ce type se prenait vraiment pour un dieu. Je plissai le nez.

Maggie tourna le regard vers moi et sursauta lorsqu'elle me reconnut. Vivement, je secouai la tête. Il ne fallait pas qu'elle gâche mon occasion. Heureusement, son ex-petit ami était trop occupé à se jeter des fleurs pour le remarquer.

— Je vais le boire en premier, dit-il. Je t'en donnerais bien, mais je crois que tu le recracheras. Tu ne crois pas à ce que j'ai réalisé, mais le livre a raison. Mon exploit va tout changer. Grâce à ce nectar, on pourra enfin récupérer notre pays.

Il fit la grimace en regardant Scarlett.

— Dommage qu'elle ne soit pas réveillée pour voir ça. Puisque les os bouillis de loups-garous n'ont pas suffi, c'est son sang à elle qui a fait tout le boulot.

Un frisson nauséeux me parcourut l'estomac. OK, c'en était assez ; je n'avais pas besoin d'en entendre plus. Je reculai, toujours sur la pointe des pieds pour que Nappey ne m'entende pas, puis je levai l'arbalète et jetai à Maggie un regard entendu. En la voyant hocher la tête presque imperceptiblement, je sus qu'elle avait parfaitement compris.

Je plissai les yeux et visai. Il n'y avait plus qu'à attendre qu'il se dirige légèrement vers la gauche. Je retins ma respiration, en attente – puis il bougea. Un battement de cœur plus tard, le carreau à flèche d'argent quitta l'arbalète et fusa dans les airs.

Maggie se pencha et se couvrit la tête avec les mains lorsque le carreau toucha la bouteille. Le verre se brisa et se répandit dans toutes les directions, tandis que le liquide dégoûtant était répandu tout autour. Pendant une seconde, Nappey ne bougea pas, trop choqué par la destruction de l'œuvre de sa vie ; puis il lâcha un hurlement de détresse.

— Non ! Non !

Il se tourna vers moi et m'aperçut enfin derrière la porte. Bouche bée, il marmonna :

— Vous ? Mais vous êtes morte ! Comment ? Qu'est-ce que... Je ne...

Je donnai un coup de pied dans la porte et rechargeai calmement l'arbalète. Cette fois, je visai sa tête.

— Couchez-vous par terre. Face contre le sol, dis-je d'une voix dure. Ou je tire.

Tout aurait été tellement plus simple s'il avait fait ce que je lui avais dit ; malheureusement, rien n'était jamais facile dans la vie.

Nappey sauta sur le côté et attrapa un couteau, le même que celui qu'il avait brandi un peu plus tôt. Il était maintenant taché de sang – celui de Scarlett, sans aucun doute. Il était peut-être névrosé, mais il n'était pas idiot. Au lieu de m'attaquer, il se dirigea vers Maggie et l'attrapa par les cheveux. Puis il lui mit le couteau sous la gorge.

— Je vais la tuer ! hurla-t-il. Je suis sérieux ! Tout grand projet réclame des sacrifices. S'il faut que Mag soit l'un d'entre eux, eh bien tant pis !

Il poussa la lame du couteau contre son cou.

— Si vous voulez qu'elle vive, sortez d'ici. Tout de suite !

— Lâchez le couteau, monsieur Nappey. Vous ne vous échapperez pas une nouvelle fois.

— C'est hors de question ! brailla-t-il. Pas après tout ce que j'ai fait. Je suis trop près pour abandonner. J'ai tué pour ça ! Et pas juste vous.

— Je sais, répondis-je. Vous avez renversé Julian Clarke.

— Qui ?

— Le jeune loup-garou, répondis-je calmement. Vous portez son collier.

— Lui ? dit Nappey d'une voix nasale pleine de mépris. C'était un putain de loup-garou. Je parle de vies humaines. Les vies des paras, j'en ai rien à foutre.

— Vous pensez faire ça pour le bien de tout le monde, mais en réalité, vous n'êtes rien d'autre qu'un type pathétique avec un penchant pour la violence.

— Mon invention sauvera des vies !

— Vous êtes un assassin, Ted. Rien de moins. Votre élixir ne sauvera personne. Il ne vous sauvera pas.

Il se racla la gorge pour essayer de me cracher dessus. En dépit de ses efforts, la boule de mucus ne me toucha même pas ; au lieu de ça, elle s'écrasa sur le sol et se mélangea au verre brisé et à l'élixir renversé.

— Vous voyez ? dis-je doucement. Vous ne savez même pas cracher droit.

Nappey lâcha un rugissement. Il recula et attrapa une large bouteille en verre de forme ronde. Il y avait encore du liquide rouge dans le fond.

— Il en reste, là-dedans ! Je peux toujours le boire. Et ensuite, vous verrez ! Vous verrez ! Vous vous rendrez compte de ce que vous avez fait.

Un feu s'alluma dans le regard de Maggie. Quand Nappey avait reculé pour prendre les derniers restes de sa potion, il avait éloigné le couteau de son cou. Elle leva la jambe et lui écrasa le pied. Il hurla et lui lâcha les cheveux ; toujours bâillonnée, attachée par les poignets, elle tomba par terre et se recula jusqu'à atteindre le coin de la cuisine.

— Espèce de... de... de salope !

Alors que Nappey portait la bouteille à ses lèvres, je levai l'arbalète pour viser.

— Faites attention au verre brisé, dis-je doucement. Ça risque de faire mal.

— Non ! s'exclama-t-il, l'air paniqué.

Je baissai l'arbalète d'un centimètre.

— Soit vous vous allongez par terre, soit je détruis les derniers restes de votre élixir, dis-je en haussant un sourcil. Vous voulez vraiment voir si ça fonctionne ? Vous y croyez vraiment, Ted ?

— Je ne me rendrai pas ! lâcha-t-il, désespéré. Je refuse de céder.

Comme il voulait. Je ne perdis pas mon calme.

— Très bien.

Je relevai l'arbalète pour viser à nouveau – et là, il y eut un miracle. Nappey baissa les épaules.

— Non, murmura-t-il en serrant la bouteille contre sa poitrine. Vous ne pouvez pas le détruire. C'est tout ce qu'il me reste. Ça marchera. Je sais que ça marchera !

— Alors, posez-le, dis-je en levant les yeux vers lui. Et mettez-vous par terre. Faites ce que je dis, et je ne tirerai pas.

Je ne souris pas, mais je sus que j'avais gagné.

— Je compte jusqu'à trois. Un. Deux. Tr...

Nappey posa la bouteille sur la table, près de la tête de Scarlett. Puis il se mit à genoux.

— Vous verrez. Donnez-le à quelqu'un et vous verrez. J'ai raison. Le monde en a besoin.

— Non. Le monde se fiche de ce que vous avez fait. En fait, dis-je en traversant la cuisine pour me tenir près de lui, le monde ne le saura jamais.

Avec un regard dur, j'ajoutai :

— Je vais finir ce que j'ai commencé il y a douze heures. Edward Nappey, vous êtes en état d'arrestation.

Chapitre 28

Joe m’attendait déjà sous le vieux chêne de Trinity Square quand j’arrivai, l’air revêche et irascible. Mais en dépit de sa réticence, c’était un vampire de parole.

— Salut, Joe, dis-je. Des infos pour moi ?

Il me jeta un regard noir.

— Non. Je ne suis au courant de rien. Je peux partir, maintenant ?

Je fis claquer ma langue.

— Je m’attendais à mieux de ta part. Je pensais que tu chercherais à m’impressionner et à me montrer que tu n’es pas juste un larbin à canines.

— Tu essaies de me manipuler !

Complètement.

— Alors, donne-moi une info utile et j’arrêterai.

Il mit les mains dans les poches pour me montrer à quel point il détestait l’idée.

— Le patron a fait un câlin à Scarlett et il s’est assuré qu’elle allait bien, et ensuite, il lui a passé le savon de sa vie. Personne ne sait pourquoi, mais ça devait être pour une bonne raison. Quand il est en colère comme ça, il ne le montre jamais, d’habitude. D’après ce que j’ai entendu, c’était à cause d’un humain avec qui elle s’amusait, ajouta-t-il en haussant les épaules. Je n’ai pas compris pourquoi ça l’agaçait.

Je clignai des yeux, surprise.

— Autre chose ?

— Il a lancé une équipe entière à la recherche de vieux bouquins qui mentionneraient des phénix. Phénixes ? Phénixis ? Enfin bref, les drôles d’oiseaux qui ne meurent pas, dit-il en soufflant un grand coup.

Je déglutis.

— OK.

— Et ensuite, continua-t-il sans remarquer mon expression, il va bientôt y avoir une grande réunion avec les alphas des loups-garous. Je ne sais pas à quel sujet, mais les gros bonnets sont tous très excités.

— Je vois, répondis-je pensivement.

Joe eut un sourire satisfait.

— Il était temps que quelqu’un remette ces saletés à fourrure à leur place.

— C'est tout ?
— Quoi, ça ne suffit pas ?
Si, sans doute.

Je garai Tallulah au même endroit que la première fois. L'immeuble de Devereau Webb jetait une ombre très longue sur la route devant moi. Depuis le siège passager, Fred lui jeta un regard.

— Tu es sûre de ce que tu fais ?

— Pas vraiment, répondis-je. Mais je crois qu'il faut le faire.

Il hocha la tête d'un air peu enthousiaste. Scarlett s'était pleinement remise des blessures que lui avait infligées Ted Nappey, mais elle avait quand même perdu un croc et avait gagné de nouveaux surnoms. Elle ne répondait plus à ses appels. Les égratignures sur le cou de Fred avaient disparu, mais je me doutais que celles qu'elle avait infligées à son cœur mettraient bien plus de temps à guérir.

— Liza m'a envoyé un message, dit-il. Vivienne Clarke a été relâchée avec un avertissement. Son mari est inculpé de tentative d'homicide. Apparemment, il t'a envoyé une lettre. Elle est arrivée par la poste ce matin.

Il me jeta un regard blasé et ajouta :

— C'est une carte de remerciements. Tu y crois, toi ?

Je ne répondis que par un sourire triste. En fin de compte, les Clarke avaient eu ce qu'ils voulaient, même si les résultats n'étaient pas ce qu'ils espéraient.

La mission d'Edward Nappey, créer un Élixir de Force, n'avait pas été rendue publique. Il était inculpé pour le meurtre de Julian Clarke, mais la commissaire Barnes avait admis qu'il serait plus sage de ne pas faire la moindre mention d'une potion magique qui pouvait rendre une personne plus forte et la guérir de toute maladie.

Bien sûr, Nappey risquait de crier ses exploits à qui voudrait l'entendre. Heureusement, comme il était incarcéré, personne ne s'intéresserait à lui. Même sa mère ne lui avait pas encore rendu visite jusqu'à maintenant ; quant à Maggie Tomkinson, elle n'hésitait pas à dire à tous ceux qu'elle rencontrait qu'il était complètement fou. Peut-être qu'il l'était. Ou peut-être qu'il y avait un soupçon de vérité dans cet élixir. Quoi qu'il en soit, il ne fallait pas que le reste du monde apprenne son existence. Edward Nappey allait pourrir en prison, ainsi que ses idées de potions magiques.

— Tu veux que je vienne avec toi ? demanda Fred.

— Non, ça va, déclinai-je en secouant la tête. Je gère.

Je lui tapotai l'épaule et ouvris la portière de la voiture.

— Je ne serai pas longue.

Je sortis de Tallulah et me protégeai les yeux du soleil, puis adressai un signe amical à l'immeuble, au cas où quelqu'un me regarderait depuis une fenêtre. Ensuite, j'attrapai mon sac et me rendis à l'intérieur. Pas question de prendre les escaliers, cette fois ; je choisis l'ascenseur.

Les portes de celui-ci s'ouvrirent avant que j'aie pu appuyer sur le bouton. À l'intérieur, je reconnus le visage familier de Gaz, l'un des hommes de main de Devereau Webb.

— Encore vous, grogna-t-il. On m'a dit de vous emmener jusqu'en haut.

Je souris et le rejoignis dans l'ascenseur.

— C'est gentil.

— C'est pas moi qui décide, renifla-t-il, tandis que l'ascenseur cahota puis se mit à monter les étages. Mais bon, j'imagine que vous n'êtes pas tous des enfoirés.

— J'imagine que vous non plus, dis-je.

Brusquement, il se mit à sourire et agita le doigt vers moi.

— Moi, si. J'ai une réputation à maintenir. Et le patron aussi.

Je lui jetai un regard en coin.

— On est tous capables de faire le mal, dis-je. Ou le bien.

— Si vous le dites, répondit Gaz d'un air sceptique.

L'ascenseur s'arrêta et Gaz m'escorta à l'extérieur, visiblement peu désireux de me laisser seule. Peut-être qu'il s'imaginait que s'il n'était pas là pour me tenir à l'œil, j'allais faire des bêtises ; mais je ne protestai pas. Un jour, Webb, Gaz et tous les autres auraient ce qu'ils méritaient ; mais pas aujourd'hui.

La porte de l'appartement de Devereau Webb était déjà ouverte. J'entrai et fis un petit signe amical à Alice. Elle était recroquevillée sur le canapé, une couverture autour d'elle, l'air encore plus pâle que la dernière fois que je l'avais vue. Elle me fusilla du regard et serra ses genoux entre ses bras. Elle savait qui méritait sa loyauté.

— Inspectrice, dit Webb en sortant d'une autre pièce, un sourire aux lèvres.

Je fis semblant de ne pas remarquer les cernes autour de ses yeux et lui rendis son sourire.

— Monsieur Webb.

— Vous êtes ici pour m'accuser d'un crime ? demanda-t-il. Parce que je vous assure que je suis innocent.

— Mais oui, bien sûr, murmurai-je.

Je fouillai dans ma poche et en sortis une petite fiole, que je posai sur la table entre nous.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il. Ça a l'air dégoûtant.

— Ça l'est, dis-je en évitant de regarder la fiole. Je ne vous dirai pas ce qu'il y a dedans. Croyez-moi, vous ne voulez pas le savoir.

Je jetai un regard vers le canapé et ajoutai :

— Mais il y a une toute petite chance que ce soit ce dont vous avez besoin. Je ne peux pas vous garantir que ce sera efficace. Peut-être que ça ne fera rien du tout. Mais il y a un livre quelque part dans la Bibliothèque Carlyle qui s'appelle *Enchantements Infernaux*, et qui laisse entendre que... Enfin, ça pourrait peut-être marcher.

Le regard voilé de Devereau Webb passa de moi à Alice, avant de se reposer sur moi.

— Il n'y a pas grand-chose, là-dedans.

— Non, répondis-je. Et c'est tout ce qu'il reste. Après cette fiole, il n'y aura plus rien d'autre. Plus jamais.

Il se gratta le menton.

— Je ne veux pas savoir ce qu'il y a dedans, hein ?

— Non.

— Qu'est-ce que vous voulez en échange ? Si vous comptez me demander de laisser ma vie criminelle derrière moi, je ne dis pas non, mais je ne peux pas parler pour les gens qui me suivent. Ils m'obéissent jusqu'à un certain degré, mais seulement parce qu'ils me respectent. Si je passe du bon côté de la loi, quelqu'un d'autre prendra ma place, tout simplement. Parfois, murmura-t-il, il vaut mieux connaître le danger qu'on affronte.

— Je n'allais pas vous demander ça. Je pense que vous devriez le faire, et je crois aussi que vous gâchez vos talents en faisant ce que vous faites actuellement, mais je sais que vous n'accepteriez pas, dis-je avant de jeter un autre regard à Alice. Je ne peux pas garantir que ça ne la rendra pas plus malade, mais je vous le donne librement. Sans conditions.

Ses yeux malins continuaient à m'observer.

— Mais ?

Je triturai une petite peau autour de mon ongle.

— Mais j’ai une faveur à vous demander, répondis-je à voix basse.

Fred eut l’air heureux de me voir revenir avec tous les membres de mon corps à la bonne place.

— Elle va le boire ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, dis-je en me mordant la lèvre. Probablement.

— Ça va marcher ?

— Je n’en ai aucune idée, soupirai-je.

J’allumai le moteur de Tallulah. Quand mon téléphone sonna, je coupai le contact à nouveau. En voyant le nom qui s’inscrivait sur l’écran, mon cœur se serra.

— Salut, dis-je.

— D’Artagnan, répondit Lukas d’une voix sèche. Je viens de recevoir un coup de fil de Devereau Webb. J’avais passé un marché avec lui. Malheureusement, ce marché est maintenant annulé. Et apparemment, c’est à cause de votre intervention.

Le Berger n’avait pas perdu de temps. Je ne jouai pas les ignorantes – ce n’était pas le moment. Je m’étais rendu compte depuis longtemps quel était le marché que Lukas voulait passer avec Devereau Webb. Dès que j’avais entendu Scarlett mentionner son nom dans la maison de Baxter, j’avais compris ce qu’il cherchait à faire. Je savais aussi qu’il fallait que j’y mette un terme.

— Vous l’avez contacté, pas vrai ? dis-je. Après qu’il ait essayé de soudoyer les clans alphas, vous avez décidé de prendre les choses en main, dans votre propre intérêt. Vous vouliez obtenir Regent’s Park et vous avez essayé de pousser Devereau Webb à vous donner les droits. Qu’est-ce que vous lui avez offert en échange ? De l’argent ?

— Énormément d’argent. Il avait l’air plutôt satisfait par notre arrangement. Vous n’auriez pas dû intervenir, D’Artagnan.

— Tenter les clans avec une offre comme celle-là serait trop dangereux. Et ça vous donnerait plus de pouvoir que vous n’avez le droit d’en avoir.

— Ce n’est pas à vous de décider de ça.

J’hésitai un moment avant de répondre.

— C’est mon travail de faire en sorte que la communauté paranormale soit en paix.

— Je ne cherchais pas à leur déclarer la guerre. Vous me connaissez mieux que ça, D'Artagnan.

— Qu'est-ce que vous auriez exigé en échange, Lukas ? Qu'est-ce que vous auriez demandé en échange de Regent's Park ?

— C'est vraiment important ? demanda-t-il immédiatement, d'une voix douce comme de la soie.

— Vous savez bien que oui.

— Je n'avais pas encore décidé, dit-il avant de marquer une pause. Je ne suis pas quelqu'un de mauvais, D'Artagnan.

— J'en suis certaine. Et je n'ai jamais dit que vous l'étiez.

— Mais je suis le chef des vampires, continua Lukas. Je suis leur seigneur, et je place leurs intérêts avant ceux des loups-garous. Je prends soin des miens. Pour ce que ça vaut, je n'aurais jamais fait la moindre offre au clan Sullivan. Pas après ce qu'ils ont essayé de vous faire.

Je pris une profonde inspiration, avec difficulté.

— Et je suis censée vous en être reconnaissante ?

— Non. Mais je voulais quand même que vous le sachiez, dit-il avec une pointe de dureté dans la voix. Et encore une fois, pour ce que ça vaut, vous pouvez dire adieu à votre syndrome de l'imposteur. En allant parler à Devereau Webb dans mon dos, vous avez prouvé que vous aviez autant de pouvoir au sein de la communauté para que nous tous.

— Je...

Mince. Je ne savais pas comment répondre à ça. En disant merci ?

— Cependant, continua Lukas, je préférerais que vous arrêtiez de vous mêler de mes affaires.

— Tout dépendra des affaires en question.

Sa réponse fut immédiate :

— Et de si vous en avez vent ou non. Joe ne sera plus à votre disposition. Je m'en étais doutée.

— Ne lui faites pas de mal.

— Je ne suis pas un monstre. Ça me blesse que vous me croyiez capable de lui faire du mal.

— Je suis désolée, répondis-je doucement.

— Excuses acceptées.

Il y eut un instant de silence, puis il ajouta :

— Comment allez-vous, Emma ? Vous êtes morte une nouvelle fois. Et encore une fois, je n'étais pas à vos côtés alors que j'aurais dû l'être.

— Ma mort n'est pas de votre fait.
— C'est facile à dire, pour vous, marmonna-t-il. Vous allez bien ?
— Ça va.
— Parfait. Je vous dois encore un dîner. La semaine prochaine, ça vous irait ?
Je clignai des yeux.
— Je pensais que...
Je ne terminai pas ma phrase.
— Je n'ai jamais mélangé les affaires et le plaisir, et ce n'est pas maintenant que je vais commencer, dit-il. Samedi soir. Chez moi. C'est moi qui cuisinerai, comme je vous l'ai promis.
— Euh...
— Je prends ça pour un oui. Prenez soin de vous, mon petit phénix.
Il raccrocha avant que j'aie eu le temps d'ajouter quoi que ce soit.
Je fixai le téléphone. J'avais l'intuition qu'il était bien plus furieux qu'il ne voulait le montrer – et aussi très impressionné. Je me grattai la tête. Je n'arrivais pas à le cerner. Après avoir jeté mon téléphone sur le côté, je redémarrai le moteur.
— Allez, ma vieille, on y va, dis-je en tapotant le volant de Tallulah.
Puis je m'autorisai un sourire et ignorai le regard curieux (et légèrement envieux) de Fred.
— Rentrons à la maison.